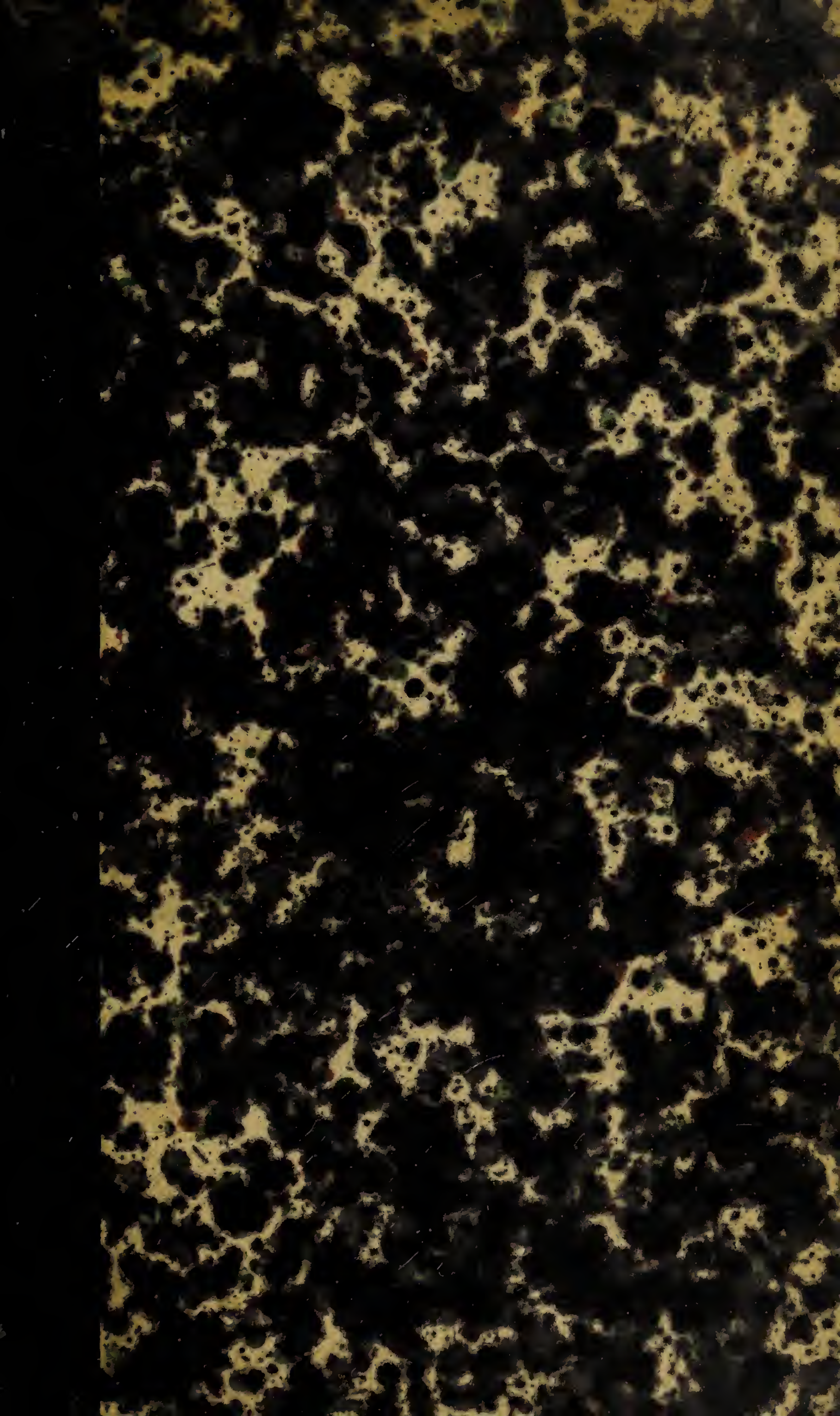


Delandine

DE LA PHILOSOPHIE CORPUSCULAIRE,

OU

DES CONNOISSANCES ET DES PROCÉDÉS MAGNÉTIQUES CHEZ LES DIVERS PEUPLES.

Par M. D E L******

. . . . *Multa quæ in illo.*
CLAUD. de Magn.



A PARIS,
Chez CUCHET, Libraire, rue & hôtel Serpente.

M. DCC. LXXXV.

Avec Approbation & Permission du Roi.



APPROBATION.

J'AI lu par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, *la Philoſophie corpuſculaire*, & je n'y ai rien trouvé qui puiſſe en empêcher l'impreſſion. A Paris, le 12 Novembre 1784. SAGE.

PERMISSION DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra ; SALUT. Notre amé le ſieur Cuchet, Libraire, Nous a fait expoſer qu'il deſireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage intitulé : *De la Philoſophie corpuſculaire, ou des connoiſſances & des procédés magnétiques chez les divers peuples*, s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de permiſſion pour ce néceſſaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces préſentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui ſemblera, & de le faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de cinq années conſécutives, à compter du jour de la date des préſentes. Faiſons défenſes à tous Imprimeurs, Libraires & autres perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance. A la charge que ces préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impreſſion dudit Ouvrage ſera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres ; que l'Impétrant ſe conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725, & à

l'Arrêt de notre Conſeil du 30 Août 1777, à peine de déchéance de la préſente permiſſion ; qu'avant de l'expoſer en vente, le manuſcrit qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Ouvrage ſera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le ſieur HUE DE MIROMESNIL, Commandeur de nos Ordres ; qu'il en ſera enſuite remis deux exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France, le ſieur DE MAUPEOU, & un dans celle dudit ſieur HUE DE MIROMESNIL, le tout à peine de nullité des préſentes ; du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Expoſant & ſes ayans cauſe pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons qu'à la copie des préſentes, qui ſera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, foi ſoit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, de faire, pour l'exécution d'icelles, tous Actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires ; CAR tel eſt notre plaiſir. DONNÉ à Paris le quinzieme jour du mois de Décembre, l'an de grace mil ſept cent quatre-vingt-quatre, & de notre regne le onzieme. Par le Roi, en ſon Conſeil.

Signé LEBEGUE.

Regiſtré ſur le Regiſtre XXII de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, n°. 105, *fol.* 222, *conformément aux diſpoſitions énoncées dans la préſente Permiſſion ; & à la charge de remettre à ladite Chambre les huit exemplaires preſcrits par l'article CVIII du Réglement de* 1723. *A Paris, le* 24 *Décembre* 1784.

Signé *FOURNIER, Adjoint.*

ERRATA.

Page 25, *ligne* 18, autres, *lisez* antres.

Page 34, *lig.* 13, l'auroient, *lis.* les auroient.

Page 41, *lisez le titre avant les vers.*

Page 72, *lig.* 23, conduisoit, *lisez* conduisit.

Page 77, *ligne* 13, *mettez un point après* maladie.

Ibid. ligne 14, *supprimez le point après* apparence.

Page 89, *ligne dernière*, que, *lisez* qui.

Page 105, *ligne* 8, ne peut, *lisez* ne peuvent.

Page 116, *ligne* 25, disparoissent, *lisez* disparoissoient.

Ibid. ligne 27, des zélés, *lisez* de zélés.

Page 120, *ligne* 22, *supprimez* depuis.



DE LA PHILOSOPHIE CORPUSCULAIRE.

En lisant les écrits de nos pères, on trouve souvent que, malgré l'orgueil de nos connoissances, nous sommes des enfans dégénérés. Combien ils avoient trouvé dans les Arts de méthodes heureuses qui ont été oubliées, ou perdues! Combien d'inventions, dont ils nous ont enlevé la gloire! L'antiquité semble avoir apprécié tous les systêmes; les principes de toutes les sciences ont germé dans son sein. Mais, si l'on ne peut décerner que bien rarement le laurier consacré aux Inventeurs, soyons, du moins, reconnoissans pour ceux qui, réfléchissant sur les idées anciennes, entrevoient quelquefois toute leur profondeur. Que ne leur doit-on pas s'ils parviennent à renouer les fils épars & légers, dont l'assemblage lioit un corps de doctrine lumineux & méconnu!

Le Magnétiſme n'eſt plus un ſecret; on commence à croire à l'exiſtence d'un fluide puiſſant, répandu dans l'atmoſphère, d'un agent, principe de la vie, déſigné ſous divers noms, & qui bien éprouvé & mieux connu, peut donner les plus grandes lumières ſur l'Art de guérir, expliquer des faits juſqu'à préſent regardés comme fabuleux, & déchirer peut-être encore un peu le voile de la Nature. M. Meſmer a renouvellé l'opinion ancienne ſur le fluide magnétique, ſur les émanations corporelles; il nous redonne le bout d'une chaîne abandonnée, mais qui peut nous conduire à des vérités. Pourquoi négliger d'en ſuivre le cours? Tycho-Brahé crut, avec ſon ſiècle, que les comètes n'étoient que d'inconſtans météores, qui ſe diſſipoient dans les airs: il lut dans Sénèque un paſſage d'Apollonius Myndien, qui annonçoit leur retour fixe & aſſuré: frappé de cette idée, Tycho la publia, mais ſans pouvoir convaincre les Aſtronomes de ſon tems. Cent ans après, parut Dominique Caſſini: ſon génie puiſſant régla les cieux; les comètes furent reconnues pour des corps céleſtes, dont la durée ne fut plus éphémère; il prédit leurs paſſages, il fixa

leurs révolutions; & l'opinion de l'antiquité, dont il ne restoit plus qu'une foible trace, fut justifiée.

Qui sait jusqu'où la connoissance de l'émanation des corps peut s'étendre? Quel empire elle peut avoir? Pourquoi borner l'espace immense où le génie poursuit la vérité, qui souvent cède à ses efforts? Que l'homme seroit heureux si, possédant la faculté d'introduire en lui-même le fluide moteur, d'augmenter son intensité, & par conséquent son action sur l'économie animale, il pouvoit veiller sur sa propre conservation! Lorsque sa santé est altérée, que les humeurs épaissies ne lui laissent plus voir autour de lui que des objets importuns ou fâcheux, qu'une profonde mélancolie le rend insensible à l'amour, à l'amitié & à tous les sentimens qui firent ses plaisirs, qu'il lui seroit doux de pouvoir aider puissamment la nature, qui tend toujours à le guérir & à le faire renaître au bonheur! A l'abri des fautes de l'ignorance & des erreurs, cent fois plus dangereuses, des préjugés, il se débarrasseroit d'une foule de levains pernicieux qui minent & détruisent sa constitution.

Si cette idée n'eſt qu'une erreur, elle flatte la foibleſſe humaine ; on ſe plaît à la conſerver. Mais pourquoi n'oſer penſer que l'homme dégradé d'âge en âge, comme l'atteſtent les traditions de tous les ſiècles, peut remonter par ſes lumières au terme heureux où de longs jours, & de plus douces jouiſſances étoient ſon partage, où ſes forces plus actives & plus durables, banniſſoient plus aiſément les maux & créoient plus facilement les biens ? Sans doute il ne nous eſt pas réſervé encore de porter à ce haut point la connoiſſance du principe élémentaire. Que de révolutions ne verra-t'on pas peut-être avant que le Magnétiſme ait tous les effets qu'on en pourra obtenir ! Sa doctrine répandue dans les Indes, cachée ſous les fables de l'Egypte & de la Grèce, jetta quelques traits lumineux que la maſſe des tems étouffa bientôt. Entrevue après mille ans par Épicure, qui en abuſa, & mille ans après par Deſcartes & Newton, elle eſt bien éloignée encore d'être auſſi approfondie que peut-être elle le ſera un jour. Peut-être, faut-il que l'homme ſouvent éclairé, plus long-tems abruti, remontant ſans ceſſe des ténèbres

à la lumière, & retombant de la clarté dans la nuit, ſoit parvenu au dernier terme de dépériſſement dont ſon eſpèce eſt ſuſceptible, avant qu'il ſache la réparer, lui faire acquérir plus de vigueur & lui reſtituer ſon antique énergie : peut-être alors un bienfaicteur du monde, poſſédant les dons du génie dans un corps foible & dégradé, établira, par des expériences, la théorie de l'attraction ſur l'homme, & la rendra claire & facile. Alors on pourra eſpérer que l'eſpèce humaine, ſe relevant progreſſivement, ſe perfectionnant de génération en génération, retournera au terme, où brillante, forte & éclairée, elle n'aura rien à demander pour ſa félicité à la Nature & à ſon Auteur.

Je vais rapporter la cauſe du Magnétiſme, le principe dont pluſieurs l'ont fait dériver; décrire des procédés récemment découverts, heureuſement employés, mais auxquels on donne peut-être trop d'extenſion. Douter que ces procédés ſoient ſans effet, c'eſt ſe refuſer à des témoignages trop nombreux: ſe borner excluſivement à leur pratique, & leur attribuer plus d'efficacité qu'à tous les remèdes, c'eſt paſſer à une extré-

mité contraire. Dans ce foible Essai sur le nouvel Art, moins Physicien qu'Historien, rapprochant des détails épars, réunissant les sentimens des Auteurs qui nous ont précédé, qu'il me soit permis de partager pour un instant leur opinion & même leur crédulité. En rassemblant quelques faits sur l'ancien procès de la doctrine sympathyque & corpusculaire, je laisse aux Naturalistes & aux Médecins le soin de le juger. Puissent-ils nous découvrir ce qu'on doit penser de cette doctrine! Adoptée pendant des siècles, oubliée pendant plusieurs autres, elle semble mériter toute l'attention de celui où elle reparoît.



CHAPITRE PREMIER.

Qu'eſt-ce que le Magnétiſme ?

LES Auteurs anciens & nombreux qui ont admis les émanations corporelles, les ont attribuées à la preſſion d'un fluide ſubtil, léger, attractif & répandu dans l'atmoſphère. C'eſt le Magnétiſme. Lien général des molécules qui conſtituent tous les corps, il les preſſe, les traverſe & les ſoumet à ſes directions. Moteur des globes céleſtes, il forme la chaîne qui les unit, & devient la cauſe de cette tendance mutuelle, qui les fixe invariablement au lieu qu'ils occupent dans l'eſpace. Agent ſenſible & puiſſant, porté avec l'air, mêlé à l'eau, il s'inſinue même où l'air & l'eau ne peuvent pénétrer. Principe actif du mouvement, il circule dans la Nature pour y entretenir la chaleur & la vie; & ſon abondance plus ou moins grande ſemble y établir la ſérie des êtres. Il paſſe de la pierre inſenſible aux métaux dont il détermine le mêlange & l'union, de ceux-ci aux végétaux qui ont des formes & des

ſenſations vitales, des végétaux aux animaux, & des animaux à l'homme. Par lui tout s'accroît, tout ſe conſerve, & peut-être tout ſe détruit. Feu rapide & pur, les peuples l'adorèrent ſous l'emblême de cet élément bienfaiſant & redoutable : ils en firent avec raiſon le deſpote de l'univers.

Le Magnétiſme a ſemblé un fils de la Terre; on a cru qu'il prenoit naiſſance dans ſon ſein. Il paſſe du moins dans toutes ſes couches, comme la sève dans les plantes, & le ſang dans l'homme. Il combat ſon inertie, il l'échauffe; & père de la fécondité, il varie ſes productions.

On a fait dériver le nom de Magnétiſme de celui de l'aimant, appelé *Magnès*. Pline rapporte qu'un Berger Grec de ce nom, s'appercevant que le fer de ſa houlette étoit violemment attiré vers une pierre, en fit reconnoître la propriété. D'autres Auteurs ont penſé que l'aimant fut nommé *Magnès*, du nom de la ville de Magnéſie, ſituée au pied du mont Sypile dans l'Aſie mineure, où ce foſſile fut trouvé dans les premiers temps. Laiſſons à leur obſcurité ces étymologies. Les Latins prirent des Grecs le nom

de *Magnès;* & il eſt paſſé dans la langue allemande, qui appelle encore l'aimant *Magnet* (1).

Le fluide magnétique élaboré s'échappe des pores de la terre & vient entourer les corps qui reſtent immobiles, ou qui ſe meuvent ſur ſa ſurface: il a une direction ſuivie & des courans déterminés & ſemblables à ceux de l'aimant. Ce minéral lui-même ne ſemble être formé que de ſes parties les plus matérielles & les plus groſſières. Le fer, que les uns ont regardé comme le produit du ſouffre, & d'autres avec plus de raiſon, comme celui d'un fluide condenſé avec le limon terreſtre, eſt le conducteur le plus puiſſant de l'agent univerſel, il en propage, il en porte par-tout l'empire. Ce métal en effet eſt ſi généralement répandu, que quelques Chymiſtes l'ont nommé une troiſième eſpèce de terre, en n'en comptant que deux autres, la terre proprement dite & les rochers.

Dans toutes les parties de notre ſphère, l'aimant abonde ſans doute, mais la foibleſſe

(1) Les Eſpagnols nomment l'aimant *Piedramant*, les Anglois *Adamanſtone*, & les Italiens *Calamita.*

attachée aux travaux de l'homme ne permet pas de découvrir les masses premières, étendues près du centre du globe. Tout annonce cependant qu'elles y existent; l'aimant par sa nature cherche les plus grandes profondeurs; & ce qui le prouve, c'est que le meilleur est extrait des cavités les plus souterraines.



CHAPITRE II.

Systême d'Halley.

EDMOND Halley, que l'Angleterre s'est fait gloire d'avoir vu naître, digne d'apprécier le génie de Newton, & d'être l'ami de ce grand homme, qui succéda à Wallis dans la Géométrie, à Flamstéed dans la connoissance des mouvemens célestes, & qui surpassa & fit oublier ces hommes fameux, Halley ne put expliquer que par les courans magnétiques plusieurs effets de la nature. Il crut que le centre de la terre contenoit un globe énorme d'aimant, dont la rotation particulière produisoit divers phénomènes. Dans sa théorie sur les variations de la boussole, insérée dans les mémoires de la Société royale de Londres, & qui se trouve encore dans l'Essai de Physique de Muschembroëck, publié à Leyde en 1739, Halley démontra, par cette rotation, la déclinaison de l'aiguille aimantée. D'après le mouvement qu'il osa assigner à ce globe intérieur, il dressa même une carte des variations de la boussole; carte qui dirige

les navigateurs au milieu des mers, & dont ils font tous les jours le plus grand usage.

Suivant le même Physicien, les vapeurs répandues dans l'atmosphère particulière qui s'étend entre le globe d'aimant & la terre, s'échappent du sein de celle-ci, entraînent les corps dans leur cours, & produisent les aurores boréales. Cette dernière opinion seroit d'autant plus probable, que le principal théatre de ce phénomène éclatant, paroît être les lieux voisins du pôle, lieux vers lesquels l'aimant se dirige sans cesse, & où s'en fait sans doute la plus grande évaporation. Les aurores boréales sont très-fréquentes dans l'Islande depuis le solstice d'hiver jusqu'au printems. Midleton assure de même que toutes les nuits d'hiver dans le Groënland sont éclairées par ces apparences lumineuses; & Ellis nous apprend que les contrées voisines de la baie d'Hudson & du pôle jouissent du même avantage.

Quoi qu'il en soit de cette idée d'Halley, le fluide magnétique paroît tellement sortir de la terre, & se porter dans l'atmosphère, que le fer rougi qu'on laisse refroidir s'aimante à ses deux extrémités, si on le place dans sa longueur perpendiculaire à la sur-

face terrestre dont il reçoit les émanations, & parce que tout corps aimanté communique sa vertu à un autre corps, si ce dernier est placé dans une direction convenable.

Ainsi, les grillages & les barreaux de fenêtre qui ont resté pendant long-temps dans une position verticale, exposés aux courans de ce fluide, acquièrent la vertu magnétique, sans être frottés de la pierre d'aimant. Ainsi, Philippe Costa rapporte qu'un morceau de fer courbé par un coup de vent sur le clocher de l'église de Saint Augustin, à Mantoue, fut trouvé possédant éminemment la propriété attractive, lorsqu'on alla pour le redresser. Les croix des clochers de Delft & de Marseille avoient presque perdu entièrement leurs qualités métalliques, pour conserver celles de l'aimant, & deux exemples célèbres parmi les Physiciens confirment encore cette vérité. La croix du clocher de Saint Jean, à Aix, abattue par le tonnerre en 1634, attiroit & repoussoit le fer. En 1690, on démolit le clocher de Chartres, & on trouva au sommet une très-grande quantité de fer changé en pierres d'aimant; elles avoient acquis successivement un accroissement

assez considérable pour écarter & faire fendre les pierres au milieu desquelles elles étoient placées, & causer ainsi la chûte du clocher.

Outre les grandes masses d'aimant que notre globe ensevelit & nous cache, il nous en présente en Allemagne, en Angleterre, & même en France. L'Auvergne en recèle, ainsi que les champs situés à l'embouchure de la Loire. L'Apennin, les monts de Norwège, l'ancienne isle de Crète, aujourd'hui Candie, celle de Serfo, les côtes d'Arabie & celles de Guinée, offrent aux Naturalistes des aimants dont les propriétés peuvent être salutaires, & ne sont peut-être pas assez connues.



CHAPITRE III.

Direction de l'aimant & du magnétisme.

LE fluide magnétique s'élançant du sein qui le renferme, se répand dans l'atmosphère, & y prend un courant fixe du nord au midi. C'est à cette tendance continue vers les deux pôles du monde qu'on doit l'application de la boussole à la navigation moderne ; ce qui en a hâté & assuré les succès.

Cette direction constante vient-elle de ce que les mines d'aimant qu'on a trouvées sont dans cette direction, hypothèse un peu décréditée depuis la découverte de la mine de Devonshire, dont les veines se propagent dans un sens contraire, & de l'Est à l'Ouest ? Peut-on croire avec Cardan & Fracastor que ce soit l'attraction de l'étoile polaire qui cause cette direction ? Faut-il l'attribuer, comme Olaüs Magnus, à des montagnes aimantées qui confinent le globe terrestre ? Ces sentimens semblent plus ingénieux que probables. Ne vient-elle pas plutôt de ce que la terre étant un sphéroïde

applati, & les pôles offrant par conséquent une densité moins considérable, une croûte moins épaisse au fluide magnétique, il y afflue avec plus de force, parce que tout aimant attire d'un côté & repousse de l'autre l'aimant. Ainsi s'établit un courant subtil, mais permanent, de corpuscules attractifs & magnétiques. Sortis en abondance d'un pôle, ils sont attirés par l'autre dans le sein où ils se sont atténués & élaborés. Ils continuent leur circonvolution utile, passent dans les filières qui leur sont propres, & sont conduits avec célérité par les canaux ferrugineux dans tous les règnes de la nature où ils portent le mouvement, la chaleur & la fécondité.

De quelque manière qu'on veuille chercher à expliquer la cause de la direction de l'aimant, on ne peut nier ses effets. Cette direction existe; elle est uniforme. Tout corps placé du Sud au Nord, dans sa plus grande surface, se chargera donc plus facilement des corpuscules magnétiques qu'entraîne ce courant déterminé. Il en propagera, il en ressentira plus aisément & le contact & les effets.

En 1742, l'Académie des Sciences de Paris

Paris propoſa pour ſujet de ſon Prix, d'expliquer la nature & les propriétés de l'aiguille aimantée. Deux ans après, quatre Savans diſtingués partagèrent entre eux la couronne; c'étoient Euler, Dutour, Daniel & Jean Bernouilli. Leurs ouvrages, ſi utiles à connoître pour les progrès de la navigation, ne peuvent fournir des moyens à la pratique du nouvel Art. Il eſt inutile encore de rechercher avec ſoin pourquoi le flux magnétique ſe replie ſur lui-même dans un aimant, & eſt toujours porté des pôles à la circonférence; des Phyſiciens renommés en ont donné des explications ſuffiſantes, & dont le détail m'écarteroit de mon objet.



CHAPITRE IV.

L'Electricité & le Magnétiſme ont-ils le même principe ?

TOUT paroît agir dans la nature par des moyens ſimples & uniformes. La loi d'unité eſt celle qui convient davantage à la majeſté de ſon plan, & dont elle ſemble s'écarter le moins. Dès qu'on trouve pluſieurs effets ſemblables dans deux agens qui ont des noms diſtincts, & dont le principe n'eſt pas encore bien déterminé, on peut croire que ce principe eſt le même dans l'un & dans l'autre, & qu'ils naiſſent tous deux d'une cauſe ſemblable. Ainſi, le magnétiſme & l'électricité doivent avoir la même origine ; du moins tout l'annonce ; car ſi ces deux fluides varient quelquefois dans leurs produits, ils ſe reſſemblent dans le plus grand nombre.

Le magnétiſme paroît l'agent général : il eſt moins chargé de parties hétérogènes : ſes effets ſont plus doux & moins déchirans.

L'électricité ſemble une combinaiſon formée du fluide magnétique, mais uni à

des particules inflammables & détonantes. Son action est plus rapide & plus tranchante.

L'un & l'autre diffèrent en un point. Dans l'électricité, on distingue les corps en idioélectriques & en anélectriques. Les premiers ne sont susceptibles d'électricité que par le frottement; les seconds la reçoivent par communication. Ceux-ci portent le fluide dans tout ce qui les environne; mais les premiers, tels que le verre & toutes les matières vitrifiées, la soie & les résines, interrompent le cours des émissions, & servent, par leur interposition, à isoler les autres corps, c'est-à-dire, à les empêcher d'être électrisés. Dans le magnétisme, au contraire, nulle distinction entre les corps soumis à son influence; point de différence entr'eux. Le fluide règne sur tous. Les gommes, les résines, les pierres, le plâtre, les bélemnites, les sels, les feuilles des arbres, les bois desséchés, le papier, les fils de soie & de coton, le soufre, l'arsenic & les cristaux qui bornent l'empire de l'électricité, cèdent au fluide magnétique. Ce dernier, plus subtilisé, moins imprégné de parties grossières & trop matérielles, pénètre par-tout.

Le verre même, qui a paru le corps le plus idioélectrique, placé entre deux aimants, laiſſe paſſer leurs effluences. S'il eſt ſcellé hermétiquement, il n'interrompt point la tranſmiſſion du fluide, comme le démontrent les ſavantes expériences de Boyle ; & le diamant, que Pline avoit regardé comme aſſez compacte pour intercepter le cours magnétique, en eſt traverſé, & n'arrête point ſon pouvoir.

Ainſi que l'électricité, le magnétiſme ſe communique entre les végétaux, les minéraux & l'homme. Comme elle, il tend à ſe mettre en équilibre, & à ſe diſtribuer également dans tous les corps contigus ; & on voit un aimant fort, communiquer à un aimant foible une partie de ſon activité & de ſa vigueur. Comme elle, il peut être appliqué par la médecine à délivrer de la paralyſie, à débarraſſer des obſtructions, &c. L'un & l'autre ont les mêmes conducteurs, les mêmes moyens de ſe propager, de conſerver, de recouvrer, d'augmenter & de diminuer l'intenſité de leur puiſſance & de leur force.

Ainſi que le magnétiſme, l'électricité donne au fer une ſphère d'attraction ; &

le frottement ne ſert, ſans doute, qu'à développer dans tous les corps le principe commun aux deux agens. Comme le magnétiſme, l'électricité communique une répulſion qu'Otto de Guérike a remarquée & très-bien décrite. Comme lui, l'électricité accorde à l'aiguille non-aimantée une direction vers le ſud & le nord, & peut changer cette direction par une commotion en ſens contraire. Comme le magnétiſme, elle a une émanation ſenſible. L'un & l'autre préſentent enfin, & des obſervations, & des phénomènes analogues.

Le tonnerre, ce météore étonnant & redoutable, dont l'attente plonge la nature dans un ſilence profond & craintif, qui s'élance vers le ciel ou en tombe; le tonnerre porte en lui-même la vertu magnétique, principe de l'électricité qui l'a formé. Il la communique aux métaux, qu'il ne détruit pas, & qu'il ſe contente d'effleurer. C'eſt ainſi qu'il ſuit par attraction le fer, & particulièrement toutes les verges de métal; c'eſt ainſi que, tombant dans un vaiſſeau, ſur une caiſſe de couteaux & d'inſtrumens métalliques, il les aimanta ſi fortement, qu'ils levoient des poids très-conſidérables.

On ne put même leur faire perdre cette propriété qu'en les faiſant rougir au feu ; moyen le plus actif pour dépouiller le fer de ſon magnétiſme.

Quiconque voudra étudier ce nouvel agent, étendre ſon influence & ſes effets, doit donc être verſé dans la connoiſſance de l'électricité : il puiſera dans cette étude des lumières utiles & des applications heureuſes. Dans la chaîne générale qui unit les ſciences naturelles entr'elles, l'électricité doit former l'anneau qui ſuit celui du magnétiſme. Et qui ſait ſi ce dernier ne tient pas à la clef de l'univers ?

L'Académie de Bordeaux demanda, vers le milieu de ce ſiècle, ſi la cauſe des effets de l'aimant étoit celle de la foudre & de l'électricité. Comment cette queſtion, & les expériences qui durent être faites pour la réſoudre, ne ramenèrent-elles pas à l'ancienne idée du magnétiſme des corps animés ? Elle eût pu renaître alors, ſi l'un des Médecins qui liſoient encore les Auteurs anciens, eût traité la queſtion : mais ce fut un Jéſuite aſtronome qui s'en occupa & fut couronné.

CHAPITRE V.

Magnétiſme des corps. Eau magnétique.

L'AIMANT pénètre indiſtinctement tous les corps ; mais il en attire quelques-uns plus fortement que d'autres. Le célèbre Muſchenbroeck a recherché avec une patience infatigable quels étoient ces derniers ; & en 1732, l'Abbé de la Quintine travailla auſſi ſur le même objet. La plus grande partie des terres & des ſables, les métaux & les ſubſtances minérales ſe meuvent dans la ſphère magnétique avec la plus grande activité.

Les animaux cèdent à ſon impreſſion : les cendres des vipères, des cloportes, des vers, des grenouilles, des limaçons, des lièvres, des brebis, &c. obéiſſent à l'attraction, & reconnoiſſent ſon pouvoir.

Ce n'eſt peut-être qu'à l'abondance du fluide magnétique que l'eau doit ſa fluidité. Chaque goutte tend à en entraîner une autre. Bientôt le mouvement devient géné-

ral, & conſtitue enſuite les ruiſſeaux & les fleuves. L'eau d'ailleurs, de quelque nature qu'elle ſoit, de puits, de fontaine ou de rivière, contient une infinité de particules métalliques, attirables par l'aimant, & ſoumiſes à ſa direction.

Sans croire à ces rochers purement magnétiques, qui, cachés ſous les flots, & au milieu des mers, entraînoient, au rapport
NUD. Lib. 7. de Strabon, & du géographe Nudian, les vaiſſeaux malheureuſement chargés de clous & de barres de fer, & les fixoient à eux ſans retour; ſans adopter les rêveries que l'hiſtorien Gonzalès Orviédo & Olaüs Magnus ont débitées à ce ſujet, on ſait que les aimants tirés de l'Océan oriental & des rochers qui bordent les iſles Maldives, ſont très-forts. Auſſi, loin que ce foſſile perde ſa qualité dans l'eau, il en acquiert une plus conſidérable.

Le Père Kircher, qui a fait un Ouvrage ſi volumineux ſur l'aimant, où il a mêlé à quelques faits utiles tant de ſavoir ſuperflu, nous apprend qu'ayant mis des aimants dans une horloge d'eau, ils y obtinrent, au bout d'un certain temps, une vertu ſuperieure à

celle qu'ils avoient eue. « Tous les Jésuites, Magnes. p. 70.
» mes Confrères, dit l'Auteur, ont vu cette
» expérience , & peuvent l'assurer ». Le meilleur aimant est extrait des plus grandes profondeurs. C'est-là que s'échappent des veines d'eau de toutes parts ; & les mines de fer d'Allemagne , qui sont très-profondes & très-humides , offrent aussi des pierres d'aimant très-actives & très-recherchées.

L'élément qui ceint la terre, & divise ses continens en une multitude de parties, qui sort de son sein & y rentre par une infinité de canaux , entraîne dans son cours des torrens de matière magnétique ; il lui sert de véhicule ; il la dépose dans les racines des végétaux ; il s'en sert pour créer l'abondance , la fertilité des campagnes , pour porter le mouvement dans les autres souterrains, sur le sommet des montagnes, au milieu des forêts, dans les plaines de l'air, & par-tout où il est nécessaire aux opérations sublimes de la nature.

Si l'eau est reconnue pour l'un des meilleurs conducteurs de l'électricité, l'un des plus propres à s'en charger par voie de communication , elle doit aussi transmettre

aiſément le magnétiſme ; elle doit en être imprégnée fortement. Auſſi les Médecins magnétiſans ont-ils imaginé des baquets, des cuves pleines d'eau, d'où, par le moyen de verges de fer plongées dans cette eau, ils ont conduit & ſoutiré le magnétiſme.



CHAPITRE VI.

Influence du Magnétiſme ſur l'Art de guérir.

L'HOMME eſt compoſé, comme tous les êtres, de pluſieurs ſubſtances diverſes, de ſoufre, de ſel, de particules minérales & attractives. Si les corps les plus durs, tels que les métaux, ſi ceux qui ont la plus grande analogie avec ſon eſpèce, tels que les reptiles & les animaux, ſont ſuſceptibles de magnétiſme, il ne peut être à l'abri de ſon influence. Comment, en effet, un fluide ſubtil & immenſe qui circule continuellement dans l'atmoſphère, & entraîne même dans ſa direction des corps inſenſibles, ne preſſeroit-il pas un être foible, doué de la plus extrême ſenſibilité, & n'agiroit-il pas ſur lui? Auſſi, tout nous démontre cette action.

Qui jette dans l'homme cette chaleur qui vivifie ſes divers fluides, ce principe igné appelé par les uns *fluide éthéré*, par les autres *ſouffle vital*, par les Chymiſtes *phlogiſtique*, & qu'on peut auſſi-bien nommer *Magnétiſme?* C'eſt cet agent puiſſant &

actif qui donne le reſſort à ſes nerfs, la mobilité à ſes muſcles, le mouvement à tous ſes fibres. « De cette cauſe réſultent les fa-

M. S. D. L. N. pag. 135.

» cultés que nous nommons ſenſibilité, » eſprit, imagination, génie, qui donnent » le ton aux paſſions, aux volontés. Dans » ce ſens, c'eſt avec juſteſſe qu'on ſe ſert » des expreſſions de *chaleur* d'ame, d'ima- » gination *ardente*, de *feu* de génie. C'eſt » ce feu répandu en doſes différentes dans » les êtres de notre eſpèce qui leur donne » le mouvement, la chaleur animale, & » qui les rend plus ou moins vivans. Ce feu » ſi mobile & ſi ſubtil, ſe diſſipe avec fa- » cilité, & pour lors il demande à être » rétabli à l'aide des alimens qui le con- » tiennent, & qui par-là ſe trouvent propres » à remonter notre machine, à réchauffer » le cerveau, à lui rendre l'activité néceſ- » ſaire pour remplir les fonctions intellec- » tuelles. C'eſt le feu contenu dans le vin » & les liqueurs fortes qui donne aux » hommes les plus engourdis une vivacité » dont ſans lui ils ſeroient incapables, & » qui pouſſe les lâches mêmes au combat. » C'eſt ce feu qui trop abondant en nous » dans certaines maladies, nous jette dans

» le délire, & qui trop foible dans d'autres,
» nous plonge dans l'affaiſſement. C'eſt ce
» feu qui diminue dans la vieilleſſe, & qui
» ſe diſſipe totalement à la mort. D'où vient
» le plus ou le moins de matière ignée
» qui décide de nos qualités? C'eſt de la
» mère qui nous a porté dans ſon ſein,
» qui nous a communiqué une partie du
» feu dont elle fut animée elle-même, &
» qui avec ſon ſang circuloit dans ſes veines;
» c'eſt des alimens qui nous ont nourris;
» c'eſt du climat où nous vivons; *c'eſt ſur-*
» *tout de l'atmoſphère qui nous entoure.*
» Ces cauſes influent ſur nos fluides & nos
» ſolides, & décident de nos diſpoſitions
» naturelles ».

Qui donne au ſang ces principes de vie qui s'évaporent lorſqu'il diſparoît, & cette attraction ſi bien démontrée par Leuwenhoeck? Les globules qui forment ce fluide ſont ſuſceptibles de la plus grande atténuation; ils s'attirent réciproquement; ils tendent à s'unir & à propager dans chaque partie la chaleur & le mouvement.

Qui donne au ſang cette couleur rouge & foncée, ſi ce n'eſt ce qui colore les divers ſels, le grenat, les pyrites, l'ochre &

la terre d'ombre, c'eſt-à-dire, le fer abondamment extrait de ſa décompoſition. Ce métal, conducteur du fluide élémentaire, le porte avec lui & le tranſmet au ſang. Auſſi-tôt ſon cours devient rapide; de longs ruiſſeaux de pourpre circulent de toutes parts; une tranſpiration douce & ſalutaire s'établit, & le méchaniſme de la vie eſt exécuté.

NOLLET, Expér. éleѐt.

Comme la ſurface d'une liqueur quelconque, préſentée à un corps électrique, ſe ſoulève pour laiſſer paſſage à l'électricité qu'elle recèle; ainſi, le ſang & les divers fluides du corps humain ſe gonflent & prennent plus d'expanſion pour laiſſer ſortir ou pénétrer le magnétiſme. L'électricité a beſoin de plus grands efforts pour s'inſinuer, & le frottement lui ſert de véhicule. Le magnétiſme, moins compoſé, plus ſubtil, va, vient, entre par tous les pores, & en ſort avec plus de facilité.



CHAPITRE VII.

Médecine ramenée à un ſeul principe. Opinion de Grimps & de Van-Helmont.

Le feu moteur de l'homme, qui jette dans ſes yeux un éclat conſtant & des éclairs rapides, fait éclore des roſes ſur le viſage de la beauté, & colore ſes lèvres vermeilles. Sa chaleur eſt-elle douce ſans être brûlante? excite-t-elle ſa vigueur ſans la conſumer? ſe trouve-t-elle dans un juſte équilibre avec les forces de ſa conſtitution? c'eſt alors le règne de la ſanté, don précieux de la jeuneſſe, qui rend tout riant autour d'elle; ſource de ſon activité & de ſes déſirs; bien réel ſans lequel tous les autres diſparoiſſent, dont la jouiſſance ne nous eſt accordée que pour un temps, que trop ſouvent nous nous efforçons d'abréger encore.

Le fluide vivifiant n'abonde-t-il plus dans nos veines? n'anime-t-il plus que foiblement nos divers reſſorts? alors les liquides s'épaiſſiſſent en nous, fermentent, & ſe changent en poiſons corroſifs & douloureux; bientôt la vigueur s'éteint, l'agrément des formes

diſparoît, & l'eſprit lui-même perd ſes idées & ſon énergie. Alors une vieilleſſe prématurée hâte ſes ravages ; & tous les maux qui aſſiègent l'homme, accourent, hideux & dégoûtans, lui rendre la vie un ſupplice, & précéder ſon inévitable deſtruction.

Grimps, Opuſc.

S'il n'eſt qu'un état de ſanté, il ne peut y avoir qu'un état de maladie, & on ne doit employer qu'un remède. C'eſt dans la nature qu'on peut le trouver. L'art y ajoutera des combinaiſons diverſes, il en variera les effets ; mais ſans pouvoir en changer le principe. La ſimplicité, l'unité dans une méthode, ſeront toujours des préſages heureux qu'elle amène une vérité à ſa ſuite ; & la ſeule idée de ramener la Médecine à un ſeul agent, à un fluide univerſel & élémentaire, doit mériter l'attention des hommes de l'art.

Avant M. Meſmer, pluſieurs Médecins avoient cherché à déduire tous nos maux d'une cauſe unique. Les uns les attribuoient à un *virus* vérolique, tranſmis d'âge en âge, dès le moment de la conception de chaque individu. D'autres, tels que Corneille de Bontékoë, au ſcorbut qui prenoit tel ou tel caractère de malignité, ſuivant les circonſtances.

tances. Le Docteur Lang, aidé des obſervations de Pline, ayant vu de petits vers dans le ſang fiévreux, prétendit que toutes les maladies naiſſoient des vers; Hartzoeker de même, leur donnoit pour cauſe la métamorphoſe des inſectes qui pulluloient de toutes parts dans le corps humain. Avec plus de fondement Severinus, & ſur-tout le célèbre Van-Helmont, ayant découvert les principes du magnétiſme, & établiſſant leur théorie par l'expérience & les ſuccès, annoncèrent que tous les maux étoient produits par la ſeule abſence d'un fluide vital qui laiſſoit le temps à des fermens étrangers, à des levains pernicieux de ſe fixer en nous, & de faire naître la douleur.

Oſſwald Grimps ſuivant le même ſyſtême, n'attribua qu'à cette ſeule cauſe, les infirmités de l'homme; & il aſſura qu'on ne pouvoit l'en délivrer que par une méthode unique. » C'eſt vainement, diſoit-il, que le » mal prend diverſes formes, il faut le combattre uniformément & ſans relâche. La » nature eſt une, le principe de toute deſ» truction eſt un; on ne peut employer pour » en retarder l'influence cruelle, qu'un eſ» prit, un ſouffle unique, propre à agite

» le principe de vie, & à lui donner plus
» d'activité ; *unitas ſpiritûs ſuper morbum*
» *agitans conſideranda.* »

Si Séverin, Grimps & Van-Helmont leur Maître, croyant à une ſeule ſource de nos maux, n'admirent, n'adoptèrent qu'un moyen de les guérir; on ne doit pas penſer qu'ils conſeillèrent privativement tel ou tel remède, ſans jamais en accroître, en diminuer l'intenſité par des combinaiſons diverſes. S'ils euſſent employé les procédés magnétiques, dont on ſe ſert en ce moment, il eſt à croire qu'ils ne l'auroient pas appliqué indiſtinctement à tous les malades, dans la perſuaſion d'en obtenir toutes les guériſons. Ces Médecins célèbres ne ſe bornèrent pas à une pratique. S'ils agirent toujours conformément à une méthode unique, ils varièrent ſes effets, ſes moyens, ſes applications. Ainſi que l'ordre de la nature doit être conſidéré, ils virent en grand l'Art de guérir; ils le virent ſimple dans ſon principe, étendu dans ſes procédés : ils usèrent donc, ſuivant les circonſtances, de tout ce qui peut donner à l'homme plus de vigueur, de tout ce qui peut la diminuer. Tantôt ils augmentèrent l'action du principe de vie;

tantôt ils la modérèrent. Ils exerçoient le magnétiſme; ils croyoient à ſon influence ſouveraine, mais non pas circonſcrite dans tels ſignes & dans tel genre. Le magnétiſme agit généralement dans les alimens, les boiſſons, l'exercice, le contact de l'air, & dans les diverſes compoſitions pharmaceutiques propres à hâter ou à ſuſpendre ſes effets. Sans doute en bien des cas les procédés qu'on emploie ſont ſalutaires & utiles; mais doivent-ils être univerſels? Voir tous les Médecins s'armer de baguettes, s'entourer de baquets, proſcrire auſſi-tôt la Médecine uſuelle & pratique, c'eſt peut-être ne pas connoître la vraie puiſſance de l'agent qu'ils déïfient. Négliger, d'un autre côté, d'approfondir la théorie du magnétiſme & les moyens de rendre ſes effets plus ſenſibles, de faire paſſer dans l'homme les émanations de ce principe; ne point chercher ſi ſon effluence, plus ou moins grande, peut déterminer le ſiège des maux, c'eſt reſſembler aux barbares habitans d'Ephèſe. « Si parmi nous, diſoient-ils, » quelqu'un veut exceller, ou trouver un » nouvel art, qu'il ſoit banni; qu'il aille » porter ailleurs ſa ſupériorité ou ſes lu-

» mières ». Le vif tranſport de l'enthouſiaſme eſt auſſi dangereux que le repos apathique de l'habitude. L'enthouſiaſme ne voit ordinairement qu'un des côtés de l'objet récemment découvert; l'autre eſt devenue aveugle, & elle ne permet pas qu'on l'éclaire.



CHAPITRE VIII.

Emanations corporelles.

TOUT corps a ſon atmoſphère, & ſes émanations particulières. Le minéral laiſſe échapper des fragmens imperceptibles de ſa ſurface ; & la plante répand autour d'elle une nuée de vapeurs ſenſibles. Les fleurs, les fruits, les racines, les tiges des végétaux, laiſſent exhaler une multitude de corpuſcules odorans ou ſans odeur, dont les effets ne ſont pas nuls ſur l'économie animale. De-là, ces évanouiſſemens & ces trépas ſubits de perſonnes affectées par l'émanation des plantes. Le Médecin *Levinus Lemnius* ſent ſes yeux appéſantis, & un ſommeil profond s'emparer de ſes ſens : jetant alors des pommes de mandragore renfermées dans ſon cabinet, il reprend ſon état ordinaire. Ainſi, Martin Cromer parle d'un Evêque de Breſlau, ſuffoqué par des roſes ; & Triller, d'une jeune fille & d'une Comteſſe de Salm, à qui des bouquets de violette causèrent des effets ſinguliers, ſuivis de la mort.

HALES, Statiq. des végétaux.

De reb. polonic. L. I.

C'eſt des débris particuliers de chaque corps que ſe forme cette mer immenſe de molécules qui flottent dans les airs, compoſent l'atmoſphère terreſtre, s'attachent aux objets environnans ou qui les attirent, ſont emportés par les vents dans les régions lointaines, tournent, s'élèvent & s'abaiſſent dans le trajet des rayons ſolaires.

Les animaux & l'homme, ſoumis à un flux & reflux continuels, abſorbent le fluide élémentaire en eux-mêmes, & le lancent au dehors. La peau lâche & peu ſerrée le laiſſe entrer & ſortir par une infinité, par une multitude de pores toujours ouverts. A l'aide du microſcope, Lewvenhoeck en compta cent vingt ſur la ſurface d'une ligne quarrée. C'eſt la ſource de la tranſpiration inſenſible, ſi abondante, ſi ſalutaire, & dont les molécules ſont ſi diviſées, que leur émiſſion échappe à la vue la plus perçante.

Sanctorius, après s'être peſé trente ans avant & après chaque repas, prouva que, par la tranſpiration, l'homme reſtituoit à l'atmoſphère plus de la moitié du poids des alimens ſolides & liquides qu'il avoit pris. Semblable à une étuve brûlante, il eſt donc ſans ceſſe environné d'une fumée qui s'éva-

pore avec abondance, & une expérience de Winſlow l'a rendue viſible. C'eſt par l'effet de cette émanation continue, qu'une fille ayant la jauniſſe imprimoit, ſuivant M. Borel, Médecin à Caſtres, une couleur jaune à tous ſes vêtemens, & même à l'argent qu'elle portoit ſur elle. Un habitant de Plymouth, qui prenoit tous les matins un peu d'eſprit de vitriol dans ſa boiſſon, trouva les clefs qu'il avoit dans ſa poche extrêmement rouillées, quoiqu'il ne touchât jamais à cette liqueur, & que n'en ayant point ſur lui, elle n'avoit pu s'évaporer. M. SIGAUD DE LA FOND

Ce que le corps perd par la tranſpiration, lui eſt rendu par les alimens & par le fluide vital ou magnétique ſoutiré de l'atmoſphère, & qui lui eſt communiqué par les pores que les Anatomiſtes nomment *inhalans*. Par l'intermède de ces pores, agiſſent tous les remèdes externes, tels que les frictions, les applications & les bains. De même que l'électricité rend continu l'écoulement d'un fluide dont le cours étoit interrompu, le magnétiſme aërien preſſe & fait effort par une infinité de conduits, pour faire échapper par d'autres les émiſſions corporelles qui entraînent les humeurs

rebelles & trop engourdies. Les jets de cet agent utile en procurent d'autres, & renverſent tout ce qui fait obſtacle à une circulation libre & ſalutaire.

Diſc. 5. Dans ſes recherches ſur l'électricité, Nollet a prouvé qu'un corps long-temps électriſé diminuoit de poids : il en doit être de même de celui qui eſt magnétiſé. Le fluide ou les principes vitaux que le magnétiſme introduit ſont moins matériels & plus ſubtils que les corpuſcules qu'il pouſſe au dehors : l'homme magnétiſé doit donc ſentir une foibleſſe involontaire, qui doit s'accroître à chaque inſtant. Si on n'a pas cherché encore à déterminer la diminution de ſa peſanteur, cette diminution probablement exiſte ; & ce qui le prouve, c'eſt que ceux qui ſortent du traitement magnétique ont, pour l'ordinaire, appétit, & cherchent à réparer par la nourriture les déperditions qu'ils ont faites.

Si la certitude des émanations corporelles eſt établie, tous les effets de la ſympathie & de l'antipathie s'expliquent. Sans porter le flambeau d'une critique trop exacte ſur des faits que pluſieurs Auteurs ont cités, qu'on me permette d'en choiſir quelques-uns & de les rapporter.

CHAPITRE IX.

Il eſt des nœuds ſecrets, il eſt des ſympathies,
Dont par les doux rapports les ames aſſorties
S'attachent l'une à l'autre.

Effets de la ſympathie dans l'homme.

CETTE attraction des ames dont parle Corneille dans ces vers, eſt appelée avec aſſez de juſteſſe par l'Eſpagnol Balthazar Gracian, *la parenté naturelle des eſprits & des cœurs*. Ce flux, ce reflux permanent du principe vital & des humeurs corporelles dans l'homme, ſans lequel le mouvement & la vie s'arrêtent, produit ces effets de la ſympathie & de l'antipathie, qui deviennent plus naturels & moins merveilleux. L'atmoſphère particulier à chaque individu retient du fluide général l'attraction & la répulſion qui lui ſont propres. Dans les croiſemens divers de ces atmoſphères individuels, telles émanations ſont plus attractives entre deux êtres, & telles autres plus répulſives. Il faut donc en revenir alors à la doctrine de l'ancien Rabbin Abraham Ben-Hannas. « L'aimant, diſoit-il, attire le fer;

» le fer eſt par-tout : tout eſt donc ſoumis » au magnétiſme. Ce n'eſt qu'une modifica- » tion du principe général qui unit ou diviſe » les hommes, & fait naître entr'eux la » ſympathie, l'antipathie & les paſſions ». *Magnes eſt, qui metallum trahit, & corpora, & carnem.*

Dans le royaume d'Arracan, diſent les voyageurs, lorſque le Souverain veut choiſir une nouvelle femme ou une maîtreſſe, on en inſtruit les chefs des divers cantons. Chacun d'eux envoye à la cour ſix belles filles de ſeize ans. Ces jeunes beautés paroiſſent à un jour déterminé, vêtues d'une groſſe robe de coton. Elles danſent à l'ardeur d'un ſoleil brûlant, juſqu'à ce qu'une ſueur abondante ait innondé leurs corps, & pénétré leurs vêtemens. Auſſitôt toutes les robes ſont portées au Roi ; il les ſent l'une après l'autre, & c'eſt d'après la ſenſation qu'il éprouve alors, qu'il choiſit l'objet de ſes vœux.

Le Baron de Véſins en mourant avoit laiſſé ſa femme enceinte : mais le fils qu'elle mit au jour fut enlevé par des Bohémiens entre les bras de ſa nourrice, & porté en Hollande. Après avoir erré long-temps avec

ſes raviſſeurs, le jeune homme les abandonna pour apprendre le métier de cordonnier. Devenu habile dans ſa profeſſion, il paſſa en Angleterre; & il étoit à Londres, lorſque ſon oncle maternel entra dans la boutique où il travailloit, pour prendre la meſure d'une paire de bottes. Le jeune cordonnier ignoroit la nobleſſe de ſon extraction, ſon nom véritable, & le lieu même de ſa naiſſance : mais à peine ſe fut-il approché de celui à qui le ſang l'uniſſoit, qu'un trouble extrême s'empara de ſes ſens, qu'il prit une hémorragie conſidérable, & qu'il tomba dans un profond évanouiſſement. Les bottes finies, ce fut Véſins qui les rapporta. Il alloit les eſſayer, lorſque les mêmes accidens ſurvinrent. M. de la Tour Landri, ſon oncle, en rechercha la cauſe; & ayant appris que le jeune homme étoit François, & avoit quitté une troupe de Bohémiens qui l'avoit enlevé à ſa famille, il ne douta preſque plus qu'il ne revît le neveu depuis long-temps perdu, qu'on avoit ſi ſouvent regretté. Il ſe ſouvint que l'enfant avoit un ſigne entre les deux épaules; & cette marque ayant été trouvée ſur

le jeune cordonnier, il se livra auſſitôt au plaiſir de lui faire changer ſon état contre celui de l'opulence & des honneurs. Véſins de retour en Anjou, épouſa la fille de ſon oncle, à laquelle tous ſes biens auroient appartenus, ſans l'évènement heureux qui l'avoit fait reconnoître. Comblé des faveurs de la fortune & de l'amour, il en marqua ſa reconnoiſſance à Dieu, en fondant dans ſon bourg de Véſins, au Diocèſe de la Rochelle, un hôpital pour vingt malades infirmes & pauvres; & cette fondation pieuſe, dont le ſujet eſt peu connu, fut confirmée au mois d'Avril 1637, par des Lettres-Patentes de Louis XIII.

Le Préſident de Beauquemar, & ſon frère jumeau, Capitaine dans un régiment, eurent la même figure & les mêmes inclinations. Le premier reſſentit un frémiſſement douloureux, lorſque ſon frère reçut une bleſſure mortelle, & mourut lui-même peu de jours après.

Lib. 6, Ch. 41.

Paſquier rapporte que les deux frères jumeaux Nicolas & Claude de Rouſſi, Seigneurs de Seyſſonne & d'Origni, ſe reſſembloient ſi fort, que lorſque l'un d'eux jouoit

à la paume, & ſortoit un inſtant, l'autre rentroit à ſa place, ſans que l'autre joueur s'en doutât; & plus frais, & par conſéquent plus adroit, gagnoit toujours les dernières parties. Quelqu'un a remarqué qu'ils furent aimés des mêmes femmes, qu'ils eurent les mêmes goûts, les mêmes chagrins & les mêmes maladies.

Guérin, Avocat Général au Parlement d'Aix, ayant été condamné à perdre la tête, ſa femme s'évanouit au moment de l'exécution. Revenue à elle-même, elle déclara qu'elle étoit ſûre qu'à l'inſtant même ſon époux venoit de périr.

Une femme, ſuivant Agrippa, qui ſe ſert du *miroir* d'une femme galante, ou qui met ſa chemiſe, ſent à l'inſtant un feu rapide qui émeut ſes ſens, & qui la porte au plaiſir. Cette chemiſe rappelle l'amour extrême de Henri III pour la Princeſſe de Clèves, que Saint-Foix rapporte ainſi:

Philoſ. occult. Lib. 1, Cap. 16.

« Le mariage du Roi de Navarre, depuis Henri IV, avec Marguerite de Valois, & celui du Prince de Condé avec Marie de Clèves, furent célébrés au Louvre, le 18 Août 1572. Marie de Clèves, âgée de

ſeize ans, de la figure la plus charmante, après avoir danſé aſſez long-temps, & ſe trouvant un peu incommodée de la chaleur du bal, paſſa dans une garderobe, où une des femmes de la Reine-mère, voyant ſa chemiſe toute trempée, lui en fit prendre une autre. Il n'y avoit qu'un moment qu'elle étoit ſortie de cette garderobe, quand le Duc d'Anjou, depuis Henri III, qui avoit auſſi beaucoup danſé, y entra pour raccommoder ſa chevelure, & s'eſſuya le viſage avec le premier linge qu'il trouva : c'étoit la chemiſe qu'elle venoit de quitter. En rentrant dans le bal, il jeta les yeux ſur elle, & la regarda, dit-on, avec autant de ſurpriſe que s'il ne l'eût jamais vue. Son émotion, ſon trouble, ſes tranſports, & tous les empreſſemens qu'il commença de lui marquer étoient d'autant plus étonnans, que juſqu'alors il avoit paru aſſez indifférent pour ces mêmes charmes qui, dans ce moment, faiſoient ſur ſon ame une impreſſion ſi vive ».

Il devint inſenſible, diſent les Auteurs de ce temps-là, à tout ce qui n'avoit pas de rapport à ſa paſſion. Son élection



à la couronne de Pologne, loin de le flatter, lui parut un exil; & quand il fut dans ce Royaume, l'abſence, loin de diminuer ſon amour, ſembloit l'augmenter. Il ſe piquoit un doigt toutes les fois qu'il écrivoit à cette Princeſſe, & ne lui écrivoit que de ſon ſang. Le jour même qu'il apprit la nouvelle de la mort de Charles IX, il lui dépêcha un courier pour l'aſſurer qu'elle ſeroit bientôt Reine de France; & lorſqu'il y fut de retour, il lui confirma cette promeſſe, & ne penſa plus qu'à l'exécuter. Il penſoit que cela ſeroit aiſé, parce que Marie de Clèves étoit Catholique, & que le Prince de Condé s'étoit ſéparé de la communion romaine. Mais cette réſolution fut bien fatale à cette Princeſſe; car, peu de temps après, elle fut attaquée d'un mal ſi violent, qu'il l'emporta à la fleur de ſon âge. Les uns accusèrent ſon époux, les autres Catherine de Médicis. Le déſeſpoir de Henri III ne ſe peut exprimer: il paſſa pluſieurs jours dans les pleurs & les gémiſſemens; & lorſqu'il fut obligé de ſe montrer en public, il parut dans le plus grand deuil, & tout couvert d'enſeignes & de petites têtes de mort. Il en avoit ſur les rubans

de ſes ſouliers, ſur ſes aiguillettes, & il commanda à Souvrai de lui faire faire des paremens de cette ſorte pour deux mille écus.

« Catherine de Médicis, ajoute St-Foix, en l'engageant à épouſer Louiſe de Vaudemont, une des plus belles perſonnes de l'Europe, avoit eſpéré qu'elle lui feroit oublier celle que la mort lui avoit enlevée: peut-être l'eſpera-t-il lui-même; mais envain, ajoutent quelques mémoires du temps: l'image de la Princeſſe de Condé ſe retrouvoit toujours au fond de ſon cœur, & le rempliſſoit de triſteſſe & d'amertume. Il ne ceſſa jamais de l'aimer, quelques efforts qu'il fît, & quelques moyens qu'il employât pour tâcher d'étouffer cette malheureuſe paſſion, & pour diſſiper une noire mélancolie qui le plongeoit quelquefois dans les accès du déſeſpoir ».

Mém. ſur les trois Valois.

Marie de Clèves, douée, ſuivant l'Etoile, *d'une beauté & d'une bonté ſingulière*, mourut le 30 Octobre 1574. Elle étoit enterrée depuis long-temps dans l'Abbaye de St-Germain-des-Prés, lorſque ſon amant fut prié par le Cardinal de Bourbon d'y venir à un grand repas. Mais à peine ce dernier

dernier eut-il resté quelque tems dans cette maison, qu'il sentit une douleur si violente, qu'il voulut se retirer; & son saisissement extrême ne put cesser que lorsqu'on eut sorti de sa tombe le corps de celle qu'il avoit tant aimée.



CHAPITRE X.

Effets de l'antipathie dans l'homme.

NOUS ne reſſemblons pas tous au Berger Troyen, qui donna la pomme à la plus belle; ce n'eſt pas toujours la plus belle femme qui obtient notre cœur. Une émotion intérieure, un frémiſſement involontaire & indépendant du pouvoir de la beauté, annoncent l'amour : des choſes imperceptiblement ſenties, un mouvement inattendu, la diſcordance des tempéramens & des humeurs, ont ſouvent déterminé la haine.

Le Poëte Martial écrivoit à un Romain : « Je ne t'aime point, Sabidus, & je ne ſais » pourquoi; tout ce que je puis te dire, » c'eſt que je ne t'aime point ».

Non amo te, Sabidi, nec poſſum dicere quare;
Hoc tantùm poſſum dicere, non amo te.

Où trouver en effet la cauſe de l'antipathie, de l'averſion ſubite que l'on reſſent pour certaines perſonnes, ou pour certains objets, ſi on ne la voit dans l'impreſſion déſagréable, communiquée à nos nerfs, & par conſé-

quent au cerveau, par les émiſſions de ces perſonnes ou de ces objets?

Germanicus tomboit en défaillance à la vue & au chant du coq; & Samuël-Godefroi Peliſſius avoit connu un homme qui prenoit une ſueur froide, ſi on lui préſentoit une ſalade ou des harengs. PLUTARQ. *de Odio.*

Le Maréchal d'Albret s'évanouiſſoit en voyant la tête d'un marcaſſin; & le Comte de Buſſi demandoit en plaiſantant, dans ſes Mémoires, s'il ſeroit permis à celui qui ſe battroit contre le Maréchal, de porter une épée d'une main & une tête de marcaſſin de l'autre. Tom. 2, pag. 34.

Une dame, au rapport du célèbre Boyle, eut, dans une maladie, l'averſion la plus forte pour le miel. Ce Phyſicien croyant que cette antipathie n'avoit ſa ſource que dans l'imagination, fit un emplâtre où il entroit du miel, & l'appliqua ſur le pied de la malade. Celle-ci prit auſſi-tôt une ſuffocation dangereuſe, & de violentes convulſions qui ne ceſſèrent qu'en ôtant l'emplâtre.

« J'ai vu des gens, dit Montagne, fuir la » vue des pommes plus que les arquebu- » ſades; d'autres, s'effrayer pour une ſouris; Eſſais, Liv. 1, Ch. 25.

» d'autres, rendre la gorge à voir de la » crême; d'autres, enfin, à voir braſſer un » lit. Il peut y avoir à cela quelque propriété » occulte ».

Jean Pechmann, connu par ſes ouvrages théologiques, redoutoit extrêmement le balayage, & la pouſſière qui en provient. Dans ſa jeuneſſe, on le vit pluſieurs fois s'élancer vers la fenêtre à l'aſpect d'un domeſtique tenant un balai, & qui venoit dans l'appartement en faire uſage. Dans l'âge mûr, il fuyoit comme un inſenſé s'il rencontroit des gens occupés à balayer le pavé; & le ſeul bruit de cette occupation ſuffiſoit pour répandre la pâleur ſur ſon viſage & la crainte dans tous ſes ſens.

Le ſavant Médecin Danois, Olaüs Borrichius, mort en 1690, a rapporté une foule d'exemples d'antipathie naturelle; & c'eſt lui qui nous fournit les ſuivans. Il avoit connu à Copenhague un Gentilhomme Ecoſſois qui ſe trouvoit mal, en voyant de l'anguille rôtie; un Braſſeur de bière qui ne pouvoit vanner ni voir vanner de l'orge ſans reſſentir pendant pluſieurs jours de cruelles douleurs au viſage; un Laboureur qui faiſoit des cris involontaires, lorſqu'il voyoit un cheval ou

un chien, ou lorſqu'il entendoit ouvrir une porte; un Cabaretier qui prenoit la fièvre en appercevant du vinaigre, quoiqu'il pût très-bien en avaler, pourvu qu'il ne le vît pas; une demoiſelle, enfin, qui ſentoit une défaillance conſtante à l'aſpect d'une plume voltigeant en l'air, & qui s'évanouiſſoit bientôt, ſi on ne l'ôtoit promptement de ſes regards.



CHAPITRE XI.

Epreuve, ou Jugement de Dieu par le cercueil.

C'EST l'obſervation de l'antipathie naturelle, & de l'émotion terrible & profonde, imprimée par le meurtrier ſanguinaire à celui qui périt ſous ſes coups, qui fit établir ſa condamnation, lorſque le ſang ſortoit à ſon approche des plaies de ſa victime. L'extenſion de cette épreuve, dans une foule de cas, devint cruelle ; mais ſa cauſe, dérivée du magnétiſme, fut peut-être plus naturelle qu'on ne l'a penſé.

La réputation des âges, comme celle des individus, eſt ſouvent le fruit du haſard : on juge ſuivant les perceptions & les lumières qu'on a acquiſes. L'amour-propre voit-il une coutume, une méthode dont il ignore l'eſprit ou l'utilité ? Il les croit inſenſées, & flétrit du nom de barbare le temps où elles furent en uſage. La poſtérité doit nous rendre un jour le mépris que nous avons ſi ſouvent voué à nos pères. Si les fléaux de la nature, & ceux que l'homme a créés, en-

gloutiſſent l'imprimerie, ou du moins les écrits qui contiennent les procédés de nos ſciences & de nos arts, une nation ignorante & foible, abandonnant le fil des expériences, nous donnera des idées fauſſes, nous croira plus crédule qu'elle, & regardera comme des fables nos découvertes & nos ſuccès.

L'homme infortuné qui défend ſes jours contre un aſſaſſin féroce, rempli d'effroi & du déſir de ſe venger, eſt dans une anxiété douloureuſe & extraordinaire. Ses nerfs ſont tendus; ſes muſcles ſe ſoulèvent avec effort; ſon ſang, échauffé, acquiert le mouvement le plus rapide : de toutes parts s'échappent des courans d'émanations qui s'attachent aux vêtemens & au corps du meurtrier. Si, quelques temps après, ce dernier approche de celui à qui il a donné la mort, ces corpuſcules, lancés dans la plaie, peuvent y attirer encore ceux qui leur ſont analogues, & y réchauffer le ſang que le trépas a glacé.

Gaſſendi, dans ſon Traité de Phyſique, ne doute point de ce phénomène. C'eſt ainſi que s'exprime cet Auteur célèbre : *Poteſt aliqua ad huc fieri colluctatio inter occiſi ſpiritus in ſanguine ſuperſtites, & appellantia ab occiſore corpuſcula iis conſimilia, quæ* Part. 1, L. 6, Cap. 14.

occisionis tempore horrorem summum incurserunt. Cælius Rhodiginus est du même sentiment, pourvu qu'on limite le temps de l'épreuve.

Antiq. Lect. L. 3, Cap. 12.

En France, en Allemagne & en Angleterre, pendant le 13e, le 14e & le 15e siècle, lorsqu'un meurtre avoit été commis, on cherchoit à découvrir l'assassin, en ordonnant l'*épreuve par le cercueil.* En effet, l'homme assassiné étoit placé dans un cercueil; & tous ceux qui étoient soupçonnés du crime, étoient forcés de le toucher. Le moindre mouvement dans les nerfs, les yeux & le sang, étoit un indice frappant, que l'aveu du coupable confirma souvent.

De Sensu rerum, L. 4, C. 9.

Thomas Campanella raconte qu'un cadavre inhumé depuis quelques jours, & ensuite déterré par un orage, laissa échapper quelques gouttes de sang à la présence du meurtrier.

Le noble Izenhoff assassiné, fut trouvé avec une main séparée du corps. Cette main, dit Siméon Gaulantius, fut suspendue dans la prison, & on plaça au-dessous tous ceux qui furent accusés de cet homicide. Après un temps assez considérable, un criminel est arrêté; la main déjà séchée semble se rani-

mer, & laisse tomber une dernière goutte de sang.

Le 21 Novembre 1407, le Duc d'Orléans, frère du Roi Charles VI, fut massacré par les émissaires secrets du Duc de Bourgogne, dans la vieille rue du Temple, à Paris. Ce fut Raoul d'Ocquetonville qui, d'un coup de hache d'armes, coupa la main dont le Prince conduisoit sa mule, & de deux autres coups lui fendit la tête. Lorsque le corps du Duc d'Orléans, le Prince le plus aimable de son siècle, eut été porté dans l'Eglise des Blancs-Manteaux, & que, dans la cérémonie de la sépulture, son ennemi s'en approcha, il répandit un peu de sang, & fit connoître dans le féroce Jean de Bourgogne, l'auteur de ce cruel assassinat.

« Il est constant, dit Mézerai, que Richard, Cœur-de-Lion, étant venu à Chinon, pour célébrer les funérailles de Henri II, le corps de ce malheureux père, privé de la vie, n'ayant plus la parole pour reprocher à son fils son ingratitude & tous les chagrins qu'il en avoit essuyés, lança contre lui du sang en abondance par le nez & par la bouche, comme s'il Tom. 2, pag. 227.

» se fût efforcé de lui dire : *saoule-toi de » ce sang, dont tu étois si altéré* ».

Galeotus Marcius, & le célèbre Botaniste Joachim Camerarius, rapportent plusieurs autres exemples des émanations corporelles contre les meurtriers, mais relatifs à des personnes étrangères & moins connues.



CHAPITRE XII.

Mouvement & irritabilité des mufcles.

LES corpufcules dont l'accord ou la répulfion produifent dans l'homme les fenfations d'amour ou de haine, agiffent fur fon organifation intérieure, & donnent la fenfibilité à fes nerfs, & l'irritabilité à fes mufcles. Semblable au mouvement particulier, obfervé dans une pierre d'aimant, qui fe replie fur lui-même, & forme diverfes ondulations circulaires, celui d'un mufcle qui fe contracte, préfente au microfcope des fibriles qui fe rident & fe retirent, & le jeu d'un fluide qui fe meut du centre vers les extrémités, & des extrémités vers le centre.

M. BARTHÈS, Elém. de l'Homme, Ch. 4.

Ce font les émanations fubtiles de ce fluide, de ce principe de vie, qui caufent des tremblemens, des contractions vives & répétées dans la partie féparée d'un corps vivant qui vient de fouffrir une léfion, une opération prompte. La queue du lézard mife en morceaux, la patte arrachée à une grenouille, fe meuvent affez long-temps.

History, &c. Sect. IX, 31. STUCK, p. 168.

Bacon rapporte que le cœur d'un criminel, arraché du corps, fit plusieurs sauts considérables. On a vu bondir des têtes qu'on venoit de trancher; & une autre, après sa séparation, suivant M. de Melle, continua, pendant sept minutes, de tourner les yeux, d'ouvrir la bouche, & d'exécuter tous les mouvemens de la vie.

Robert Whytt, Peyer & M. l'Abbé Fontana ont écrit plusieurs autres observations semblables sur cette irritabilité des muscles après leur scission. Si la volonté seule dirigeoit les mouvemens de l'homme, son pouvoir ne pourroit s'étendre hors des limites corporelles : ce n'est donc point à son action, comme l'a démontré très-savamment M. Barthès, qu'est due l'irritabilité vive & souvent durable de la partie extirpée; elle est produite par les effluences qui découlent de la plaie, & qui sur-tout jaillissent du sang. Le fluide magnétique qui abonde dans ce liquide & qui s'en évapore, qui a déterminé un mouvement quelconque à l'instant de l'opération, le fait exécuter encore par la partie du corps qui vient d'en être retranchée. Ainsi Perrault vit une vipère à qui on avoit coupé la tête, continuer sa

Voyez BARTHÈS, *ib.* PERRAULT, Mém. sur les Anim.

route vers un amas de pierres où elle avoit l'habitude de se retirer ; & Kaau Boërrhave observa qu'un coq dont on trancha la tête avec un rasoir à l'instant qu'il couroit avec avidité vers le grain qu'on lui présentoit, parcourut avec la même vîtesse, & dans la même direction, un espace de vingt-trois pieds.

L'Empereur Commode, dont tous les plaisirs étoient cruels, se procuroit souvent, au rapport d'Hérodien, le même spectacle. Armé d'un arc & d'une flèche, dont la pointe formoit un croissant, il enlevoit la tête à une autruche qu'on faisoit courir dans le Cirque, & l'oiseau continuoit pendant quelque temps sa course, comme s'il n'avoit éprouvé aucune blessure.



CHAPITRE XIII.

Sympathie dans les mouvemens du corps humain.

Non-seulement le fluide magnétique établit des contractions ſemblables entre les parties des muſcles qu'on vient de ſéparer, mais il produit ſouvent des mouvemens ſympathiques dans les divers organes du même corps, ſoit qu'ils aient quelque relation cachée entr'eux, ſoit qu'il n'en exiſte pas. Ces mouvemens, qui ont étonné bien des fois les Médecins qui ont réfléchi ſur leur art, ont mérité toute l'attention d'Aſtruc, de Réga, de Whytt, & ſur-tout de M. Barthès. Ce dernier, qui a ſi bien expliqué par le jeu d'un agent ſubtil qu'il nomme *principe vital*, & qui peut auſſi bien ſe nommer magnétiſme, le ſyſtême de l'homme, a répandu beaucoup de lumière ſur ce ſujet. Contentons-nous de citer les faits; ce ſont eux ſeuls qui peuvent éclairer ſur la certitude d'une théorie nouvelle. « Souvent, dit Fontenelle, des vérités de » faits qui exiſtoient ſéparées, offrent ſi

Hiſt. de l'Acad. année 1699, préf.

» vivement à l'eſprit leurs rapports & leur
» mutuelle dépendance, qu'il ſemble qu'a-
» près avoir été détachées par une eſpèce
» de violence les unes des autres, elles
» cherchent naturellement à ſe réunir en
» un corps dont elles étoient les membres
» épars ».

On ſait que l'inflammation d'un œil paſſe bientôt à l'autre. Dans une fièvre rhumatiſmale, Rivière a remarqué que le friſſon s'empare dans le même inſtant des deux épaules, & progreſſivement enſuite des autres membres parallèles : & Morgagni, d'après Valſava, a rapporté qu'un enfant qui avoit des convulſions dans une main, ſentoit une prompte contraction & des douleurs violentes dans chaque doigt de la main ſaine, ſitôt qu'on étendoit ou qu'on preſſoit les doigts correſpondans de la main malade.

Prat. de Méd.

Epiſt. anat. Med. x. BARTHÈS, Elément de l'Hom. Ch. 8, 9.

Cette ſympathie entre des parties du corps qui ſe reſſemblent dans leur configuration & leur uſage, paroît moins ſurprenante encore que dans celles qui paroiſſent n'avoir aucun rapport, aucune ſimilitude entr'elles.

L'eſtomac, celui de tous les viſcères qui eſt doué d'une plus grande irritabilité, reſſent

& procure une multitude d'effets ſympathiques. Eſt-il léſé ? Bianchi y a vu une cauſe d'appoplexie, d'épilepſie, de l'affoibliſſement de la vue, & d'une foule de maux dans divers organes qui ſemblent n'avoir aucune communication avec lui. Eſt-il enflammé ? Heiſter a obſervé que le goſier ſe reſſerroit, & que la déglutition devenoit très-difficile.

Si la matrice eſt affectée, on ſent quelquefois une douleur vive dans les parties externes de la tête ; & ce qui la fait naître la fait nommer *clou hyſtérique*. Si un inteſtin eſt bleſſé, la digeſtion ne ſe fait plus qu'avec peine. Si la tête reçoit une plaie, il ſurvient ſouvent des abcès au foie. Des vers fatiguent-ils les inteſtins ? une démangeaiſon ſe fait ſentir au nez. Un vaiſſeau ſanguin eſt-il piqué ? Haller & M. l'Abbé Spalanzzani ont remarqué auſſitôt un mouvement rapide du ſang dans les vaiſſeaux voiſins. Fabricius Hildanus trouve un malade avec le bras paralytique, parce qu'une boule de verre a été introduite de force dans ſon oreille. Rumler reconnoît qu'une bleſſure à la tête produit de même une paralyſie. Bidloo, enfin, fait pénétrer un ſtylet dans la

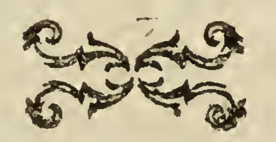
Anat. corp. human.

la nuque d'un chien, & déchire un peu la moëlle de l'épine : trois jours après, la vue de l'animal s'affoiblit, la cornée s'ulcère, & l'œil tombe (1).

Ainſi, le fluide vital agiſſant ſans ceſſe dans l'intérieur de l'homme, & circulant avec ſon ſang, porte dans des parties ſouvent éloignées, & entièrement ſéparées de celles qui ſont affectées, les principes du mal, & établit entr'elles des communications ſympathiques qui n'ont pas été encore aſſez obſervées.

---

(1) Bidloo, Hollandois, & Médecin de Guillaume III, Roi d'Angleterre, fut du très-petit nombre de Médecins qui aient uni à l'étude d'un art ſérieux & auſtère, la ſociété des Muſes, & qui ſe ſoit diſtingué également par de bons ouvrages de Médecine, & par des vers agréables. Ses poëſies ont été publiées à Leyde.



CHAPITRE XIV.

Verge de Jacob, ou Baguette divinatoire.

Si l'on admet une matière ſubtile circulant en tous lieux, preſſant tous les corps, & cauſant des émanations, il n'eſt pas impoſſible que les vapeurs qui s'élèvent au deſſus des métaux & des ſources, cachés dans le ſein de la terre, traverſent dans l'atmoſphère, pénètrent l'homme doué d'une ſenſibilité extrême, & lui cauſent des émotions remarquables & des effets involontaires. Les émiſſions aqueuſes dilatant le tiſſu de la peau, détendent les nerfs, & peuvent produire un affaiſſement très-prompt, des palpitations de cœur & des vertiges. La dilatation étant plus grande, l'homme hydroſcope, c'eſt-à-dire, qui connoît les ſources, éprouve une déperdition conſidérable, au moyen d'une effluence plus abondante. Cette effluence s'inſinuant dans les pores de la baguette de coudrier, nommée verge de Jacob par les anciens qui avoient reconnu ſa propriété, & trouvant dans chacun de ces pores une égale réſiſtance, la

déterminent à un mouvement circulaire. De-là, les prédictions & les découvertes de Bléton, recueillies dernièrement par M. Thouvenel, & consignées dans plusieurs Journaux.

Chauvin, Médecin de Lyon, & l'Abbé de Vallemont ont cherché, au commencement de ce siècle, à ramener le phénomène de la baguette aux principes de la saine Physique; & depuis leurs écrits, M. Formey s'est occupé du même objet. Vall. Phys. occulte.

Suivant lui, une transpiration abondante de corpuscules grossiers, sortis des mains & du corps, peut rompre la colonne de vapeurs qui s'élèvent de la source, & empêcher son action en obstruant les pores de l'homme. C'est pourquoi la baguette n'opère pas toujours dans la main de l'hydroscope, & ne tourne pas dans celles de tout le monde.

On a attribué à la verge de Jacob le pouvoir de désigner non-seulement les eaux cachées à de très-grandes profondeurs, mais encore les mines & les métaux enfouis. Un fait moderne, rapporté par l'Auteur de l'intéressant Dictionnaire des merveilles de

la Nature (1) peut ſervir à prouver l'exiſtence des émanations métalliques. « Je parlerai, dit-il, d'une expérience dont j'ai été témoin, & que j'ai examinée avec la plus grande attention, étant à Bourges dans le courant de l'année 1779. Je ne fus pas le ſeul qui en fut témoin ; & parmi le nombre des ſpectateurs, il y avoit deux Médecins qui l'examinèrent avec la même attention que moi.

« Une dame qui ne fait point ſa réſidence à Bourges, mais qui y étoit venue chez un frère qui y demeure, poſſédoit la vertu de faire mouvoir la baguette divinatoire, & ſe ſervoit d'un bâton de coudrier, à qui elle avoit laiſſé la naiſſance d'une petite branche, qui rendoit le mouvement de cette baguette beaucoup plus ſenſible. Or, la tenant fortement ſerrée entre ſes deux mains, je la vis tourner manifeſtement ſur de l'argent renfermé dans un buffet & dans d'autres meubles. Elle tournoit avec d'autant plus de rapidité, que la maſſe d'argent ou d'or étoit plus conſidérable, & qu'elle en étoit plus proche. Détournée à droite ou

(1) Cet Ouvrage ſe vend à Paris chez CUCHET, Libraire, rue & hôtel Serpente.

à gauche de la direction qui conduisoit au métal, le mouvement de la baguette devenoit moins prompt, & cessoit tout-à-fait lorsqu'elle s'éloignoit ou se détournoit de cette direction.

« J'ai vu plus. Ayant pris entre ses mains une baguette beaucoup plus longue, pour que deux personnes placées à côté d'elle pussent saisir de droite & de gauche la baguette au delà de deux endroits par lesquels elle la tenoit, j'ai vu ces deux personnes faire inutilement effort pour arrêter le mouvement de cette baguette. Elle tournoit, à la vérité, alors un peu plus doucement à la présence de l'argent, & on entendoit un bruit de froissement assez considérable qui se faisoit dans les mains de la dame.

« J'ai vu encore cette baguette tourner au dessus d'une piéce d'or & d'argent recouverte de toute sorte de corps, à l'exception de l'étain. Enfin, ayant prié cette dame d'aller devant elle à un bureau dans lequel il y avoit de l'argenterie, & la baguette tournant de haut en bas, tandis qu'assemblés derrière elle, nous la suivions pas à pas, nous avons tous vu la baguette revenir sur elle-même, remonter avec une certaine

activité en sens contraire, pour achever la totalité d'une révolution.

« Dans tous les cas, le mouvement de la baguette étoit d'autant plus prompt, que la personne qui la tenoit la serroit plus fortement dans ses mains : elle ne tournoit que très-lentement lorsqu'on la posoit simplement sur les doigts, entre le pouce & l'index.

« Pour m'assurer plus particulièrement du phénomène, je cachai une pièce d'argent dans le jardin, & je vis, lorsque j'y eus conduit la dame, la baguette tourner lorsqu'elle fut à quelque distance de cet argent....... Voilà, en peu de mots, le précis des expériences dont j'ai été témoin, & que j'ai vu faire à une dame qui n'avoit & qui n'a aucun intérêt à en imposer; qui ne fait usage de cette vertu que dans les cas où elle veut satisfaire la curiosité de ceux qui l'en prient, & qui n'y attache aucune prétention ».

Jacques Aymar, de Saint-Véran, en Dauphiné, le plus célèbre hydroscope du siècle passé, prétendit avoir au plus haut dégré la même faculté. Le 3 Septembre 1692, on voulut l'éprouver chez le Lieu-

tenant général de la Sénéchaussée de Lyon; & tels furent les résultats d'une expérience peu connue.

« Jacques Aymar, dit le Médecin Garnier, prit une baguette fourchue qui tourna sitôt qu'on eut mis trois écus sous son pied droit : son mouvement fut plus rapide lorsqu'on en mit davantage. On disposa sur les tablettes de la bibliothèque plusieurs chapeaux : on cacha de l'argent sous quelques-uns ; on n'en cacha point sous d'autres. La baguette tourna sur l'argent ; elle resta immobile ailleurs. Ces chapeaux étoient sur des tables ; aussi Aymar étoit obligé de mettre sur ces tables l'une de ses jambes, sans quoi la baguette n'auroit pas tourné. Cette circonstance peut sans doute servir de beaucoup pour favoriser l'opinion des corpuscules.

Traité de la Bag. divin.

« Plusieurs fois chacun de nous mit sous le pied de Jacques Aymar la main tantôt pleine, tantôt vuide d'argent ; la baguette ne nous trompa jamais.

« Nous n'oubliâmes rien pour découvrir s'il y avoit quelque artifice du côté de cet homme pour la faire tourner ainsi ; nous lui fîmes étendre les mains autant qu'il se

pouvoit, ſans que la baguette tombât ; mais, malgré toutes nos précautions, la baguette tourna toujours.

« On enveloppa bien enſuite de l'argent dans un linge, pour voir ſi la baguette tourneroit ſur l'argent ainſi fermé : elle tourna également ſur celui-ci, & ſur celui qui étoit à découvert.

« M. le Lieutenant général avoit été volé par un de ſes laquais, qui lui avoit pris environ vingt-cinq écus dans des cabinets qui étoient derrière ſa bibliothèque. Il demanda à Aymar s'il pourroit connoître l'endroit où il avoit été volé. Aymar fit quelques tours avec ſa baguette, mettant le pied ſur les chaiſes, ſur les meubles & ſur deux bureaux qui avoient chacun pluſieurs tiroirs : il ne ſe trompa point ; il connut préciſément le lieu, le bureau & le tiroir dans lequel le vol avoit été fait. M. le Lieutenant général lui dit enſuite d'eſſayer de ſuivre à la piſte ce voleur. La baguette d'Aymar le conduiſoit d'abord ſur une terraſſe, enſuite dans le cabinet, près du feu, puis à la montée qui menoit à la chambre des domeſtiques ; enfin, elle tourna rapidement ſur la moitié d'un lit, ne tournant

point ſur l'autre moitié. Tous les laquais dirent que c'étoit l'endroit précis où couchoit le domeſtique renvoyé de la maiſon pour ce vol, un autre ayant toujours couché de l'autre côté du lit.

« Lorſque la baguette tournoit ſur la piſte du domeſtique voleur & abſent, Aymar mit ſon pied ſur celui de chaque laquais de la maiſon, & leur préſenta la baguette : elle ceſſa de tourner, parce qu'il n'y en avoit aucun de coupable. Aymar aſſura que ſi on faiſoit venir le voleur, la baguette tourneroit ſur lui, & qu'il le connoîtroit.

« Je lui fis enſuite, ajoute le Médecin Garnier, pluſieurs queſtions. Je lui demandai s'il connoiſſoit quelqu'autre perſonne qui eût la même faculté. Aymar répondit que M. l'Evêque de Morienne jouiſſoit du même avantage. S'il étoit vrai qu'il reſſentît des ſyncopes, des treſſaillemens & de fortes émotions en ſuivant les meurtriers ; il répondit qu'il ſentoit de violentes agitations en ſuivant les aſſaſſins, ſur-tout dans les lieux où ils s'étoient arrêtés, & dans ceux où ils avoient commis le crime, &c. &c. »

Cette dernière queſtion étoit relative à un évènement très-célèbre alors, regardé

comme un effet du charlatanisme ; évènement qui, comme les anciennes épreuves par le cercueil, seroit fondé sur les émissions corporelles, lancées avec abondance par les meurtriers, fruits de leur égarement, de leur trouble intérieur & de leurs remords, & qui bien constaté dans le temps, peut paroître au moins étonnant, & très-extraordinaire.

Relat. de LA GARDE. BROSSET, Histoire de Lyon, &c.

Le 5 Juillet 1692, à dix heures du soir, un vendeur de vin & sa femme furent égorgés à Lyon, dans une cave. On ne put découvrir ni soupçonner les auteurs du crime.

Un voisin touché de cette mort, curieux d'éprouver le talent de Jacques Aymar, le conduisit au Procureur du Roi. Le villageois annonça qu'il pourroit trouver les coupables, pourvu qu'il commençât à prendre son impression dans l'endroit où le meurtre avoit été commis. A peine fut-il entré, que son pouls s'émut comme dans une fièvre aiguë, & qu'il tomba en défaillance sur le lieu où l'on avoit trouvé les cadavres de la femme & du mari. Sa baguette y tournoit avec rapidité. Guidé par une sensation intérieure, disent les relations

du temps, Aymar ſuivit les rues où les aſſaſſins avoient paſſé, entra dans la cour de l'Archevêché, & ſortit de la ville par le pont du Rhône. Arrivé à la maiſon d'un jardinier, il ſoutint que les meurtriers étoient au nombre de trois; qu'ils avoient entouré une table, & touché à une bouteille vuide que la baguette déſigna. Deux enfans avouèrent en effet que pendant une abſence de leur père, trois hommes étoient venus dans la maiſon, & avoient bu le vin de cette bouteille. Aymar & trois perſonnes qui l'accompagnoient ſuivirent leurs traces. Ils s'arrêtèrent dans tous les lieux où les aſſaſſins s'étoient arrêtés. Le villageois réconnoiſſoit leurs gîtes, les lits où ils avoient couché, les verres dont ils avoient fait uſage. Après être allé au camp des ſablons, Aymar arriva à Beaucaire. Il s'arrêta devant la porte d'une priſon, & il aſſura que l'un des coupables devoit y être renfermé. On ouvrit, & pluſieurs priſonniers lui furent préſentés: mais à l'aſpect d'un boſſu, il éprouva une ſueur abondante, & la baguette déſigna cet homme pour l'un des complices. Aymar voulut chercher les autres: il découvrit qu'ils avoient pris le

chemin de Nîmes ; mais il ne les ſuivit pas plus loin.

Le boſſu, transféré à Lyon, nia d'abord d'avoir connoiſſance du meurtre, & même d'avoir été à Lyon ; mais confondu ſur la route par les hôtes qui lui ſoutenoient qu'il avoit logé chez eux en deſcendant par le Rhône, il avoua, lorſqu'il fut à Bagnols, qu'il étoit coupable. Deux jours après, Aymar fut renvoyé avec des archers à la pourſuite des autres meurtriers. Sa baguette les amena, par d'autres chemins, à Beaucaire, à la porte de la même priſon où le boſſu avoit été trouvé. Le géolier déclara en effet qu'un homme y étoit venu depuis peu demander des nouvelles du boſſu. Aymar ſe remit ſur ſes traces. Il alla juſqu'à Toulon, dans une hôtellerie où les deux ſcélérats avoient dîné le jour précédent ; mais comme ils s'étoient embarqués, on ceſſa de les pourſuivre.

Le procès du boſſu s'inſtruiſit pendant ce temps. D'après les informations & les aveux du coupable, qui juſtifièrent les démarches indiquées par la baguette, il fut exécuté le 30 Août 1692.

Jacques Aymar, après pluſieurs autres expériences faites dans les Provinces, fut

mandé à Paris. On ſait que ſes eſſais n'y furent pas auſſi heureux, & ne répondirent pas à la réputation qu'il s'étoit acquiſe.

Bléton vient de renouveller publiquement le crédit de la baguette. Il reſſent des friſſons, des mouvemens fébriles, des ſpaſmes, des étourdiſſemens, lorſqu'il ſe trouve ſur des mines ou ſur des ſources ſouterraines. M. de Montjoye veut que les émanations métalliques & les courans aqueux interrompent en lui le cours du fluide magnétique, ce qui lui donne des défaillances & un état de langueur & de maladie avec plus d'apparence. M. Thouvenel, qui s'eſt occupé particuliérement de cet objet, prétend que les impreſſions éprouvées par Bléton, ſont produites par les courans de matière magnétique, dont les métaux & les eaux ſont les conducteurs les plus puiſſans. Leurs émiſſions pénétrant abondamment en lui, y opèrent les effets que reſſentent les perſonnes magnétiſées, dans leſquelles le genre nerveux eſt irritable & très-ſenſible.

thouvenel Mémoire Physique et
édicinal montrant des rapports évidents
tre les phénomènes de la baguette divinat
magnétisme et de l'électricité. paris 178
octavo)

CHAPITRE XV.

Effets de l'attraction & de la répulsion dans les végétaux.

La plante qui, comme l'homme, a ſa tranſpiration & ſes émanations cauſées par la preſſion du fluide magnétique qui la pénètre, & porte dans tous ſes fibres l'eſprit de vie, a auſſi ſa ſphère particulière d'attraction & de répulſion. De-là, cet attrait que certains végétaux paroiſſent avoir pour s'approcher, croître, & périr enſemble. De-là, cette haine qu'on a cru appercevoir entre eux, & ces efforts pour ſe repouſſer, & s'éloigner mutuellement. Ainſi la vigne paroît ſe plaire avec l'ormeau, l'olivier avec l'aloës, le platane avec le figuier, l'agaric avec le cèdre, & l'aſperge avec le pouliot & les roſeaux. Ainſi le cacao croit avec vigueur ſous l'ombrage de l'ébénier; celui des arbres réſineux eſt favorable à la férule & au *cotylædon*; & celui des ifs aux diverſes eſpèces d'aconit & de *ſolanum*.

Par une ſympathie ſemblable, le pavot colore les moiſſons; le nénuphar aime la

renoncule, & la ruë aime le nénuphar. Le lys s'élève orgueilleusement près de la rose; & celle-ci à côté de l'ail, dont l'odeur est si forte, semble plus brillante & plus parfumée.

Cette fleur, par un effet contraire, mais qui provient de la même cause, ne se plaît pas près de l'oignon; le basilic séche près de la ruë; & le chou se flétrit près du *cyclamen* & de l'origan. Le chêne n'aime pas l'olivier; la vigne fuit le laurier; & la ciguë périt près de la vigne. Cette plante me rappelle que le Rabbin Ben-Hannas attribuoit, déjà dans le quatorzième siècle, la couleur du vin à la fermentation des particules ferrugineuses du raisin, & à leur union par le magnétisme.

Ce sont les effluences de la main de l'homme & de tous les corps qui font fermer les feuilles des sensitives; & M. Duhamel a observé que tous les irritans qui excitent des mouvemens de contraction dans les animaux, font contracter de même, avec plus de force, les feuilles de ces plantes vivaces & sensibles. La *dionæa muscipula*, ou attrape-mouche, les plantes du genre des *mimosæ*, l'*oxalis*, la fleur de la

martinia annua, celles de la dent de lion & de la pimprenelle, les étamines des fleurs du *ciſtus helianthemum*, de l'épine-vinette, du *cactus opuntia*, acquièrent des mouvemens d'irritabilité très-marqués. On en pourroit obſerver de ſemblables dans une foule d'autres plantes. Il n'en eſt point d'inſenſibles aux émanations des corps environnans : toutes ſont mues dans des ſphères d'attraction & de répulſion réciproques.

Le ſoleil, dont la chaleur élabore, & rend plus ſubtil le fluide magnétique, dilate ou contracte à ſon gré les plantes. Le *tragopogon*, ou barbe de bouc, l'héliotrope, le *chamæleon*, le *chryſanthemum*, ou marguerite des prés, la grenadille qui déſigne l'heure dans les jours ſereins, les tulipes, le lys de Perſe, l'anemone, le ſouci, indiquent par leurs mouvemens le cours de l'aſtre brûlant, dont l'influence attire dans leurs ramifications diverſes le principe qui les vivifie. Le ſoleil colore-t-il de ſes rayons la plaine émaillée de fleurs ? la régliſſe, l'*acacia*, offrent leurs feuilles étendues, & leurs calices entr'ouverts. Abandonne-t-il l'horiſon ? les fleurs ſe ferment, & les feuilles retombent languiſſantes & flétries. Ainſi, une

eſpèce

eſpèce de trèfle, ſuivant les divers degrés du fluide moteur, mis en action par la chaleur ſolaire, paroît blanchâtre le matin, ſe revêt à midi de pourpre, & redevient le ſoir jaune & pâle.

C'eſt l'abondance de ce fluide dans certaines plantes qui les rend propres à émouvoir l'homme, à faire naître en lui les déſirs de l'amour. C'eſt ſon abſence dans d'autres qui appaiſe l'ardeur des ſens, & arrête les projets de la licence & des paſſions. Chez les Grecs, on formoit des couronnes d'*agnus caſtus*, pour ceux qui vouloient conſerver leur chaſteté : tandis que ceux qui vouloient multiplier leurs jouiſſances portoient ſur eux du ſatyrion, nommé auſſi *orchis*, parce qu'il étoit conſacré à *Orcus* ou Pluton, époux ardent de Proſerpine, maître du feu, & des régions ſouterraines (1). L'orchis a deux bulbes, dont l'une, très-attractive ſuivant les Anciens, faiſoit naître des déſirs, tandis que l'autre, répulſive, avoit la propriété de les éteindre. Les Theſſaliennes, au rapport de Dioſcoride, ne négli-

(1) Voyez l'Enfer des Peuples anciens, par M. Delandine, 2 vol. *in*-12. Paris, CUCHET, 1785.

geoient pas de donner à boire à leurs maris des infuſions de la première ; mais elles avoient une horreur extrême & très-juſte pour la ſeconde.

Les expériences de MM. Jallabert, Nollet, Menon, Mainbray, avoient annoncé déjà que les plantes électriſées pouſſoient avec plus de vigueur, lorſque l'Académie de Lyon, pour confirmer cette théorie, propoſa pour le ſujet d'un prix cette queſtion : L'électricité de l'atmoſphère a-t-elle quelque influence ſur les végétaux? & quels ſont les effets de cette influence? M. Gardini, Médecin à Saint-Damiens près d'Aſti en Piémont, a remporté ce prix en 1782 ; il a ſavamment établi la puiſſance du fluide électrique pour accélérer la végétation. Dès-lors, il n'eſt pas douteux que le magnétiſme, dont l'identité paroît conſtante avec le principe de l'électricité, ne doive hâter la réproduction & la germination des plantes. Ce dernier agent même peut ne porter en elles que les particules magnétiques qu'il renferme, & qui leur procurent une extenſion plus prompte, un développement plus facile, & une fécondité conſtante.

C'eſt parce que ce fluide abonde dans les

eaux, que les arbres plantés ſur les bords des ruiſſeaux, penchent leurs branches le long de leur cours. C'eſt encore par un procédé magnétique, que dans la tranſplantation d'un arbre déjà fort, il faut lui donner la direction qu'il a eue, le placer dans la même ſituation, expoſer au midi & au nord les mêmes branches. Sans ces précautions, le cours de la ſéve eſt changé; l'arbre ne reçoit plus ces émanations ordinaires, ſource de ſa vigueur; ſes fibres s'endurciſſent; ſon feuillage tombe pour ne plus renaître; il périt. Le fluide bienfaiſant qui l'avoit juſqu'alors ſoutenu & embelli, qui l'avoit chaque printemps revêtu de verdure, qui en avoit fait l'honneur des vergers ou des forêts, n'a plus trouvé la même iſſue, les mêmes pôles d'attraction & de répulſion; il s'eſt détourné; il va porter à des plantes plus heureuſes, & les germes de la vie, & ceux de la fécondité.



CHAPITRE XVI.

Effets de la ſympathie & de l'antipathie dans les animaux.

LES animaux qui, comme nous, s'émeuvent à l'aſpect du plaiſir, fuient à celui de la douleur; êtres ſenſibles qui paroiſſent jouir d'une volonté propre à déterminer leurs mouvemens divers, & avoir même quelquefois les ſentimens, les vices & les paſſions de l'homme, éprouvent auſſi des penchans & des haines qui varient rarement dans leurs objets. D'où vient cet amour conſtant que les animaux ont pour certaines eſpèces, tandis que la plus violente antipathie les éloigne des autres? N'eſt-ce pas des émiſſions corpuſculaires qui les affectent diverſement ſuivant les genres, mais qui ſont à peu-près les mêmes, lorſqu'elles effluent des mêmes eſpèces? Dès-lors, l'une devient continuellement l'objet de l'averſion de l'autre. Alors, l'animal ne vit que pour détruire & dévorer; & lui-même ſert bientôt, par ſa perte, à la conſervation d'un animal plus fort. Ainſi, la nature s'entretient

par ſes deſtructions ſucceſſives; les décompoſitions opérées dans ſon ſein, forment des combinaiſons nouvelles. Elle eſt le phényx qui ne meurt que pour renaître, & ſortir brillant de ſes cendres (1).

Sans croire avec les Anciens que la corde faite de boyau de loup, & celle de boyau de brebis, ne peuvent jamais s'accorder; que ſi l'on fait deux tambours de leurs peaux, & ſi l'on frappe celui de peau de loup, il ôtera tout ſon à celui fait de peau de brebis; on ne peut nier les effets de l'antipathie entre certaines eſpèces. C'eſt un moyen même qui leur a été accordé pour connoître leur proie, ou pour fuir des ennemis féroces. Ainſi, le loup pourſuit l'agneau; ainſi, la tourterelle craint le faucon; le roitelet, l'aigle; le chardonneret, le crapaud; la poule, le renard; le plongeon, la cicogne; la cigale, l'hirondelle; le merle, l'épervier; le roſſignol, la pie-grièche; la grenouille, l'anguille; le limaçon, la per-

(1) Kircher, dans ſon Monde ſouterrein, a rapporté une foule d'exemples de la ſympathie & de l'antipathie qui paroît régner entre les minéraux mêmes & les corps les plus inſenſibles. Voyez Tom. 1, Lib. 4, Sect. 2, Cap. 5, Prop. 7. -- Tom. 2, Lib. 9, Sect. 1, Cap. 5 & 6. -- Lib. 10, Sect. 4, Cap. 6 & 10. -- Lib. 12, Sect. 2, Cap. 6 & 20.

drix; l'huître, le cancre; la tanche, le brochet; la mouche, l'araignée; & l'araignée, le ſcorpion. Le lion fuit le coq; le ſinge, la tortue; le cheval, le chameau; le lézard, le ſerpent; l'ours, le veau marin; l'émérillon, le vautour; le chat-huant, la corneille; le thon, le dauphin; & le congre, la murène.

L'odeur des écreviſſes a ſemblé chaſſer les abeilles. Le hibou détruit les œufs de la corneille; la cicogne, ceux de la chauve-ſouris; & la belette, ceux de la poule. Le héron & l'allouette ſe font une guerre réciproque en détruiſant leurs petits. Si l'aigle dévore le ſerpent, celui-ci gravit ſur les rochers, & ſe venge en ſuçant les œufs de ſon ennemi.

L'affreux crapaud tapi ſous le gazon, dardant par ſes pores des jets de fluide magnétique, attire ſa proie. C'eſt en vain que la belette veut lui échapper; elle ſaute d'un endroit à l'autre; & ſes forces ſe conſument en de vains efforts. Forcée de s'approcher de ſon ennemi, elle jette un cri plaintif; & violemment attirée dans la gueule du reptile, elle s'y précipite & y va trouver ſon tombeau.

Pour venger cette victime, l'araignée des champs s'élance au bout de ſon fil. Suſpendue au-deſſus du crapaud, ſon effluence l'étourdit, le trouble & l'endort. Ainſi, l'haleine du cerf ſemble attirer le ſerpent, & lui cauſer des étourdiſſemens & des vertiges. Ainſi, la vipère, l'œil en feu, les muſcles en contraction, lance des corpuſcules vénéneux ſur les branches de l'arbre où le foible roſſignol cherche un aſyle. Bientôt, le chantre des forêts perd la voix; il entre en convulſion; il tombe, & la vipère le dévore. De même encore, le grand ſerpent Américain, nommé *le ſtupide*, celui nommé *ſerpent à ſonnettes*, ſemblent charmer par leur approche les animaux qu'ils apperçoivent. Leur ſouffle ſuſpend leur courſe, & les aſſoupit juſqu'au moment où ils en font leur proie.

C'eſt par l'effet des émiſſions que le levrier retrouve les traces du gibier, & le ſuit juſques dans les antres ſecrets, où il va chercher ſon refuge. C'eſt par le même moyen qu'il arrête au milieu des guérets la perdrix agile, & lui fait oublier qu'elle a des aîles.

Les animaux ne ſont pas moins ſuſcepti-

bles d'attachemens ſympathiques, que d'entipathie. Suivant quelques Naturaliſtes, le renard cherche la compagnie du ſerpent; & le canard celle du crapaud. L'ours craint d'écraſer les fourmis; le roſſignol aime le paon; le milan protège le coucou; les perdrix, les faiſans ſe plaiſent avec les cerfs, & les colombes, avec les cercelles.

A Bagouère, dans le haut Poitou, une ſympathie étroite uniſſoit un dindon & un canard. Ces deux animaux ne ſe quittoient jamais; & lorſque le dindon eut été ſaigné, le canard furieux ſe jeta ſur le Cuiſinier, & chercha par ſes coups de bec à lui faire éprouver ſa vengeance. Le chagrin d'avoir perdu ſon camarade, lui fit pendant trois jours refuſer toute nourriture; & on fut obligé d'abréger ſa peine en lui donnant la mort.

Par un effet ſympathique, Rattray dit que le lait de femme adoucit les bêtes féroces, & les rend plus amies de l'homme. On prétend que le lézard, l'éléphant, le dauphin aiment ce dernier; & rien n'égale l'attachement du chien pour ſon maître : il le ſuit dans tous les lieux où il a paſſé, conduit par les émanations qu'il a laiſſées ſur ſa

route. S'il le trouve, il le fête, & sa joie éclate par mille transports.

L'Histoire nous a conservé une foule de traits qui prouvent combien ces animaux fidèles sont guidés sûrement par les corpuscules qui frappent leur odorat ou leurs autres sens, à découvrir ceux qu'ils aiment, & même les ennemis de ces derniers.

Ulloa raconte un fait confirmé par plusieurs autres Voyageurs. Dans le Pérou, suivant lui, les chiens du pays connoissent facilement les Espagnols; ils se jettent sur eux, & cherchent à les dévorer. De leur côté, les chiens de race espagnole se jettent avec fureur sur les habitans originaires, & conservent encore contr'eux l'animosité qui naquit au temps de la conquête.

Un Officier françois, tué en duel, avoit été enterré secrettement au milieu d'un champ. Son chien le chercha bientôt. Arrivé au-dessus de la fosse, il s'y coucha, & ne cessa de faire entendre des heurlemens plaintifs, que lorsqu'on eut découvert & exhumé le corps de celui que l'on avoit privé de la vie.

Pyrrhus, suivant Plutarque, ayant rencontré un chien que gardoit depuis trois

PLUT. de Solert. anim.

jours un homme aſſaſſiné, ordonna d'amener cet animal au camp. Le lendemain, comme le Roi paſſoit la revue générale de l'armée, le chien reconnut les meurtriers de ſon maître; il ſe précipita ſur eux avec fureur : cette haine extraordinaire parut un indice du crime; les ſoldats furent arrêtés, convaincus du meurtre & punis.

Sous le règne de Charles V, un trait ſemblable devint célèbre, & mérita d'être conſacré, ſuivant M. de Saint-Foy, par un monument qui ſubſiſte encore ſur la cheminée de la grande ſalle du château de Montargis. « Aubri de Montdidier, dit cet Auteur, paſſant ſeul dans la forêt de Bondi, eſt aſſaſſiné & enterré au pied d'un arbre. Son chien reſte pluſieurs jours ſur ſa foſſe, & ne la quitte que preſſé par la faim. Il vient à Paris chez un intime ami du malheureux Aubri; & par ſes triſtes heurlemens, ſemble vouloir lui annoncer la perte qu'ils ont faite. Après avoir mangé, il recommence ſes cris, va à la porte, tourne la tête pour voir ſi on le ſuit, revient à cet ami de ſon maître, & le tire par ſon habit, comme pour lui marquer de venir avec lui. La ſingularité de tous les mouvemens de ce chien,

Tome I. Voyez Morale en act. par M. Béreng**.

ſa venue ſans ſon maître qu'il ne quittoit jamais ; ce maître, qui, tout d'un coup, a diſparu ; & peut-être cette diſtribution de juſtice & d'évènemens qui ne permet guères que les crimes reſtent long-temps cachés ; tout cela fit que l'on ſuivit ce chien. Dès qu'il fut au pied de l'arbre, il redoubla ſes cris, en grattant la terre, comme pour faire ſigne de chercher en cet endroit : on y fouilla, & on y trouva le corps du malheureux Aubri ».

« Quelque temps après, il apperçoit par haſard l'aſſaſſin que tous les Hiſtoriens nomment le Chevalier Macaire : il lui ſaute à la gorge, & l'on a bien de la peine à lui faire lâcher priſe. Chaque fois qu'il le rencontre, il l'attaque, & le pourſuit avec la même fureur. L'acharnement de ce chien, qui n'en veut qu'à cet homme, commence à paroître extraordinaire : on ſe rappele l'affection qu'il avoit marquée pour ſon maître, & en même temps pluſieurs occaſions où ce Chevalier Macaire avoit donné des preuves de ſa haine & de ſon envie contre Aubri de Montdidier. Quelques autres circonſtances augmentent les ſoupçons. Le Roi, inſtruit de tous les diſcours que l'on

tenoit, fait venir ce chien qui paroît tranquille jusqu'au moment qu'appercevant Macaire au milieu d'une vingtaine d'autres courtisans, il tourne, abboie, & cherche à se jeter sur lui. Dans ces temps là, on ordonnoit le combat entre l'accusateur & l'accusé, lorsque les preuves du crime n'étoient pas convaincantes : on nommoit ces sortes de combats *jugemens de Dieu*, parce qu'on étoit persuadé que le Ciel auroit plutôt fait un miracle, que de laisser succomber l'innocence. Le Roi, frappé de tous les indices qui se réunissoient contre Macaire, jugea *qu'il échéoit gage de bataille*, c'est-à-dire, qu'il ordonna le duel entre ce Chevalier & le chien. Le champ-clos fut marqué dans l'isle Notre-Dame à Paris, qui n'étoit alors qu'un terrein vague & inhabité. Macaire étoit armé d'un gros bâton ; le chien avoit un tonneau percé pour sa retraite & ses relancemens. On le lâche ; aussi-tôt il court, tourne autour de son adversaire, évite ses coups, le menace tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, le fatigue, & enfin s'élance, le saisit à la gorge, le renverse & l'oblige de faire l'aveu de son crime, en présence du Roi & de toute la Cour ».

Un autre exemple, enfin, qui prouve, dans le même animal, la force des émanations, a été consigné dans plusieurs Journaux. Un étranger entra au Waux-Hall de la foire Saint-Germain, en 1777, mais la Garde qui se trouvoit à la porte, retint son chien. A peine l'étranger avoit fait quelques tours, que sa montre lui fut volée. Il descendit aussi-tôt au Corps-de-Garde pour demander son chien, assurant que si on le laissoit rentrer avec lui, il découvriroit le voleur. On y consentit. Le chien, en suivant son maître, se mit bientôt à la poursuite d'un homme inconnu, qui fut arrêté, fouillé, & qui avoit six montres dans ses poches. Elles furent étalées; le chien distingua à l'instant celle de son maître, & la lui rapporta.



CHAPITRE XVII.

La torpille.

C'EST la doctrine des émiſſions & du magnétiſme qui peut répandre quelque clarté ſur l'étonnante propriété qu'a la torpille d'engourdir douloureuſement la main & le bras qui la touchent. Ce phénomène ſemble produit par l'abſence preſque totale du fluide magnétique dans ce poiſſon, dont il n'eſt pas poſſible même de tirer la moindre étincelle d'électricité. Sitôt que la main de l'homme s'en approche, elle lui communique le fluide qui abonde en elle. Ce fluide tendant à ſe mettre en équilibre, ſe répand dans le corps de l'animal, & s'échappant avec abondance, laiſſe la partie dont il efflue, dans une ſtupeur & un engourdiſſement très-ſenſibles.

Godefroy Wilh-Schilling fit, en 1764, des expériences curieuſes ſur l'attraction de l'aimant & de la torpille; & en 1772, M. Walhs en fit d'autres à la Rochelle ſur la communication de l'engourdiſſement qu'elle produit. Les unes & les autres prouvent trop



bien le système des émissions, la puissance attractive de l'aimant, le passage rapide du fluide magnétique d'un corps dans un autre, pour les oublier ici. M. Sigaud de la Fond les a réunies; & on ne peut mieux faire que de les rapporter d'après lui.

Dict. de Phys. Tome 4.

« Je plaçai, dit M. Wilh-Schilling, dans une Dissertation qu'il publia sur une maladie particulière à quelques peuples d'Amérique; je plaçai, dit-il, une torpille de six pouces de longueur & d'un pouce d'épaisseur, dans un baquet assez grand pour qu'elle pût nager commodément. Elle excitoit des commotions si violentes, que tous ceux qui la touchèrent, perdirent pour quelques momens la faculté de mouvoir leurs bras & le sentiment dans cette partie ».

« J'approchai, continue-t-il, de ce poisson un aimant, & je vis l'animal aussitôt se mouvoir dans toutes ses parties, quoiqu'il ne fut touché par aucun corps. Ayant approché l'aimant de plus près, je vis avec étonnement le poisson faire des efforts pour s'enfuir; mais dès que j'eus approché mon aimant sur l'eau, la torpille s'agita pendant près d'une heure de différentes manières. Elle s'approcha enfin de plus en plus de l'ai-

mant, & s'y attacha de la même manière que le fer s'y attache. Plusieurs personnes, parmi lesquelles étoit le Docteur Stok, furent témoins de ce phénomène ».

« Nous séparâmes le poisson d'avec l'aimant par le moyen d'un instrument de bois, & avec beaucoup de précautions, parce que personne n'osoit le toucher. Il paroissoit d'abord se séparer de lui-même, mais à contre-cœur. Il étoit languissant; mais lorsqu'il fut à une certaine distance, il reprit sa première vigueur. Alors un des assistans le toucha, & il ne ressentit aucune commotion. Peu de jours après, il s'approcha de nouveau de l'aimant, comme s'il en étoit attiré : il y demeura attaché pendant près d'une demi-heure ; après quoi il quitta l'aimant de lui-même, & alors on pouvoit le toucher impunément. L'aimant n'empêcha pas le poisson de prendre sa nourriture, quoique suspendu dans l'eau «.

« Après avoir retiré cette pierre de l'eau, nous la trouvâmes couverte de petites particules ferrugineuses, comme lorsqu'on approche l'aimant de la limaille de fer. Je jettai la torpille dans un baquet, où j'avois fait mettre de petits poissons, des vers & des

morceaux de pain. Elle devint plus vigoureuſe, mais on pouvoit la toucher impunément. Je voulus recommencer mes expériences au bout de quelques jours, mais je m'apperçus que la torpille n'avoit plus aucune vertu. Huit jours après ayant obſervé la même choſe, je m'aviſai de jeter de la limaille de fer dans l'eau, & elle ne tarda pas à recouvrer ſa vertu. Quelques jours après, elle me donna une commotion aſſez forte, mais qui ne parvint pas juſqu'au coude ».

« L'aimant étant approché de nouveau, elle s'attacha comme la première fois; elle n'y demeura pas cependant auſſi long-temps, & elle ne cauſa plus par la ſuite des commotions ſenſibles aux bras de ceux qui la touchèrent ».

« Depuis ce temps, continue M. Wilh, je n'ai laiſſé échapper aucune occaſion d'éprouver ce magnétiſme. J'ai obſervé que la groſſeur du poiſſon contribuoit beaucoup à l'augmentation de ſa vertu, & que celle-ci étoit proportionnée à l'autre: j'ai approché l'aimant d'une torpille de ſix pieds de longueur, mais fort mince: elle a demeuré long-temps ſans s'y attacher; enfin, elle s'y

eſt unie au bout de vingt-quatre heures. Les plus petites m'ont toujours paru les moins rebelles contre l'aimant. A la première approche de cette pierre, elles éprouvent une plus forte attraction ».

« Suivant l'expérience de M. Walhs, une torpille fut poſée ſur une ſerviette mouillée & pliée en pluſieurs doubles ; cette ſerviette fut miſe ſur une planche qu'on plaça ſur une table : au milieu de la chambre étoit une autre table ſur laquelle il y avoit neuf ſaladiers pleins d'eau, rangés circulairement au tour de cette table ; au bas, & ſur le plancher, étoient trois plateaux iſolés ſur des gobelets de cryſtal ».

« Dans le premier ſaladier, plongeoit l'extrémité d'un fil de laiton d'environ vingt pieds de longueur, ſoutenu par des cordons de ſoie, & dont l'autre extrémité poſoit ſur la ſerviette, & ſous le poiſſon qu'elle touchoit ».

« Une perſonne, montée ſur le premier plateau, avoit un doigt dans le premier ſaladier, & un doigt de ſon autre main dans le ſecond ſaladier. Une ſeconde perſonne, iſolée ſur le ſecond plateau, plongeoit d'un côté un de ſes doigts dans le ſecond ſala-

dier, & un doigt de la main oppofée dans le troifième, & ainfi de fuite. La chaîne étoit compofée de huit perfonnes, toutes ifolées, la dernière plongeant l'un de fes doigts dans le huitième, & un doigt de fon autre main dans le neuvième faladier. Dans ce dernier, étoit un fil de laiton de même longueur que le premier, foutenu pareillement par des cordons de foie, & dont l'autre extrémité étoit tenue par une perfonne non ifolée; & de cette manière le circuit pouvoit avoir près de 90 à 100 pieds. Alors la perfonne qui tenoit l'extrémité du fil de laiton, faifant l'office d'excitateur, touchoit brufquement le dos du poiffon, & chaque perfonne reffentoit une commotion qui ne paffoit point au-delà du doigt ».

« Une obfervation qui me paroît importante pour bien faifir ce phénomène, c'eft qu'il eft indifpenfablement néceffaire de toucher en même-temps aux deux furfaces oppofées du corps de l'animal; autrement on ne reffent point de commotion ».

« Cette commotion fe fait également fentir, quoiqu'on ne foit pas ifolé, en plaçant la main fous le ventre du poiffon, & en le touchant de l'autre fur quelque partie

de ſon dos; mais il arrive ſouvent qu'il faut toucher l'animal pluſieurs fois avant d'éprouver ce ſentiment; ce qui s'accorde très-bien avec des obſervations faites anciennement par M. de Réaumur ſur ce même objet, & conſignées dans les Mémoires de l'Académie pour l'année 1714. Tous métaux interpoſés entre des perſonnes qui feroient une chaîne pour répéter cette expérience, ne nuiſent point à ſon ſuccès: mais il n'en eſt pas de même d'un bâton de ſoufre ».

« De ce qu'il arrive ſouvent qu'on peut toucher impunément cet animal ſans éprouver de commotion, & même de ce qu'il eſt néceſſaire de le toucher ſur deux côtés oppoſés en même-temps pour éprouver cette commotion, il n'eſt pas ſurprenant que pluſieurs Phyſiciens & Naturaliſtes n'ayant éprouvé aucun effet ſenſible de cet attouchement, aient révoqué en doute les effets qu'on lui attribue ».

M. Gronovius & M. Bajon, guidés par cet eſprit obſervateur qui éclaire les ſciences, & qui a conduit M. Wilh-Schilling & M. Walhs, ont remarqué des phénomènes ſemblables à ceux de la torpille dans les anguilles tremblantes de Cayenne; & les An-

ciens nommoient un poiſſon, *le fiévreux*, *piſcis febricus*, parce qu'il procuroit un mouvement fébrile à la main qui oſoit le ſaiſir.

Ces poiſſons ſans doute privés du fluide magnétique, ne fourniſſent point d'étincelle électrique, par la même raiſon que les membres paralyſés en donnent très-peu, & que les cadavres n'en donnent point. L'application du magnétiſme & de l'aimant qui fait effet ſur la torpille, peut donc en faire dans la paralyſie, & obtenir entre les mains d'un Médecin habile les plus grands ſuccès.



CHAPITRE XVIII.

Médecine transplantatoire.

Le jeu d'un fluide actif, nommé sympathique, lorsqu'il est considéré particulièrement comme la source des passions & de l'émotion des sens; électrique, lorsque mis en mouvement par le frottement il acquiert une puissance d'attraction; magnétique, lorsqu'analogue au fluide de l'aimant, formant l'aggrégation des métaux & l'union de tous les corps, il fixe la place des corps célestes dans l'espace, & produit le vaste équilibre de l'univers (1); le jeu de ce fluide universel presse l'homme en tout sens, fait jaillir des pores exhalans la transpiration insensible, & détermine sa santé. La certitude des émanations, leur abondance, cette attraction & cette répulsion attachées à tout corpuscule magnétique, & par conséquent à ceux effluans du corps humain; les mouvemens rapides produits par ces

KIRCHER. (1) *Magnetica vis motiva, sive attractiva, est qualitas intrinseca à totâ magnetis formâ promanans totius globi situm biformi actione constituitur.*

émiſſions ; leurs effets , c'eſt-à-dire , les affections ſympathiques ou antipathiques qu'elles font naître dans l'homme , les animaux & les végétaux mêmes ; enfin , cette chaîne infinie d'êtres qui ſont tous des aimans réciproques , chaîne immenſe qui lie la nature entière à chacune de ſes parties , & chaque partie au grand tout , firent établir parmi les Médecins des derniers ſiécles la médecine tranſplantatoire. On la nomma ainſi , parce que par la communication mutuelle , on chercha à tranſplanter la ſanté & les maux d'un individu dans l'autre.

Bartholin , Wirdig , Maxvell , Digby accueillirent cette idée , & en firent uſage dans le traitement des maladies. Leurs diſciples l'adoptèrent , & quelques-uns même , tels que Burggrave , Nicolas Seineccer , Daniel Bekker , le Médecin Taut , en l'exagérant , en attribuant aux effluences corporelles une force qu'elles ne pouvoient avoir , annoncèrent que ſi l'on rempliſſoit un bocal du ſang diſtillé d'une perſonne , on pouvoit pronoſtiquer à l'inſpection ſon état interne. La liqueur étoit claire lorſqu'on jouiſſoit d'une bonne ſanté ; elle ſe

troubloit lorſqu'on étoit malade ; & ſa limpidité naturelle diſparoiſſoit entièrement lorſque la mort venoit nous frapper.

Cette expérience, ſuivant Burggrave, fut faite en 1676, en préſence d'une foule de ſpectateurs & du Médecin Selneccer, à la mort de Jérome Rauſcher, Conſul de Leipſick (1). Malgré ces témoignages, qui ne pourroient de nos jours en impoſer à perſonne, l'extenſion donnée, par cette expérience, à la puiſſance des émiſſions, n'en paroît pas moins extravagante ; mais le principe ſur lequel elle étoit fondée ne ſemble pas auſſi chimérique.

En effet, l'inoculation de la petite vérole n'eſt qu'une tranſplantation. Si la peſte, la gale, le ſcorbut, la phthiſie, dont la communication eſt reconnue ; ſi une foule de maux phyſiques, affreux & redoutables paſſent rapidement d'un corps à l'autre, & étendent ainſi leur ravage & la deſtruction, pourquoi les biens phyſiques, la force, la ſanté ne ſe propagent-elles pas de même ?

BURG. Byolich. pag. 89.

(1) *Obſervatum eſt circà repentè contingentem mortem Hyeronimi Rauſcher conſulis Lipſienſis, phialam vitream liquore purâ, pellucidâ ac limpidâ repletam, & in hunc finem paratam, eodem temporis momento, quo anima ejus à corpore fecit divortium, diſſilire.*

Ce problême intéreſſant n'eſt pas encore parfaitement réſolu. Sept à huit Sociétés ſavantes ont donné des prix à ceux qui ont établi la filiation & la communication des maux, qui ont calculé leur progreſſion & leur marche ſucceſſive : pourquoi ne rechercheroient-elles pas ſi l'énergie des organes, la vigueur de la conſtitution ne peut avoir la même influence? Sans doute il ſeroit plus flatteur pour l'ame du Médecin ſenſible, & peut-être auſſi utile aux progrès de ſon art, de marquer aux animaux vivaces le tribut de force qu'ils peuvent apporter à leur maître, d'examiner le règne de la ſanté, & ſi elle peut faire des conquêtes.

Dès ſon origine, la pratique de la médecine tranſplantatoire produiſit à l'art de guérir un avantage conſidérable. Elle fit étudier avec plus de ſoin la nature de la peau, de ſon tiſſu, des maladies qui pouvoient en obſtruer les pores, & rendre la circulation des fluides intérieurs & extérieurs plus lente & moins facile. On remarqua que le ſang devenoit moins concreſcible dans ceux qui avoient la peau déliée, tandis qu'il ſe condenſoit très-aiſément, au contraire, & tomboit en grumeaux dans ceux

Voyez Expér. de SPIGEL.

dont le tiſſu de la peau étoit plus compacte & plus ſerré. C'eſt encore à la médecine tranſplantatoire qu'on dut les premières obſervations ſur la météorologie & ſur les variations de l'atmoſphère, qui paroiſſent avoir toujours eu tant d'influence ſur la conſtitution générale des peuples, ſur leur force, ſur leur caractère, & par conſéquent ſur leur bonheur.



CHAPITRE XIX.

Effets de la tranſplantation magnétique.

SI tout fluide s'écoule avec plus de rapidité quand on l'électriſe, il en eſt de même s'il eſt magnétiſé. La chaleur vivifiante d'un individu ſain & vigoureux ſe propageant dans l'homme malade, ſes nerfs reprennent plus d'action, & ſes muſcles acquièrent plus de jeu. Dès-lors les liquides ſe débarraſſent, par la tranſpiration inſenſible & les ſueurs, de tous les obſtacles qui gênoient leur cours, & reprennent leur fluidité naturelle ; mais cet heureux effet ne peut s'opérer qu'au péril du bienfaicteur, de celui qui a communiqué ſon énergie vitale à l'homme malade. L'échange des biens corporels ne peut ſe faire que par celui des maux. Ainſi, la ſanté & l'infirmité ſe partagent.

« Simon Thomas, dit Montaigne, eſtoit un grand Médecin de ſon temps. Il me ſouvient que me rencontrant un jour à Toulouſe, chez un riche vieillard pulmonique, & traitant avec lui des moyens de ſa guériſon, il lui diſt que c'en eſtoit l'un Eſſ. tom. 1, Ch. 20.

» de me donner occasion de me plaire en
» sa compagnie ; & que fichant ses yeux sur
» la fresçheur de mon visage, & sa pensée
» sur cette allégresse & vigueur qui regor-
» geoit de mon adolescence ; & remplissant
» tous ses sens de cet estat florissant en quoi
» j'estois lors, son habitude s'en pourroit
» amender : mais il oublioit à dire que la
» mienne s'en pourroit empirer aussi ».

Pour donner des forces aux vieillards, les Médecins anciens ordonnoient souvent de les coucher avec de jeunes filles dans la fraîcheur de l'âge, ou avec des enfans dont la multiplicité des mouvemens annonce l'abondance du fluide magnétique qui abonde en eux.

Par une application moins contraire à l'humanité, on crut pouvoir rejeter ses infirmités sur les végétaux ou sur un animal, en communiquant avec eux. Les anciens assuroient que les maux de tête, nés à l'ombre du tilleul, se dissipoient sous celui du noyer ; & Konig, célèbre Physicien, de l'Académie des Curieux de la Nature, indique avec confiance, dans son règne végétal, les moyens de rejeter les maux de l'homme sur des plantes.

Konig.

Bartholin dit qu'une perſonne attaquée d'une fièvre-quarte, ayant imbibé un pain de ſa ſueur, après l'avoir porté quelque temps ſous les aiſſelles, & l'ayant donné à un chien avec lequel elle couchoit, l'animal prit la fièvre, & l'en délivra. Un autre, ſuivant lui, guérit de la jauniſſe par la ſociété d'un chat. Act. Médic. & Philoſoph.

Rattray prétend que l'extrémité de la queue d'un cerf vivant, appliquée ſur le creux de l'eſtomac, appaiſe la douleur qu'on y reſſent.

Le Médecin anglois Flud, après avoir rapporté une foule d'exemples pour confirmer la théorie de la médecine tranſplantatoire, nous apprend qu'étant affligé d'une goutte tenace & cruelle, il ne trouva d'autre moyen de s'en délivrer qu'en couchant avec un chien. L'humeur goutteuſe paſſa de ſes pores dans ceux de l'animal. Le fluide vital chercha à ſe mettre en équilibre, & le chien demeura affecté des douleurs qu'il avoit juſqu'alors ſenties, & qui furent déterminées dans les mêmes périodes de temps qu'il avoit lui-même éprouvées.

Le ſavant Hoffman, Lozel & le Docteur Salmuth guérirent auſſi par la tranſplanta- Loz. de Podagr. Sect. 2.

SALM. Cent. 3, Obſerv. 34.

tion, les deux premiers, une goutte cruelle; l'autre, une douleur aiguë au bras.

Pluſieurs obſervations ont conſtaté que des chats couchant avec des épileptiques, avoient pris leurs maux, & les en avoient délivrés.

Bartholin rapporte que ſon oncle tourmenté d'une colique violente, en fut guéri par un chien qu'on lui mit ſur le ventre, & dans lequel elle paſſa. Sa ſervante, ajoute-t-il, fut ſoulagée d'un mal de dents en plaçant le même chien ſur ſa joue, & l'animal témoigna un inſtant après, par ſes cris, qu'il ſouffroit la même douleur.

Le Médecin allemand Burggrave a décrit pluſieurs cures de douleur de ſciatique & de rhumatiſme par le contact d'un cadavre embaumé avec des préparations magnétiques.

Tobie Taut, dans le dernier chapitre de ſon Ouvrage ſur la Phyſique médicale, cite de même des guériſons de cachexie & de jauniſſe qu'il avoit opérées par la tranſplantation.

On a quelquefois attribué de même la ceſſation de la goutte à la compagnie des tourterelles; & quelques malades ont cru

s'appercevoir, au bout d'un certain temps, que ces oiſeaux avoient pris des nodoſités.

Le Médecin Borel mettant trop de confiance dans le pouvoir de la tranſplantation, enſeigna un moyen pour connoître les maladies dans le corps humain, « en faiſant » coucher, dit-il, un chien avec un malade » dont la cauſe de l'infirmité eſt inconnue; » en le nourriſſant des reſtes que ce malade » mange, il n'eſt pas douteux qu'il ne prenne » ſa maladie. Qu'on ouvre enſuite l'animal, » & la partie affectée en lui ſera celle qu'il » faudra traiter dans la perſonne ».



CHAPITRE XX.

Écrouelles guéries par l'attouchement.

Voy. BOYLE, de Effluv.

SUIVANT les procédés de la tranſplantation, pluſieurs Médecins imaginèrent, pour guérir les tumeurs froides, les écrouelles, de frotter la partie malade avec la main d'un mort. Ils penſoient abſorber, par ce moyen, le vice ſcrophuleux, diviſer l'épaiſſiſſement de l'humeur qui le produit, & l'anéantir. Ainſi, la faculté accordée par nos Hiſtoriens à pluſieurs Rois de diſſiper les écrouelles en les touchant avec l'*index*, ne paroît plus que celle du magnétiſme, mais apperçue plus diſtinctement lorſque la main d'un Souverain ſervoit de conducteur au fluide, que lorſqu'un ſimple citoyen pouvoit opérer des effets ſemblables.

Vers l'an 1060, les Rois d'Europe s'attribuèrent ce pouvoir. Edouard le Confeſſeur, Roi d'Angleterre, obtint ce don curatif, ſuivant les Hiſtoriens, à cauſe de ſa piété; & c'eſt depuis ce Prince qu'on a nommé en Angleterre le vice ſcrophuleux, le mal du Roi. Son contemporain, Philippe I, Roi de

de France, ne resta pas long-temps sans annoncer qu'il avoit le même pouvoir; mais Guibert, Abbé de Nogent, dit qu'un crime le lui fit perdre. Cet Auteur, qui n'explique point quel étoit ce crime, entend sans doute la répudiation que fit Philippe, de Berthe, fille de Florent, Comte de Hollande, son épouse, & l'enlèvement de Bertrande de Montfort, femme de Foulques le Rechin, Comte d'Anjou, que ce Roi épousa malgré toutes les censures ecclésiastiques.

Ce n'est que depuis Philippe Ier qu'on a accordé aux Rois de France la faculté de guérir les écrouelles en les touchant; ce qui indiqueroit que ce Prince fut plus magnétique que bien d'autres.

Raoul de Presle, Avocat, Confesseur, Historien & Poëte de Charles V, parle de son application à guérir les écrouelleux; & Etienne de Conti, qui a fait une Histoire de France, rapporte les cérémonies observées par Charles VI avant de procéder à leur attouchement.

Louis XIII chercha à opérer de pareilles guérisons; & on connoît le mot du Duc d'Epernon, qui apprenant le pouvoir exor-

bitant donné par ce Roi à Richelieu, lorſque ce dernier fut créé Généraliſſime contre les Eſpagnols, s'écria : « Quoi ! Louis » ne s'eſt donc réſervé que le pouvoir de » guérir les écrouelles » !

Ses ſucceſſeurs ont conſervé l'uſage de toucher les ſcrophuleux dans la cérémonie de leur ſacre ; & Louis XVI s'y eſt conformé. Après l'application de la main de ce Prince ſur chaque malade, on leur a dit encore, en 1775, la formule ancienne : *Le Roi te touche, Dieu te guériſſe.*

La même faculté fut accordée par les Allemands aux Comtes de Haſprug ; & Boyle aſſure qu'un Médecin célèbre de ſon temps lui avoit confié que pour guérir la même maladie, il avoit employé pluſieurs fois avec ſuccès le même moyen.

Au milieu du ſiècle dernier, un magnétiſeur ſe diſtingua en Angleterre par les cures ſurprenantes qu'il opéroit par le ſimple attouchement. Non-ſeulement il l'employoit pour diſſiper les écrouelles, mais pour guérir les maladies les plus graves. Le Duc de Buckingham, qui n'étoit pas crédule, avoua qu'il n'avoit plus reſſenti une douleur d'épaule qu'il avoit depuis

long-temps, après que cet homme l'eut touché. Dès-lors ce dernier fut nommé *le toucheur.* Plusieurs Savans distingués attestent comme vrais les effets qu'il savoit produire. Né dans le Comté de Waterford, en Irlande, il se nommoit Valentin Géatrak. M. Desmaizeaux a donné sur cet homme extraordinaire quelques détails qu'il est intéressant de rapporter. Vie de Saint-Evrem. t. 1.

« Un Irlandois, dit-il, a fait à Londres des guérisons qui tenoient du miracle. Né en 1628, il paroissoit fort dévot. Sa contenance étoit grave, mais simple, & n'avoit rien de composé à l'imposture. Il nous a appris lui-même que, dès l'année 1662, il se sentit porté à croire qu'il avoit le don de guérir les écrouelles ; & cette suggestion devint si forte, qu'il toucha plusieurs personnes, & les guérit. Trois ans après, la fièvre étant devenue épidémique dans sa Province, il crut qu'il pourroit aussi la guérir. Il en fit l'essai, & il nous assure qu'il guérit tous ceux qui lui furent présentés. Enfin, au mois d'Avril 1665, un autre pressentiment lui fit appliquer son moyen à la cure des plaies & des ulcères ; & l'expérience, dit-il encore, fit voir qu'il ne

s'étoit pas trompé. Il trouva même qu'il guérissoit les convulsions, l'hydropisie, & plusieurs autres maladies. On venoit à lui en foule de toutes parts, & sa réputation s'accrut si fort, que le Clergé lui défendit de se mêler davantage de ces sortes de guérisons. Cependant une dame Angloise, qui étoit malade, l'engagea à passer en Angleterre. Il y aborda au commencement de 1666; & à mesure qu'il s'avançoit dans les Provinces, les Magistrats des villes & des bourgs où il passoit, le prioient de venir guérir leurs malades. Le Roi en ayant été informé, lui fit ordonner par le Comte d'Attington, Secrétaire d'Etat, de se rendre à Whitehall..... Il alloit tous les jours dans un certain quartier à Londres, où s'assembloit un nombre infini de malades de toute condition & de tout sexe. Il ne faisoit autre chose que de les toucher: les douleurs, la goutte, le rhumatisme, les convulsions étoient chassés, par cet attouchement, d'une partie à une autre, *jusqu'aux dernières extrémités du corps, après quoi ces maux disparoissent entièrement*........ On écrivit violemment contre lui; mais il trouva des zélés défenseurs, même parmi les Méde-

cins. Il publia lui-même, en 1666, une lettre adressée au célèbre Boyle, où il donnoit une histoire abrégée de sa vie. Il accompagna cet écrit d'un grand nombre de certificats signés par des personnes d'une probité reconnue, & entr'autres par Boyle & par MM. Wilkins, Wichcot, Cudwort & Patrick ».

Le Docteur Gasner, quelque temps avant M. Mesmer, opéroit à Ratisbonne les mêmes effets qu'autrefois Géatrak à Londres. On le vit, en 1774, sortir de sa paroisse, où il avoit fait plusieurs cures par l'attouchement, & venir les multiplier dans cette ville. Il touchoit ordinairement la nuque aux malades; & lorsque le simple contact ne suffisoit pas pour les guérir, il parut quelquefois employer un agent particulier qu'il communiquoit à ses doigs en les frottant à son étole. Cet ornement, de couleur rouge, portoit une croix de métal suspendue par une chaîne d'argent. Cette chaîne, cette croix pouvoient être aimantées, & aider ainsi, comme conducteurs, à concentrer, à accumuler & à diriger le magnétisme.

CHAPITRE XXI.

Orteils de Pyrrhus & de l'Empereur Vespasien.

PYRRHUS, Roi de Macédoine & d'Epire, qui, après avoir soumis la Grèce avec la rapidité d'un aigle, dont on lui donna le surnom, vint porter l'effroi en Italie, & fit trembler Rome elle-même, avoit plusieurs singularités corporelles, dont les Historiens ont fait mention. Ses dents de la mâchoire supérieure n'étoient point distinctes & séparées; elles ne formoient qu'un seul os continu, sur lequel des lignes légèrement empreintes, marquoient leur division naturelle. A cette conformation extraordinaire, Pyrrhus réunissoit la faculté d'appaiser les coliques, les douleurs, & de guérir les maux de rate, en faisant coucher les malades sur le dos, & en promenant pendant quelque temps l'orteil du pied droit sur les endroits douloureusement affectés. Plutarque nous apprend qu'il ne commençoit jamais de cures sans avoir sacrifié un coq blanc en
Vit. Pyrrh. l'honneur des Dieux. « Il n'y avoit pas, dit-» il, d'homme si pauvre & si abject, qu'il

» ne soulageât, lorsqu'il en étoit prié; & » jamais il ne voulut recevoir, pour mar- » que de reconnoissance, que le coq même » qu'il se plaisoit à sacrifier ». Après la mort de ce Prince, son corps fut réduit en cendres sur le bûcher funéraire; mais on retrouva en entier, & sans qu'il eût été endommagé par les flammes, cet orteil célèbre; & Pline assure qu'on le déposa à part dans un temple, où il fut en vénération pendant long-temps, comme ayant possédé une influence qu'on trouvoit divine. Lib. 7, Cap. 2.

Joachim Camerarius prétend avoir vu, dans une version très-ancienne de l'Illiade, un vers d'Homère qui attribuoit la même propriété à l'orteil d'Achille. Ce vers inintelligible à la plupart des Scholiastes, fut ensuite supprimé par eux.

L'un de ceux qui paroît avoir possédé le fluide magnétique au plus haut degré, c'est l'Empereur Vespasien. Il étoit à Alexandrie occupé à recevoir les hommages des Princes tributaires de l'Empire, & à accepter les offres qu'ils lui faisoient de lever dans leurs Etats des troupes pour soumettre les Sarmates & la Judée, lorsque l'envie de soulager un boîteux lui fit employer avec succès

la méthode de Pyrrhus. Ce boîteux s'étoit approché de son tribunal pour lui demander de daigner le toucher avec l'orteil, *restiturum crus, si dignaretur calce contingere.* Tous les Historiens ont rapporté ce fait ; & Vespasien reconnoissant en lui une vertu particulière, qu'il avoit ignorée jusqu'alors, guérissoit les maux de nerfs, en touchant les malades ; fortifioit les vues foibles, rendoit la vie aux jambes paralysées, & y suspendoit les douleurs.

SUÉTONE.

Scévola Sarmathan dit que, de son temps, la famille de Bailleul à Paris jouissoit du même avantage (1).

On assure que dans les montagnes du Dauphiné, une famille de paysans magnétise de père en fils, depuis des siècles. Son traitement consiste à promener l'orteil sur sur les principales ramifications nerveuses. Si ce fait est réel, il concourroit à prouver que les procédés simples du magnétisme, conservés depuis par les Médecins magnétisans des derniers siècles, n'étoient point encore entièrement oubliés.

(1) Cette Maison, originaire de Normandie, & qui s'y distingua dans les voyages de la Terre Sainte & dans la conquête de l'Angleterre par Guillaume-le-Conquérant, a donné à la France un Surintendant des Finances, renommé par ses lumières & sa probité.

CHAPITRE XXII.

Remèdes magnétiques anciens.

Les anciens ont cru trop légèrement au pouvoir de plusieurs remèdes magnétiques, dont les succès sont restés sans être avérés. C'est ainsi qu'ils ont conseillé, pour dissiper l'esquinancie, d'entourer le col du malade du lacet ensanglanté, avec lequel on venoit d'étrangler un serpent; de porter sur soi des marrons d'inde pour garantir des hémorroïdes; & d'envelopper d'une peau d'hyène celui qui étoit livré aux funestes accès de la rage.

Les pierres précieuses, que le fer colore, & qui, frottées dans l'obscurité, produisent des jets électriques & lumineux, ont paru, par cette raison, plus propres à garantir de certains maux. On a attribué au rubis le pouvoir de chasser la mélancolie & de dissiper, devant celui qui le portoit, l'air méphitique & corrompu. Aristote dit qu'une émeraude portée à la tête peut guérir de l'épilepsie; & la cornaline, des palpitations de cœur : de même, on a voulu que le

ſaphir eût de grandes propriétés ; Galien & Dioſcoride le faiſoient appliquer ſur les yeux pour diſſiper l'inflammation ; il arrêtoit l'hémorragie, ſuivant Avicenne ; & l'Anglois Marbodeus dit que ſes émanations ſont aſſez ſalubres & aſſez puiſſantes pour mettre à l'abri des maladies contagieuſes & de la peſte. Marcellus conſeilloit, pour fortifier l'eſtomac & en chaſſer les maux, d'y tenir appliqué du jaſpe ſanguin ; & Boyle aſſure que la vertu qu'on lui a attribuée d'arrêter le ſang eſt très-véritable. Tous les peuples de l'Orient ont cru trouver dans le jaſpe verd des propriétés merveilleuſes ; & la pierre d'aigle a paſſé long-temps pour avoir la faculté d'empêcher les avortemens.

Le Jaspe Sanguin

De rem. ſpecif. p. 100.

Milon de Crotone ne dut ſes victoires, ſuivant Pline, qu'à l'influence des pierres magnétiques qu'il portoit toujours ſur lui.

BOISTUAU.

Les anciens rapportent que celle nommée *Nicolaïs* rendoit triſte & pâle ; & ils ont célébré la bague d'Hermion, que perſonne ne pouvoit toucher ſans tomber dans des convulſions violentes, qui, prolongées pendant quelque temps, ne ſe terminoient plus qu'à la mort.

Les peuples de la Nigritie, de la Guinée,

du Monomotapa ne ſortent jamais ſans porter au col un morceau de corail, à qui ils attribuent la conſervation de la ſanté. Nyendal raconte que la plus grande fête du Royaume de Benin, eſt celle pendant laquelle on célèbre particulièrement l'influence de cette plante marine, & on l'adore.

On ſait quel pouvoir les anciens accordèrent aux bætiles, aux amulettes ou phylactères. Les Egyptiens, les Hébreux, les Grecs, les Arabes, les nations ſauvages mêmes ont eu l'idée de certaines plaques de métal, de certaines pierres qui, ſuſpendues au col, attiroient les émanations vicieuſes qui pouvoient affoiblir ou déranger la ſanté de l'homme. Périclès, ſuivant Plutarque, portoit une amulette; & Galien lui-même, le Prince de la Médecine, guérit, dit-on, des épileptiques, en leur attachant au col des racines de péone. Les cures qu'il opéra par des applications magnétiques, le firent paſſer pour Magicien & le contraignirent à ſortir de Rome.

Sous Veſpaſien, un Juif nommé Eléazar, dont parle l'Hiſtorien Joſeph, guérit en pré- Ant. Jud.
ſence de l'Empereur, de ſes fils & des prin- Lib. 8, C. 2.

cipaux Officiers de l'armée romaine, plusieurs épileptiques, des hommes tombés en catalepsie, & d'autres qui, furieux & livrés à des convulsions nerveuses, passoient pour possédés, en leur appliquant sous le nez un anneau dans lequel étoit renfermé une composition secrète.

Boyle
purgation par des onguents

De nat. effluv.

Boyle parle de quelques Médecins qui purgeoient par émanation & par des topiques extérieurs. Un Chimiste, suivant lui, s'étant apperçu qu'un de ses amis regardoit comme le fruit de l'imagination cette nouvelle manière de purger, lui frotta la main avec une composition qui lui fit à l'instant l'effet d'une médecine. Maxwell a prétendu avoir trouvé une recette semblable; & l'on sait, avec plus de fondement, que l'onguent d'*Arthanita*, appliqué sur le ventre, purge les enfans & tue leurs vers.



CHAPITRE XXIII.

Application du fer & de l'aimant.

Il ſeroit ſans doute étonnant que le fluide magnétique, dont l'exiſtence eſt reconnue, dont la direction du midi au nord eſt conſtante, qui entraîne la bouſſole, qui preſſe tous les corps, fût ſans influence ſur eux : cette nullité d'effets ſeroit d'autant plus ſurprenante en lui, que paroiſſant découler de l'aimant matériel, & en ayant les propriétés, ce dernier, ainſi que le fer qui n'eſt qu'un aimant commencé, agiſſent eux-mêmes très-puiſſamment ſur l'économie animale.

Perſonne n'ignore avec quel ſuccès la médecine emploie les eaux ferrugineuſes, le ſaffran de Mars ou rouille de fer, & toutes les compoſitions où ce métal entre comme principe dans une foule de cas, & ſur-tout dans ceux où des obſtructions tenaces arrêtent le cours des liquides. Son application extérieure n'opèreroit peut-être pas des cures moins heureuſes.

On ſait, par le rapport de pluſieurs Au- Journ. des Sav. Mars 1685.

teurs Hollandois, qu'une femme demeurant à Batavia, quoiqu'originaire du Japon, ne pouvoit tenir une aiguille, une épingle, un clou, un morceau de fer quelconque dans sa main, sans tomber aussitôt dans la transpiration la plus abondante. Cet effet étoit d'autant plus extraordinaire en elle, que quelque exercice qu'elle fît, elle ne pouvoit jamais parvenir à suer : le fer seul attiroit à lui les émanations & le fluide intérieur, qui désobstruant les pores, produisoit bientôt la transpiration.

Les Nègres d'Afrique ont une grande confiance à la limaille de fer ; ils la mêlent avec des fleurs & des fruits de tamarin, & en remplissent des sachets qu'ils portent lorsqu'ils sont malades, & qu'ils appellent *ouinga*.

Le sachet du sieur Arnould n'étoit peut-être qu'un *ouinga*. Suspendu au dessus du *sternum* & de la poitrine, il préservoit, suivant cet empyrique, de l'apoplexie. C'étoit un remède magnétique, agissant par émanation, qui offroit peut-être une combinaison de fer ou d'aimant, & qu'il auroit été du moins utile de connoître avant de la tourner en ridicule & de la dépriser.

En 1710, le célèbre Docteur Mufgrave publia un Ouvrage fous ce titre : *De arthritide anomata*, de la goutte irrégulière. Après avoir attribué la colique, la dyffenterie, les abcès dans les inteftins, les vapeurs mélancoliques, les vertiges, les paralyfies, les maux d'yeux & de dents aux mouvemens irréguliers d'un fluide qui circule dans l'homme, il ne voit dans la goutte qu'une humeur épaiffie par l'abfence de ce fluide. Réuniffant alors à cette théorie des procédés magnétiques, il prefcrit aux goutteux cette préparation extérieure de limaille de fer.

« Arrofez d'urine humaine une certaine » quantité de limaille de fer ; laiffez-la » fécher au foleil ou à l'air, en la remuant » deux fois par jour, pour empêcher que » les parties ne s'uniffent. Lorfque la maffe » eft entièrement rouillée, on la pile dans » un mortier de fer. On réitère la même » opération jufqu'à ce que la limaille foit » en pouffière. Alors on s'en fert en appli- » cation ».

Dans le Journal de Phyfique du mois de Mai 1776, un Anonyme a publié un Mémoire où l'attraction magnétique du fer au

travers des pores eſt établie. « Je me trouvai, dit-il, il y a environ trois mois, auprès d'une perſonne qui ayant long-temps tenu une jambe ſur l'autre, & l'ayant levée enſuite, ſe plaignit d'un engourdiſſement tres-douloureux dans la jambe qui avoit ſupporté le poids de l'autre : puis ſe rappelant le moyen dont elle ſe ſert pour appaiſer cette douleur quand elle eſt trop vive, elle tira de ſa poche une petite clef de fer, qu'elle gliſſa entre la plante de ſon pied chauſſé & ſon ſoulier, ce qui diſſipa le mal ſur le champ. Frappé de ſon action & de ſon effet, qui me paroiſſoit un peu imaginaire, je fis pluſieurs queſtions à ce ſujet. La perſonne me répondit : « C'eſt une connoiſſance » répandue dans l'Aunis ; mais l'origine » m'en eſt inconnue : quant à l'effet, il eſt » certain. Il ſuffit même d'appliquer un » morceau de fer près ou au deſſous de la » cheville du pied pour faire évanouir l'en- » gourdiſſement. On guérit également celui » du bras, en appliquant le fer ſur le pli de » cette partie, ou en le tenant dans la main ». La confiance que j'avois à ce récit n'étant pas des plus complettes, ajoute l'Anonyme, je réſolus de la vérifier à la premiere occa-

ſion,

ſion, par une épreuve ſur moi-même. Elle ne tarda guères ; & je ſuis aujourd'hui convaincu qu'il n'y a rien de plus certain..... M'approchant ces jours derniers d'une table pour dîner, je reſſentis une vive douleur de goutte-crampe près la cheville du pied gauche. Je ſongeai auſſitôt que le fer pourroit l'appaiſer. En conſéquence, j'appliquai une petite clef tiède ſur la partie douloureuſe, & dans moins d'une minute, cette goutte-crampe, qui ne me quitte qu'après deux ou trois repriſes, s'évanouit entièrement.... J'en ai parlé dans l'Aunis à différentes perſonnes; la plupart n'y ont rien trouvé de ſurprenant, parce qu'elles étoient inſtruites de cela ».

Le même Auteur propoſe enſuite quelques eſſais à faire de l'aimant ſur des paralytiques & des épileptiques. Nous allons en rapporter trois.

Premier eſſai. Soit un ſujet ayant un bras paralyſé ; qu'on l'iſole comme pour être électriſé, que les bras ſoient étendus parallèlement dans la direction *du nord au ſud*, le bras ſain de ce dernier côté : ſuſpendez alors par des cordons de ſoie, dans la même direction, un barreau d'acier bien aimanté, le pôle nord touchant au bout de ce bras :

ſuſpendez pareillement au bout de l'autre bras une barre de fer non aimantée, dont la maſſe ſoit beaucoup plus grande ou beaucoup moindre que celle du barreau d'acier : tirez alternativement ces barreaux par des cordons de ſoie ; placez à l'extrémité extérieure d'un de ces barreaux une machine électrique dont le globe ou plateau ait l'équateur parallèle à celui de la terre, le conducteur dirigé ſur un des barreaux. Electriſez le paralytique, tantôt par l'un, tantôt par l'autre.

Second eſſai. Placez un homme ſain debout ſur un gâteau de réſine, ayant ſous la plante de chaque pied un barreau d'acier aimanté, les pôles dirigés comme ci-deſſus. Suſpendez au bout du conducteur une chaîne de laiton aſſez longue pour que ſes deux bouts puiſſent toucher les pôles ſud des barreaux qui dépaſſent les talons de l'homme qui eſt ſur le gâteau. Aſſeyez ſur ce gâteau, & un peu plus bas, un épileptique, ayant ſous les pieds deux barreaux de fer non aimantés. Faites porter de temps à autre *ſur ſa tête* les deux mains de l'homme qui eſt debout, tandis qu'on l'électriſe par un globe diſpoſé comme ci-deſſus.

Troisième essai. Couchez un épileptique dans toute sa longueur sur un banc assez large. Suspendez deux barreaux de fer, leurs deux bouts dirigés & touchant à ses talons. Substituez au globe de verre d'une machine électrique, un globe de fer en tôle, ou le corps d'une bombe ayant pour axe un gros barreau d'acier bien aimanté, & dont les extrémités débordent les supports. Ajoutez à ce globe tout l'appareil ordinaire; tournez ses pôles suivant les règles déjà prescrites; présentez à l'un d'eux la tête de l'épileptique; faites tourner le globe, & tirez de temps en temps les barreaux de fer qui sont aux pieds du malade.

La puissance de l'aimant, qui peut avoir tant d'influence sur l'art de guérir, n'est pas encore approfondie; & ce seroit un vrai service que M. Mesmer auroit rendu à l'humanité, si la commotion donnée aux esprits par son systême pouvoit du moins en tourner quelques-uns vers ce but utile.

L'aimant doit agir sur l'homme, si les liquides qui circulent dans celui-ci offrent à cet agent des particules attirables, si le fer abonde dans les canaux de sa conformation intérieure, si l'enveloppe qui l'entoure,

criblée & poreuſe, peut laiſſer échapper & pénétrer en lui un fluide qui, circulant de même autour du globe dans une direction connue, n'entre dans le ſein de la terre par l'un de ſes pôles que pour en ſortir par l'autre, & ſuivre un courant déterminé.

De Magn. Lib. 1, Part. 2, Cap. 4.

Les Médecins du ſeizième ſiècle eurent tellement l'idée que le corps humain pouvoit être ſoumis à l'influence d'un fluide aimanté, qu'ils le crurent ſans ceſſe rempli de ce fluide, & par conſéquent un aimant lui-même. « Pluſieurs aſſurent, dit Kircher, » que la propriété magnétique abonde dans » l'homme à un ſi haut dégré, que ſi, » jouiſſant d'une impaſſibilité abſolue, il » pouvoit être placé ſur un pivot au milieu » des ondes, dans un parfait équilibre, il » ſe dirigeroit naturellement comme une » bouſſole vers les deux pôles ».

Gallien v. p. 123

Gallien, qui illuſtra la médecine, mêloit de l'aimant dans toutes ſes applications, ſur-tout lorſqu'il s'agiſſoit de guérir des plaies faites avec le fer.

Cardan

Cardan rapporte qu'un empyrique, nommé Laurent Graſc, parut de ſon temps à Tours, & étonna cette ville par des guériſons merveilleuſes. Après avoir fait à ſes

malades de profondes incisions, il les guérissoit avec des applications d'aimant.

Hollerius, suivant un procédé qu'il avoit puisé chez les anciens, conseilloit, pour faire cesser les vertiges & les migraines, d'appliquer *sur les sinus frontaux* le pôle sud d'un barreau magnétique, & il assure que sitôt après cette application, le mal est suspendu comme par enchantement.

Klarik se rendit fameux à Gottingue, il y a quinze ans environ, par un moyen très-prompt d'arrêter le mal de dents : il a annoncé que ce moyen consistoit à diriger le visage du malade *vers le nord*, & à toucher avec le pôle sud d'un aimant la dent affectée. C'est ici la direction, le procédé du magnétisme moderne. Il est à croire que Daniel Bekker connoissoit cette manière de guérir dès le commencement de ce siècle, & l'avoit déjà appliquée à l'ondontalgie (1).

MM. d'Arquier, de Toulouse, & de la Condamine, Médecin à Romans, en Dauphiné, ont opéré des cures semblables sur Journ. de Méd. 1767.

(1) *Ipse ego odontalgiam curâ hâc profligavi, & cum anteà immensis dentium cruciatibus obnoxii nonnulli essent, remedio cessarunt; quid causæ subsit, non est hujus loci differere, experientia hìc sufficiat.* BEKK. Spagyr. Cap. 12, p. 89.

les dents malades, par le moyen de l'aimant. On a reconnu qu'on pouvoit l'employer avec avantage pour dissiper les indigestions occasionnées par éréthisme, les douleurs rhumatismales & les palpitations de cœur ordinairement produites par un sang visqueux & épais, qui ne peut circuler avec aisance.

Les Mémoires de l'Académie de Gottingue rapportent une observation de M. Weber, faite sur un vieillard qui voyoit d'un œil les objets triples, lorsque quelque émotion lui faisoit porter le sang à la tête, & qui ne pouvoit être guéri que par l'application d'un aimant au coin de l'œil malade.

méthode pour employer l'aiman à la guérison des maladies

Dans le numéro 29 de la Gazette de Santé pour l'année 1775, M. Descemet, Médecin de Paris, indique une méthode de se servir de l'aimant dans les diverses maladies; méthode dont il s'est servi avec succès.

« Dans les douleurs de rhumatisme, dit-il, si la douleur est à la tête, l'aimant appliqué sur le crâne la fait cesser : si elle est sur les dents, l'aimant placé sur les tempes, les cornes en bas, la douleur disparoît.

» Si la douleur se fait sentir à la hanche, il faut appliquer l'aimant au dessous du genou,

les cornes en haut ſur la tête du péroné : ſi elle affecte la jambe, il faut l'appliquer ſur le tarſe, les cornes en arrière. Eſt-elle retranchée dans le gros orteil ? l'aimant appliqué ſur la dernière phalange, les cornes en arrière, la diſſipe.

» Si le rhumatiſme eſt à l'épaule, on place l'aimant ſur le condile externe de l'os du bras ; ſur le poignet, ſi la douleur attaque l'avant-bras ; ſur le métacarpe, ſi le poignet eſt affecté ; & enfin, ſur les dernières phalanges, les cornes en haut, ſi le ſiége de la douleur eſt dans le métacarpe.

» On a obſervé plus d'une fois, ajoute M. Deſcemet, que l'aimant, mis ſur la tête, a diſſipé des ſurdités ſpaſmodiques, des bourdonnemens d'oreille, des gonflemens de cou, & des mouvemens involontaires de la tête.

» Dans les palpitations de cœur, on l'applique favorablement ſur la poitrine, les cornes en bas.... On a remarqué quelquefois que dans cette circonſtance on éprouvoit de l'embarras dans le cou & dans la tête, avant que la palpitation ceſſât ; & que lorſqu'elle ceſſoit, le malade tomboit dans une légère défaillance, ſemblable à celle qui ſuccède à la fin des palpitations pour leſ-

quelles on n'a point employé l'aimant.

» On prévient cet embarras de la tête & du cou en commençant à placer l'aimant ſur la tête pendant quelques momens, & en le deſcendant enſuite ſur la poitrine, au niveau de la baſe du cœur. Les palpitations augmentent un peu lorſque l'aimant eſt ſur la tête. Elles deviennent plus fréquentes lorſque l'aimant eſt deſcendu vers la baſe du cœur. Enfin, le calme ſe rétablit & les palpitations ceſſent ».

M. l'Abbé le Noble, depuis M. Deſcemet, a appliqué l'aimant dans une foule de cas, & l'a toujours vu rendre le ſang plus fluide, diminuer l'épaiſſiſſement des humeurs, ôter l'anxiété & les douleurs, & produire mille effets ſur l'économie animale, tous auſſi ſurprenans que ſalutaires.

M. Meſmer a commencé par employer l'aimant matériel avec ſuccès avant de réfléchir ſur l'aptitude du fluide qui le dirigeoit à être approprié de même à l'art de guérir. Ce ne fut qu'après une cure célèbre que voyant dans le fer & l'aimant des conducteurs puiſſans d'un fluide univerſel répandu dans l'eſpace, il le crut propre à être ſoutiré par les pointes, comme le fluide électrique,

à être dirigé au travers des pores de la peau dans les êtres vivans, à y être accumulé, & à y faire renaître & la vigueur & la santé. Sans doute lorsque l'agent aërien n'a pu suffire pour produire des crises, il est possible qu'il ait encore employé des préparations magnétiques ou l'aimant pour les exciter; & ce qui l'annonceroit, c'est qu'il lui a trop bien réussi pour l'avoit entièrement abandonné. Il est utile de consigner ici l'histoire qu'il nous a donnée lui-même du procédé qui l'a conduit à sa découverte.

« J'avois, dit-il, sur l'aimant les connoissances ordinaires; son action sur le fer, l'aptitude de nos humeurs à recevoir ce minéral, & les différens essais faits tant en France qu'en Allemagne & en Angleterre pour les maux d'estomac & douleur de dents m'étoient connus. Ces motifs, joints à l'analogie des propriétés de cette matière avec le systême général, me la firent considérer comme la plus propre à ce genre d'épreuve. Pour m'assurer du succès de cette expérience, je préparai ma malade, mademoiselle Cesterline, dans l'intervalle des accès, par un usage continué des martiaux. Mém. sur le Magn. anim.

» Celle-ci ayant éprouvé, le 28 Juillet

1774, un renouvellement de ſes accès ordinaires, je lui fis l'application ſur l'eſtomac & aux deux jambes, de trois pièces aimantées. Il en réſultoit, peu de temps après, des ſenſations extraordinaires ; elle éprouvoit intérieurement des courans douloureux d'une matière ſubtile, qui, après différens efforts pour prendre leur direction, ſe déterminèrent vers la partie inférieure, & firent ceſſer pendant ſix heures tous les ſymptômes de l'accès. L'état de la malade m'ayant mis le lendemain dans le cas de renouveler la même épreuve, j'en obtins les mêmes ſuccès. Mon obſervation ſur ces effets m'éclaira d'un nouveau jour : en confirmant mes précédentes idées ſur l'influence de *l'agent général*, elle m'apprit qu'un autre principe faiſoit agir l'aimant, incapable par lui-même de cette action ſur les nerfs, & me fit voir que je n'avois que quelques pas à faire pour arriver à la théorie imitative, qui faiſoit l'objet de mes recherches....... Alors j'annonçai la nature & l'action d'un magnétiſme animal, & l'analogie de ſes propriétés avec celles de *l'aimant* & de *l'électricité* ».

Ces divers exemples de l'heureuſe appli-

cation de l'aimant au corps humain, peuvent encourager les Médecins, & les engager à ne point dédaigner un agent dont les propriétés ſont à peine connues, que Comus dirige habilement pour nos plaiſirs, mais dont la médecine s'eſt ſervi rarement pour faire naître, par ſon moyen, plus de ſanté & de bonheur. C'eſt à eux à démontrer par des faits nombreux & une expérience conſtante, ſi le fluide général qui paroît le mouvoir, ne rend pas un compte auſſi ſatisfaiſant des effets apperçus dans ceux qu'on magnétiſe, que la force de l'imagination, de l'irritation à laquelle on s'efforce d'attribuer tant de pouvoir. Puiſſent-ils, lorſque les partis ſeront diſſipés, les rivalités du moment éteintes, les diatribes réciproques oubliées; lorſque le choc des intérêts, des opinions, de l'amour-propre n'aura plus d'effet; puiſſent-ils, calmes & tranquilles, après vingt ans de ſoins & de travaux, nous apprendre ce qu'il faut croire, raſſembler & claſſer les faits! Car, ſuivant le mot de Kirkland, « un grain » d'expérience en médecine, vaut mieux » qu'une livre de raiſonnement ». Puiſſent-ils, éloignés de ces comités bruyans qui

approuvent ou blâment avec la même légèreté l'objet qu'ils ne connoiſſent pas, qui paſſent alternativement de l'adoration au mépris, pour revenir enſuite de l'indifférence à l'enthouſiaſme ; puiſſent-ils étudier le magnétiſme, & ordonner alors ce que l'humanité aura le droit d'en eſpérer ou d'en attendre !



CHAPITRE XXIV.

Idée sur la Rage.

LA rage, cette maladie affreuſe, qui glace d'effroi celui qui en conſidère les ſuites violentes & terribles, ſervit à convaincre les Anciens de la puiſſance des émanations. La répulſion interne, excitée entre les corpuſcules du fluide magnétique, leur diſcorde, leur fuite réciproque, ne pourroient-ils point expliquer ces anxiétés, ces fureurs ſubites qui agitent l'infortuné à qui la rage a été communiquée? Ce mal cruel ne peut provenir en effet de la configuration particulière du chien, l'animal qui la propage le plus ordinairement, puiſqu'il n'eſt pas le ſeul qui en ſoit affecté, & que d'ailleurs beaucoup d'autres animaux ont ſa conformation intérieure. Ce n'eſt point une propriété délétère de ſa ſalive, puiſque celle des autres la partage. Ce ſeroit donc plutôt un poiſon actif, né d'une émotion vive, d'un déſir ardent, d'un tranſport furieux, qui a changé le courant ordinaire des eſprits, & leur en a donné un contraire. Chaque corpuſcule alors ſe repouſſe, au lieu de s'unir; de-là des mouvemens anti-

pathiques, intérieurs & funestes. Dès-lors une action discordante irrite les nerfs, & détruit même dans le malade, le pouvoir de l'intelligence. Des flux & reflux rapides & désordonnés le bouleversent, l'épuisent & causent sa mort.

On sait que le sang de l'homme emporté, bû à l'instant de sa colère, cause le marasme & le desséchement; & les Historiens ont rapporté que le plus subtil des poisons employés par Alexandre VI, étoit en partie composé de la bave écumante d'un animal mis en fureur.

Si le magnétisme rétablit le cours du fluide vital, s'il porte avec lui des corpuscules attractifs qui enchaînent à leur suite ceux qui se sont égarés dans le corps humain, qu'on magnétise le frénétique, & sur-tout celui qui, en proie aux convulsions de la rage, est abandonné avec horreur, & n'attend plus qu'une mort effrayante & certaine: qu'on le magnétise; que pour accélérer & accroître l'influence du fluide aërien, on suspende autour de lui des aimants qui le transmettent avec plus de force; & si le succès ne couronne pas les soins du Médecin bienfaisant & sage, il aura du moins la consolation de l'avoir tenté.

CHAPITRE XXV.

Effets curatifs de la Musique.

L'UN des remèdes magnétiques les plus puissans, c'est la musique. C'est par la doctrine des émissions du fluide aërien, qui, comprimant la vaste étendue des mers, y produit le flux & le reflux; qui dominant sur les végétaux, les animaux & l'homme, porte de même en eux une fluctuation utile, qu'on peut expliquer ces miracles d'un art aussi agréable pour ceux qui n'ont aucun mal, que salutaire pour ceux qui sont affectés des piqures mortelles de certains reptiles, de la frénésie, des affections convulsives, & de toutes les maladies produites par l'épaississement des humeurs. La musique hâte le mouvement des esprits, soit par les vibrations que les sons donnent à l'air, soit par l'application avec laquelle on les écoute, soit enfin par les profondes émotions qu'ils causent. Elle émeut & fait circuler le fluide vital, ébranle les nerfs, & leur donne des oscillations bienfaisantes. Qui doute de son pouvoir sur les passions

de l'ame, qui en ont elles-mêmes un si grand ſur les maladies du corps? Qui ne connoît ſes prodiges anciens, admirés par ceux qui les virent, & qui nous ont été tranſmis par eux, avec une ſorte de vénération & d'enthouſiaſme?

Antiq. Lib. 8, Cap. 2.

Chez les Juifs, c'eſt David qui éloigne l'eſprit méchant, c'eſt-à-dire, le mal du malheureux Roi d'Iſraël; c'eſt ſon fils Salomon à qui Dieu daigne découvrir, ſuivant Joſeph, pluſieurs airs propres à bannir de ſes ſujets, la contagion & divers maux.

PLUTARQ. de Muſic.

Chez les Grecs, Thimotée, l'inventeur du genre chromatique ou paſſionné, calme les fureurs d'Alexandre; le Thébain Iſménias guérit des gouttes ſciatiques, en s'accompagnant de la cythare; Thalès de Crète, avec les ſons touchans de ſa flûte, délivre Lacédémone d'une épidémie qui commençoit à y répandre la mort & le deuil; & dans la même ville, Terpandre avec ſa lyre, appaiſe une ſédition.

Ailleurs, Pythagore étonne l'Italie, & ſur-tout Crotone, par ſes accords harmonieux; & fait ſuccéder dans le cœur d'une jeuneſſe licentieuſe, l'indifférence à l'amour.

Ailleurs, & dans des temps plus modernes, c'eſt

c'eſt un Danois, qui, à la Cour d'Eric, ſuſpend les douleurs par la muſique, & procure des criſes utiles; c'eſt enfin un Roi de Danemarck, qui voulant éprouver ſi un homme qui étoit tout à-la-fois Médecin & Muſicien célèbre, pouvoit par des ſons inſpirer la fureur, en fit ſi bien l'expérience, que dans un tranſport extraordinaire, il s'élança ſur ſon favori, & le tua.

ALBERT KRANTZ. BAUDELOT, de l'Utilité des Voyag.

La muſique agiſſant ſur le phyſique, peut-être encore plus que ſur le moral, a ſur les animaux la même influence que ſur l'homme. Auſſi, Pline & Elien ont rapporté une foule d'exemples où des dauphins, des ſangliers, des cerfs, des chameaux, des ours mêmes ſe ſont laiſſés toucher aux charmes de l'harmonie. Ce Linus, cet Orphée, placés par la fable au milieu des bêtes fauves qui les reſpectent; cet Arion, ſauvé des flots par un dauphin épris de ſa voix, ne ſont point des allégories d'une fiction, mais les emblêmes d'une vérité.

Jean-Baptiſte Porta a décrit un grand nombre d'effets ſympathiques produits par la muſique : pluſieurs Médecins lui ont attribué la guériſon d'une foule de maux : ceux qui magnétiſent n'ont donc employé

Porta v. p. 184

qu'un moyen bien reconnu pour curatif, en réuniſſant la muſique à leur traitement.

App. Aul. Gell. Lib. 4, Cap. 13. Déjà, dès les premiers temps, & ſitôt que l'art de guérir commença à n'être plus le ſimple fruit du haſard, Démocrite aſſuroit que le ſon de la flûte guériſſoit des affections mélancoliques, & de la piqûre des reptiles venimeux; Théophraſte vouloit que la muſique fût un excellent remède contre la goutte ſciatique, & les douleurs; & Apollonius la preſcrivoit pour guérir les palpitations de cœur, & les maux de nerfs.

Ap. Athen. Deïpn. Lib. 14.

Lib. 9. Marcianus Capella, que ſes talens firent élever à la dignité de Próconſul, dans ſon Ouvrage ſur les Arts libéraux, qui parut à la fin du cinquième ſiècle, prétend que pluſieurs fièvres ont cédé au pouvoir de l'harmonie; & ce ſentiment eſt conforme aux Obſervations de MM. Dodart & de Mandajors, inſérées dans les Mémoires de l'Académie des Sciences.

En 1707, 1708.

Le premier nous apprend qu'un homme attaqué d'une fièvre aiguë, avec des redoublemens, tomba le ſeptième jour dans un délire affreux, qui ne s'appaiſa que lorſqu'il entendit chanter par haſard les cantates de Bernier. Dès les premiers ſons, les convul-

ſions ceſſèrent ; ſon agitation extrême ſe calma. La fièvre fut interrompue pendant tout le temps du chant, & reprit avec violence, ſitôt qu'aucun air ne ſe fit entendre. On chercha à continuer le remède qui paroiſſoit avoir ſi bien réuſſi ; & on ne fut pas trompé dans cet eſpoir : le délire & le mal furent toujours arrêtés pendant les concerts ; &, après dix jours de muſique, ils diſparurent entièrement.

Le ſecond rapporte qu'un Maître à danſer, fatigué à la fin du Carnaval de 1708, des exercices de ſa profeſſion, prit une fièvre ardente, à laquelle ſuccéda, au bout de cinq jours, une profonde léthargie. Celle-ci ne ſe diſſipa que pour livrer le malade aux horreurs d'une frénéſie terrible, pendant laquelle il falloit le tenir étroitement, pour l'empêcher de ſortir du lit, & de ſe précipiter. Dans cet état critique, M. de Mandajors propoſa au Médecin d'employer la muſique. Celui-ci craignit d'abord que l'adminiſtration d'un remède ſi peu uſité, ne le rendît ridicule ; mais vaincu par la vue du danger de l'homme, il y conſentit. Un ami du malade prit un violon ; dès les premiers ſons, les yeux de ce dernier, de

ternes, d'égarés qu'ils étoient, ſe fixèrent ſans trouble ſur le Muſicien : bientôt ſes mouvemens s'adoucirent, & ſe bornèrent à marquer la meſure. Le ſommeil ſurvint. Lorſqu'il fut diſſipé, de nouveaux airs ſe firent entendre; & avec ce traitement harmonique, le malade reprit ſes forces, & retrouva la ſanté.

La muſique, par l'agitation qu'elle donne à l'air, & par l'impreſſion qu'elle cauſe, a un tel empire ſur le corps, que le cours de ſes fluides eſt accéléré, & que la volonté même n'a pu quelquefois le ſuſpendre.
Exercit. 344. Scaliger dit qu'un Gentilhomme des Provinces méridionales ne pouvoit retenir ſon urine ſitôt qu'il entendoit pincer une corde ou un luth. Le même écoulement ſurvenoit à un Allemand, ſuivant les éphémérides des Curieux de la Nature, lorſqu'il entendoit réſonner une lyre, ou un inſtrument à cordes.

Borel, aſſocié à l'Académie des Sciences dans la claſſe de Chymie, aſſure qu'un charbon malin & peſtilentiel, perdit ſa malignité, en tenant les malades réveillés par le ſon des inſtrumens.

Louis Guyon, dans le troiſième Livre

de ſes Leçons, attribue la guériſon d'une femme incommodée de douleurs de goutte & de rhumatiſme, au ſon de la flûte & du tambour; & la Gazette de Santé, du 18 Janvier 1776, rapporte la fin de la catalepſie du jeune *Fariau*, demeurant à Laon, aux ſons d'une flûte, qui lui rendirent le ſentiment.

Lorſque la danſe de Saint-Gui, *chorea ſancte Witi*, maladie extraordinaire, eſpèce de peſte qui ſe communiquoit, & faiſoit entrer les malades dans des mouvemens convulſifs qui ne ceſſoient qu'à la mort, ſe répandit en Allemagne & en France, on ne trouva pas de remède plus sûr pour en arrêter les ravages, & la borner dans ſes progrès, que d'employer la muſique, juſqu'à ce que les malades danſant avec fureur, & tombant enſuite dans une tranſpiration abondante, étoient auſſi-tôt ſoulagés & guéris. STAUSI, Epiſt. ad Digb.

C'eſt le même moyen qu'on emploie pour la guériſon de la piqûre de la Tarentule. Cette araignée, originaire de la Pouille, a huit yeux & huit pattes. Elle devient venimeuſe, lorſqu'elle eſt prête à s'accoupler; Acad. des Scienc. 1702, pag. 16.

& ſur-tout dans l'été, lorſque le ſoleil exalte & fait fermenter le poiſon qu'elle renferme, & lui cauſe une ſorte de rage qui la fait mordre avec fureur. Son atteinte d'abord n'eſt guère plus ſenſible que la piqûre d'une abeille ou d'une fourmi; mais on reſſent bientôt, ſuivant Baglivi, qui a fait une très-ſavante Diſſertation ſur cette matière, une douleur aiguë, ſuivie d'étourdiſſemens. Le malade tombe dans une profonde triſteſſe; il hait certaines couleurs, & ordinairement celles qui ſont obſcures; ſon pouls s'affoiblit; ſa vue s'égare; il meurt, ſi la muſique ne vient le ſauver. « Quand une » perſonne ſe trouve ſans connoiſſance & » ſans mouvement, un joueur d'inſtrumens » eſſaie différens airs. Le malade commence » à remuer ſucceſſivement & en cadence » les doigts, les bras, les jambes & le corps. » Il ſe lève, il danſe, augmentant de force » & d'activité. Vous en voyez tel danſer » ſix heures ſans diſcontinuation. M. de » Saint-André, Médecin ordinaire du Roi, » dit dans ſes lettres, qu'il a vu un ſoldat » Napolitain, mordu de la tarentule, danſer » preſque deux jours ſans diſcontinuer,

Entret. Phyſ. 14.

» avec une justesse & une agilité surpre-
» nantes. Quand on cesse de jouer, le ma-
» lade cesse de danser; on le met au lit
» pour reprendre ses forces. Le malade qui
» commence à se sentir fatigué, reprend la
» connoissance & le bon sens peu-à-peu.
» Vous diriez qu'il revient d'un profond
» sommeil, sans se souvenir de sa danse.
» Chaque malade veut un air spécifique
» toujours très-vif. Le venin de la taren-
» tule épaissit le sang, & bouche plusieurs
» de ses conduits: de là l'engourdissement.
» Le sang épaissi fournit peu d'esprits ani-
» maux; leurs conduits s'affaissent dans le
» cerveau: les nerfs dépourvus d'esprits se
» relâchent; de là l'inaction, le défaut de
» connoissance & de mouvement. Mais les
» vibrations des airs que l'on joue, agitent
» le sang & le reste des esprits animaux qui
» se multiplient bientôt par l'agitation du
» sang. Agités & multipliés, ils coulent
» dans les fibres & les nerfs; les fibres & les
» nerfs, mis à l'unisson des cordes sonores,
» reçoivent leurs vibrations, se raccourcis-
» sent, s'allongent successivement; d'où
» vient le mouvement successif des doigts,

» des bras, des jambes, de la danſe. L'a-
» gitation de la danſe fait ſuer. Le venin,
» atténué & agité, s'exhale peu-à-peu par
» la transſpiration; le ſang reprend ſa flui-
» dité, ſon cours ordinaire; le malade ſe
» ſent ſoulagé, & retrouve enfin la ſanté ».



CHAPITRE XXVI.

Procédés du Magnétiſme.

LA direction de l'aiguille aimantée, ſa tendance vers les deux pôles, firent penſer aux Médecins anciens, & ſur-tout à Paracelce, que l'homme devoit avoir ſes pôles, & ſa direction. « Le Médecin, dit ce Chymiſte, qui ne ſait pas s'orienter dans le petit monde (l'homme) qui ne connoît pas les pôles, ne mérite pas d'être Médecin ». Lorſque l'anatomie, pour faciliter ſes démonſtrations, eut diviſé le tronc humain en trois parties, la tête, la poitrine & la région épigaſtrique, les Chymiſtes du temps en firent trois petits mondes, qui avoient chacun leur axe & leurs pôles. Ce ſyſtême devint ſur-tout un dogme de Vanhelmont, qui admit enſuite une vie particulière & un eſprit vital dans chaque partie du corps. L'eſtomac, le foie, la rate, le cœur, furent conſidérés par lui comme ayant chacun à part leur principe de mouvement & de vitalité. De l'harmonie de ces vies diverſes entr'elles, naiſſoit la ſanté qui

Paragran. Tract. 2.

produisoit la vie générale. De la cessation de la vie particulière d'un organe, venoit la maladie, que suivoit trop souvent la mort. Quelques magnétisans ont suivi cette division horizontale, qui peut fournir plus de clarté & moins de confusion aux explications données à ceux qui, n'entendant pas parfaitement l'anatomie, ne peuvent encore embrasser toute l'organisation de l'homme d'un coup d'œil; mais elle ne sert de rien pour la pratique du magnétisme.

Il n'en est pas de même de la division longitudinale de l'homme, & qui le partage en deux parties bien distinctes. Cette division paroît avoir été établie par la nature elle-même, qui a donné à chaque partie ses organes propres & réguliers. Si la moële de l'épine du dos réunit ces deux parties, elle semble formée elle-même par deux portions distinguées; puisque l'hémiplégie, qui paralyse la moitié du corps, prend sa source dans la compression ou le resserrement de la moitié de la moële épinière; & que tandis qu'une partie du corps est frappée de mort, l'autre jouit du mouvement & de la vie. C'est à ces deux parties longitudinales du corps humain, que les

magnétiſans ont donné les noms de pôles; & c'eſt ſur cette diviſion que ſont établis leurs procédés. Pour décrire ceux-ci avec quelque ordre, je les diviſerai en pluſieurs articles.

1°. Le corps partagé du zénith au nadir, c'eſt-à-dire, dans ſa longueur en deux parties, a le côté droit pour pôle *Sud*, & le côté gauche pour pôle *Nord*.

2°. Comme deux barreaux aimantés influent réciproquement l'un ſur l'autre, s'ils ſont oppoſés, c'eſt-à-dire, ſi le pôle *Sud* eſt préſenté au pôle *Nord*, & celui-ci au pôle *Sud*; de même l'homme qui magnétiſe, pour procurer des mouvemens attractifs, & mettre en équilibre le fluide qui circule en lui & dans celui qui eſt magnétiſé, doit ſe mettre en face, & oppoſer ſon côté droit au côté gauche, c'eſt-à-dire, le pôle *Sud* au pôle *Nord*, & le pôle *Nord* au pôle *Sud*. En ſe plaçant derrière la perſonne magnétiſée, & en oppoſant par conſéquent le pôle *Nord* au pôle *Nord*, on excite une répulſion; on change la direction du fluide, & on dérange ſon cours. On emploie quelquefois cette dernière manière pour procurer des criſes, & rétablir la circulation.

3°. Le fluide magnétique ſort de la terre, attiré par les rayons ſolaires, pouſſé par le feu intérieur & central. Il paroît abonder principalement dans les régions pôlaires, où la terre applatie offre une ſurface moins profonde à ſon émiſſion. Un moyen de recueillir ce fluide plus abondamment, c'eſt de communiquer avec la terre, & de ſe promener à l'inſtant où le ſoleil, ſortant de l'horizon, vient l'élaborer, & hâter ſa tranſmiſſion dans l'atmoſphère.

4°. Ainſi qu'on aimante le fer en le préſentant en pointe & dans ſa longueur à une pierre d'aimant; ainſi qu'on ſe charge d'électricité par les pointes, le fluide magnétique peut ſe ſoutirer & s'accumuler, en plaçant ſur ſa tête une verge de fer qui lui ſert de conducteur.

5°. Les doigts des pieds & ceux des mains, revêtus d'une membrane extrêmement poreuſe, ſont les pointes naturelles, avec leſquelles on ſe charge de magnétiſme. Ils deviennent des aimants naturels. Par les uns, on communique avec la terre; par les autres, on ſoutire le fluide de l'atmoſphère; ſur-tout en tenant leurs extrémités élevées, ou en les portant dans la direction

du courant magnétique, c'eſt-à-dire, en allant du midi au nord. Les mains & les pieds, à raiſon de leur action continuelle, ont beſoin d'une plus grande abondance de fluide, & d'une plus grande ouverture dans leurs pores. Auſſi, Grew, qui a examiné ſoigneuſement ceux des doigts, a prouvé qu'ils étoient très-multipliés, diſpoſés régulièrement ſur des ellipſes & des triangles ſphériques, conformément au cours intérieur du fluide obſervé dans une pierre d'aimant, & qu'ils étoient ſur-tout beaucoup plus ouverts, & plus exhalans que les autres pores.

6°. Après que les doigts de la main ont recueilli plus de fluide qu'ils n'en ont ordinairement, ſi l'on veut empêcher, autant qu'il eſt poſſible, ſa trop prompte déperdition, on obſtrue les pores des doigts, en repliant ceux-ci, en les ſerrant contre la main, & en appliquant le pouce ſur la ſeconde phalange de l'*index;* ou bien, on approche les doigts de chaque main, & on les comprime les uns contre les autres, en oppoſition. Le fluide paſſe dans la main, & s'échappe bientôt, lorſqu'on lui ouvre une iſſue plus libre.

7°. Comme une plaque de fer s'aimante plus difficilement que des objets longs & pointus, tels que la lame d'une épée, qui laisse au fluide magnétique une espèce de cours à parcourir; par la même raison, on dirige avec plus de facilité & d'effet, ce fluide sur les diverses ramifications nerveuses, avec un doigt, tels que le pouce ou l'*index*, qu'avec la main toute entière.

8°. Ceux qui, peu versés dans l'anatomie, ne connoissent pas parfaitement le systême nerveux, magnétisent avec tous les doigts. Après avoir recueilli le fluide aérien, ils le portent, & le jettent particulièrement sur les sinus frontaux & vers les tempes.

9°. La situation ordinaire pour magnétiser, c'est de placer le malade en face du magnétiseur. Celui-ci applique ses genoux contre ceux du magnétisé; les doigts de pied réciproquement opposés.

10°. Dans cette position, on met les mains sur les hypocondres du malade, les pouces sur le creux de son estomac; les doigts de la main droite sur la rate; les doigts de la main gauche sur le foie. C'est par ce moyen que s'établit une commu-

nication attractive, un courant magnétique, entre celui qui magnétiſe & les parties les plus irritables de celui qui eſt magnétiſé.

11°. Alors, & après une application de ſept à huit minutes, on tient encore, pendant quelque temps, une main ſur les hypocondres; mais on promène l'*index* ou le pouce de l'autre du haut en bas, à commencer par la tête dès l'origine du nez, au-deſſus des ſourcils, des tempes, &c. & en deſcendant ainſi le long des nerfs des bras & des mains. On ſuit ce procédé enſuite avec les deux mains, en dirigeant toujours la main droite ſur la direction du nerf ſympathique gauche, & la main gauche ſur la direction du nerf ſympathique droit, afin que les pôles ſoient toujours en oppoſition.

12°. Si l'on magnétiſoit de bas en haut, on donneroit un nouveau cours aux liquides du corps humain; la tête du malade s'embarraſſeroit; & on pourroit lui donner une commotion funeſte au cerveau, & peut-être une apoplexie.

13°. On prétend ſoutirer le fluide magnétique de la perſonne malade, c'eſt-à-

dire, la magnétiser négativement, en approchant alternativement & pendant un certain temps, le pouce de l'endroit où l'on veut ôter la trop grande abondance du fluide, & en le retirant en ligne perpendiculaire, à deux pieds environ de distance.

petit vent frais

14°. Si on électrise avec le globe de verre, une verge de fer légèrement mouillée, on sent autour du métal un petit vent frais qui est la matière électrique, rendue plus sensible dans son écoulement, par les parties aqueuses qu'elle détache de la verge, pour les apporter à la main qui se présente : ainsi, en magnétisant quelqu'un qui transpire, on ressent quelquefois une certaine fraîcheur ; & le courant du fluide devient plus sensible.

15°. Pour que le magnétisme conserve son action attractive & répulsive, il ne peut souffrir une percussion violente. L'acier aimanté, placé sous le marteau, ou jeté avec force sur le pavé, perd sa propriété ; ainsi un choc rapide dans l'air par le mouvement du bras, par un trop grand éclat de la voix, rompt la direction du fluide, & empêche ses effets.

16°. Lorſque les muſcles ſont retirés & contractés depuis long-temps, il eſt utile d'aider à leur développement par des topiques émolliens, ou des bains de vapeurs, ainſi que l'ordonnoit avec ſuccès M. de Haën, avant de faire électriſer des paralytiques; cependant ceci n'eſt qu'une plus grande précaution; le fluide magnétique paroiſſant s'inſinuer dans les lieux mêmes où le fluide électrique, plus chargé de particules ſulfureuſes & groſſières, ne peut pénétrer.

17°. Si la direction du magnétiſme avec le pouce ou l'*index*, les autres doigts étant repliés, gêne à la longue & fatigue, on peut ſe ſervir d'une verge de fer de ſix à ſept pouces de longueur, aſſez effilée du côté que l'on préſente au malade. Les pores du métal dont elle eſt compoſée, reconnus pour être à lignes droites, attirent le fluide aimanté qui ſe trouve dans le magnétiſeur, ſur-tout s'il eſt jeune & vigoureux, pour le tranſmettre au magnétiſé.

18°. L'homme ſain, qui n'eſt fatigué d'aucune obſtruction, & dont les fluides circulent librement, retire bientôt de la terre & de l'atmoſphère, le magnétiſme

qu'il fournit à un autre. Ainſi, un arbre prend ſa force & de la terre où ſes racines ſont enfouies, & de ſes branches multipliées qui ſont autant de pointes qui ſe balancent dans les airs.

19°. La verge de fer tenue perpendiculairement à l'atmoſphère, attire le fluide magnétique. On ſait que des morceaux de fer, préſentés pendant quelque temps à l'air, dans une poſition verticale, tels que des barreaux de fenêtre, s'aimantent naturellement; & du Fay a prouvé que c'eſt de cette ſeule poſition perpendiculaire que des verges de fer obtiennent leur vertu aimantée.

Mém. des Scienc. 1728.

20°. Les verges d'acier, en effet, qui ſont trempées horizontalement, ne peuvent acquérir aucune direction magnétique; tandis que celles qui ſont trempées, ou qu'on laiſſe refroidir perpendiculairement, ſe dirigent vers les pôles, & ſe trouvent aimantées. Ainſi, toutes les fois qu'on porte la baguette magnétique ſur les ſinus frontaux, & la direction des nerfs ſympathiques, on commence ce procédé par tenir pendant deux ou trois ſecondes ſa pointe élevée perpendiculairement à l'atmoſphère.

21°. Le baquet n'eſt point abſolument propre au magnétiſme; mais il peut en augmenter l'effet. Il donne d'ailleurs au Médecin magnétiſant la faculté de raſſembler les malades ſous ſes yeux, & de les traiter tous enſemble. L'eau eſt remplie de particules ferrugineuſes & magnétiques; elle eſt l'un des plus puiſſans conducteurs de l'électricité; elle doit donc être très-propre à porter & à propager le magnétiſme.

22°. La caiſſe circulaire qui la contient eſt ordinairement en bois de chêne. Elle a un pied & demi de profondeur, ſur quatre ou cinq de diamètre. Le couvercle eſt percé de pluſieurs trous, dans leſquels on place des baguettes de fer, coudées & mobiles. Cette mobilité, qui permet de les hauſſer, de les baiſſer, facilite à chaque malade, placé autour du baquet, le moyen de les appliquer au ſiège du mal.

23°. Pour augmenter l'intenſité du magnétiſme du baquet, quelques Médecins ont placé dans l'eau, un cercle de bouteilles ainſi préparées. On frotte chaque bouteille avec vivacité & pendant un certain temps dans une même direction, &

en portant les mains de bas en haut. On la remplit par un ſouflé prolongé, autant qu'on le peut, d'air inſpiré. On la bouche auſſi-tôt avec ſoin, & on la place dans le baquet.

24°. On magnétiſe encore les bouteilles de cette manière. On tient chacune d'elles par ſon fond; on mouille le pouce de l'autre main, de façon qu'il donne quelques gouttes d'eau. Après avoir introduit le pouce ainſi mouillé dans le goulot de la bouteille, on fait mouvoir celle-ci circulairement ſur ſon axe; les gouttes d'eau s'échappent du pouce; & après ce mouvement, pendant deux minutes environ, la bouteille eſt bouchée & placée, ou ſur l'eſtomac du malade, où elle fait le même effet que la main du magnétiſant, ou dans le fond du baquet.

25°. On s'électriſe fortement par le moyen d'une chaîne qui aboutit au globe électrique. Les malades, rangés autour du baquet, forment une chaîne magnétique, & communiquent entr'eux par une corde qui les entoure, ou en appliquant mutuellement leurs pouces entre les pouces & les *index* de leurs voiſins.

26°. Le Médecin magnétiſant fait affluer quelquefois une plus grande abondance de fluide au malade, en employant un inſtrument de fer qui préſente, aux deux extrémités, pluſieurs pointes parallèles qui ſe réuniſſent en faiſceaux dans le milieu. Il applique les pointes de l'un des côtés à la région épigaſtrique du malade, & les pointes de l'autre à ſon eſtomac. Avec ſa baguette de fer, il frotte l'inſtrument en ligne droite, comme s'il vouloit l'aimanter, c'eſt-à-dire, en partant de lui pour aller au malade.

27°. Pour faciliter les émiſſions du fluide moteur, il faut ſur-tout une grande propreté, ſoit dans celui qui magnétiſe, ſoit dans celui qui eſt magnétiſé. « Lavez-vous » ſouvent tout le corps, diſoit Maxwell, ſi » vous voulez éprouver les effets ſalutaires » du magnétiſme ». L'uſage du tabac qui fatigue les fibres du cerveau, celui de ces pommades inſalubres, inventées par la beauté pour perpétuer ſon empire, & qui, loin de blanchir la peau, ne font qu'en obſtruer les pores, ne peuvent être tolérés dans le traitement magnétique.

Lib. 2, Cap. 16.

28°. Ce traitement ordonne des bains,

un exercice modéré & en plein air, la promenade le long des fleuves, & sur-tout en remontant contre leur cours; la danse, &, s'il est possible, au milieu des champs; la musique, la gaîté, & la jouissance enfin de tous ces biens, si simples & si doux, que la nature sage & bien entendue nous invite à goûter pour notre conservation, en plaçant dans eux l'attrait du plaisir.





CHAPITRE XXVII.

Vestiges du Magnétisme chez les divers Peuples.

Les idées naissent, s'oublient & se renouvellent ; les erreurs & les vérités se succèdent & reparoissent tour à tour. Jamais une science, de quelque utilité qu'elle soit, n'a été inaltérable ; jamais sa clarté n'a pu échapper au voile dont les siècles l'ont obscurcie. Toutes, créées peu à peu, se sont perdues, & ont été retrouvées ensuite. Les connoissances humaines tournent au tour de la vérité, comme la terre autour de l'astre qui l'éclaire ; & l'ignorance règne après les lumières, comme les ténèbres après le jour. Ainsi, plusieurs peuples qui peuvent avoir connu la théorie du magnétisme, n'en ont conservé que quelques procédés, & les ont employés même sans en connoître le pouvoir.

Manéthon, cité par Plutarque, nous apprend que les Egyptiens croyoient que les os d'Horus, c'est-à-dire, de la terre cultivée, étoient d'aimant, & que ceux de Typhon

étoient de fer; ce qui annonceroit qu'ils pouvoient avoir reconnu dans les particules magnétiques, le principe de la fertilité. On ſait qu'ils connoiſſoient la faculté at-

Rufin, Lib. 6, Cap. 22.

tractive de l'aimant, & qu'ils avoient ſuſpendu par ſon moyen des ſtatues du Soleil & de Sérapis. Dans un temps plus moderne, Proſper Alpin, qui voyagea long-temps en Egypte, & qui en rapporta un traité

De Plant. Egypt.

eſtimé ſur les plantes de ce pays fertile, dit que les femmes y guériſſoient les maux par de certains ſignes, & ſur-tout la dyſſenterie, par l'application de la main ſur le nombril des malades. Elles croyoient s'empêcher de maigrir elles-mêmes, en employant de douces frictions.

Guérison de la Dissenterie

Les Babyloniens avoient placé dans le célèbre temple de Bélus à Babylone, la ſtatue du ſoleil, qui, ſoutenue en l'air par deux pierres d'aimant, paroiſſoit ſans aucun

Hérod. *in Clio*, &c.

ſupport. Ils n'avoient point de Médecins, & ils ne connoiſſoient d'autre régime que de porter les malades au milieu des places publiques, pour les ſoumettre à l'action de l'air, & de leur tourner le viſage au nord.

Lib. 3, 16.

Strabon rapporte la même choſe des anciens Luſitaniens, peuple qui habitoit

les bords de la mer, & les côtes du Portugal.

La pierre d'aimant étoit connue des Hébreux ſous le nom de *Schabol* : ils s'en ſervoient dans leurs remèdes; & ils la trouvoient dans les contrées occupées par les tribus de Gad, d'Aſer, & d'Iſachar. ABARBANEL, THORAH.

L'Inde, créatrice de nos inſtitutions & de nos arts, qui a vu toutes les nations tributaires de ſes opinions & de ſes idées, paroît le berceau de ces myſtères ſavans & ſacrés, imités à Memphis, à Héliopolis, à Eleuſis, & dans l'iſle de Samothrace. On ne pouvoit y admettre que les hommes célèbres par leurs lumières, les Médecins renommés, les Muciſiens & les Poëtes fameux, doués, pour l'ordinaire, d'une ſenſibilité extrême. La Franc-Maçonnerie moderne a conſervé de ces myſtères, & le ſecret, & les épreuves, & quelques-uns des ſignes mêmes. Ne ſeroit-ce point un veſtige des anciennes connoiſſances magnétiques, qui, dans un certain grade, fait promener le pouce ou l'*index* ſur les tempes, & ſur la poitrine des initiés, qui établit une chaîne entr'eux, en ſe tenant par la main, & en preſſant le pouce à diverſes repriſes entre

le pouce & l'*index* de ses voisins? La chose s'est perdue; les signes sont restés. Cette pierre, que Zoroastre employoit pour la guérison des Indiens, & dont la tradition conserve encore les prodiges, peut-elle être autre chose que l'aimant? Maintenant, les Chinois l'adorent encore, & lui offrent, comme aux Dieux, des sacrifices & des parfums. Dans les Indes de nos jours, le plus grand plaisir des hommes riches & voluptueux, c'est de se faire presser, & pétrir, pour ainsi dire, par des hommes doués d'une grande dextérité, & habitués à cet exercice. Il facilite la circulation des fluides, toujours prêts à s'épaissir, dans un climat brûlant; & les courans magnétiques qui s'établissent sous des mains agiles, procurent une douce volupté, une langueur agréable, & des effets utiles. C'est par le contact du fluide magnétique, dirigé par la main, que la plupart des Médecins Japonois & Chinois, tels que les Disciples de *Lao-Kium* à *Kiangri*, guérissent la plupart des maux.

LECOMTE.

V. RAYNAL, Hist. des deux Ind.

DUHALDE.

Chez les Grecs, qui paroissent avoir emprunté des Indiens un grand nombre de leurs institutions, Hypocrate ne touchoit

TIRAQUEL. Nobil. 31.

pas le pouls aux malades : il avoit conſervé l'ancien uſage des Médecins des temps héroïques, d'appliquer ſa main au creux de l'eſtomac, aux côtés ou aux tempes de ceux dont ils vouloient connoître les infirmités & les maladies internes.

Les Pſylles, qui habitoient la Cyrénaïque, contrée de l'Afrique, marchoient ſans crainte au milieu des ſerpens & des reptiles les plus dangereux. On voyoit, dit Pline, Lib. 7, C. 2.
» ces ennemis de l'homme tomber à leur
» vue dans un aſſoupiſſement profond. Les
» Pſylles guériſſoient leurs morſures par
» des attouchemens particuliers ».

Les Marſes, qui occupoient en Italie le pays appelé encore aujourd'hui le duché *di Marſo*, avoient, ſuivant les Hiſtoriens anciens, le même ſecret, le même pouvoir.

Tavernier rapporte que les Tartares Circaſſiens, pour recouvrer la ſanté, appellent des femmes qui chaſſent, par des ſignes, le malin eſprit ou le mal, & le font ſortir par les pores.

Les *Tay-bou-to-ni*, Médecins du Tunquin, ainſi que ceux trouvés dans l'Acadie, nommés *Autmoins*, raſſemblent leurs ma-

lades, & fouflent continuellement fur eux pour les guérir.

Les pratiques du magnétifme fe font non-feulement confervées chez différentes Nations, mais quelques-uns de leurs ufages civils paroiffent même en dériver. Pourquoi, tous les Rois, tous les Souverains, dans les premiers fiècles, étant tout à la fois chefs des Guerriers, Pontifes & Médecins des peuples, imaginèrent-ils de ceindre leur tête d'une bande de métal, hériffée de pointes, & en firent-ils des diadêmes & des couronnes? Pourquoi, tous ces Dieux anciens, qui cachent fous leur obfcure Hiftoire, celle des Empires & de leurs révolutions, font-ils toujours repréfentés avec des fceptres de diverfe forme, mais tous portés perpendiculairement à l'atmofphère, & fe terminant en une ou plufieurs pointes? C'eft, ou le fceptre de Jupiter, ou la fourche de Pluton, ou le trident de Neptune, ou le caducée de Mercure, ou la verge de fer d'Eaque, ou le bâton ferré d'Efculape. Les anciens, en perfonifiant le fommeil & les fonges, leur mirent en main une baguette; & dès la plus haute antiquité, chaque peuple

ſorti ſans doute, comme un eſſaim, de la même famille, mais à des époques différentes, conſerva cependant à ſes Prêtres, à ſes Hyérophantes, à ſes Aruſpices, à ſes Druides, à ſes Magiciens, à ſes Médecins, à ſes Sorciers, la baguette qui faiſoit naître les cures miraculeuſes & les prodiges.

L'uſage de communiquer ſympathiquement avec ſes amis, en leur touchant la main, étoit connu des peuples d'Italie, des Grecs, des Hyrcaniens, & remonte juſqu'aux Mèdes.

C'eſt par un procédé magnétique, l'impoſition des mains, que toutes les Nations ont conféré leur ſacerdoce, auquel a preſque toujours été réuni l'exercice de la Médecine. Numa, chez les Romains, ſe ſoumit à cette impoſition, lorſqu'il ſe fit initier. Tite-Live, Décad. 1.

Le ſalut des Abyſſins, à celui qui eſt en même-temps leur Pontife, leur Médecin & leur Roi, conſiſte à mettre le pouce ſur la tête, en élevant les autres doigts au ciel, & en touchant de l'autre main la terre.

Le magnétiſme, ce fluide ſubtil & rapide, uniſſant & preſſant tous les êtres, fut re- antique origine du magnétisme

connu, & peut-être divinifé. Ne feroit-il pas cet *Ornus* ou *Oromaze*, le principe de la génération dans l'ancienne religion Perfanne; ce *Sérapis*, qui, chez les Egyptiens, faifoit naître la chaleur fouterraine, fource de la fécondité; ce *Zeus* enfin, qui, chez les Grecs, fut l'emblême de la matière éthérée, qui, s'alliant avec Junon, *Déeſſe des airs*, produifoit, entretenoit & confervoit le jeu univerfel de la nature? Ce fyftême fut celui du favant Herward, qui ne vit que l'aimant dans l'Hiftoire de tous les Dieux.

La puiffance de cet Agent, alternativement oubliée & retrouvée, recherchée d'âge en âge, preffentie par quelques Philofophes, a été l'objet des travaux de plufieurs Phyficiens de l'antiquité, & a été appliquée déjà par une foule de Chymiftes, & de Médecins des derniers fiècles, au traitement des maladies & des infirmités de l'homme. Terminons cet effai par la notice rapide des écrits les plus répandus fur cette matière, & des Médecins magnétifans qui ont été les plus célèbres.

✠

CHAPITRE XXVIII.

Syſtêmes & Ecrits qui ont eu rapport au Magnétiſme.

Le plus ancien des Hiſtoriens connus, Sanchoniaton qui écrivit, en neuf Livres, l'Hiſtoire de l'antique Phénicie, attribue la conſervation de l'univers à un eſprit ſubtil, père de l'amour qui unit les êtres, & de la diſcorde qui les ſépare. Suivant lui, cet eſprit, auteur de la ſympathie & de l'antipathie univerſelle, eſt répandu dans l'air. C'eſt un vent délié qui ſoutient & anime l'homme. Euseb. Prép. Evang.

L'Auteur qui a recherché quelle a été l'ancienne philoſophie moſaïque, dit qu'elle faiſoit dériver tous les effets de la nature, de l'influence d'un ſouffle puiſſant, dont Dieu établit l'empire dans les airs, & qu'il fit repoſer ſur les eaux ; eſprit délié, incorruptible & ſubtil, qui faiſoit naître dans l'homme les biens & les maux (1).

(1) *Omnes actiones naturæ fiunt immediate à ſpiritu incumbente in aquis, ſpiritus eſt infinitus, incorruptibilis, &c.*

ORIGEN. Cap. 3. FRERET, Mémoir. des Inſcrip. t. 18.

Chez les Grecs, Empédocle embraſſant ce ſyſtême, entretint la Sicile de l'amour & de la diſcorde, c'eſt-à-dire, de l'union & de la déſunion des parties matérielles, qui produiſoient l'exiſtence de tous les corps. Il admit pour principe général un eſprit qui mettoit tout en mouvement. La matière diviſée en quatre élémens, créoit par ſon attraction & ſa répulſion tous les phénomènes.

DIOG. LAERT. L. I. PLINE, Hiſt. Nat. L. 2.

Thalès, qui avoit puiſé toutes ſes connoiſſances auprès des Prêtres de Memphis, qui, de retour à Milet, ſa patrie, y fonda la ſecte Ionique, donnoit à l'aimant & à l'ambre une ame active; & Platon reconnut leurs propriétés communicatives.

Dicéarque de Meſſène, qui publia pluſieurs écrits dont il ne nous reſte plus que des fragmens, voulut que la ſenſibilité naquît d'un eſprit ſubtil, & de l'union qu'il établiſſoit entre les diverſes parties du corps.

Les Péripatéticiens appeloient qualités occultes, les facultés inhérentes à chaque corps, qui produiſoient entr'eux la haine ou l'amour.

Sect. Empyric. Lib. 9. STRAB. Lib. 16.

Long-temps avant l'établiſſement de cette Secte, le Phénicien Moſchus, le premier

mier Auteur de la Philoſophie corpuſculaire, fonda la théorie du monde ſur celle des atômes dont il admit la diviſibilité. Cette théorie devint le ſyſtême favori des plus grands Philoſophes de l'antiquité.

Démocrite, qui rendit un ſi grand ſervice à l'hiſtoire de la nature, en ceſſant d'expliquer tous ſes effets par les *nombres*, les *proportions* & les *formes*, adopta le jeu des corpuſcules & des atômes circulans dans l'eſpace & dans l'intérieur des corps. Il accorda une ame, c'eſt-à-dire, un principe de vitalité à chaque atôme; & c'eſt en quoi il différa de Leucippe & d'Epicure. BURNET, Archæol. L. 1, Cap. 12.

Le premier trouva que leur mouvement étoit déterminé, & leur impulſion dirigée par un courant fixe & invariable. Le ſecond, qui jeta des idées profondes ſur toutes les parties des ſciences qu'il ſe plut à traiter, crut les atômes indiviſibles. Epicure devint le maître de Gaſſendi, comme Démocrite & Leucippe paroiſſent avoir été ceux de Newton. M. DUTENS, Découv. des Modern.

La philoſophie corpuſculaire, paſſant, avec tous les arts, de la Grèce en Italie, fut bientôt répandue dans cette dernière contrée. Pythagore & ſes Diſciples annoncè-

rent un fluide, ame du monde, qui portoit la vie non-feulement dans l'homme, mais dans les animaux, les végétaux, les minéraux, & dans toutes les parties de la nature. Ils l'appelèrent, fuivant Timée de Locres, la force productrice de l'univers.

TIM. LOCR. tom. 3. PLUTARQ. de Placit. Philof. L. 5.

Lucrèce, Poëte Philofophe, qui embellit le fyftême d'Epicure du charme des vers, & le fit connoître à Rome, décrivit l'action des atômes, leur direction & leur influence. Il décrivit encore les propriétés de l'aimant dont la vertu fe propage à travers les corps les plus durs, le fluide qui s'en échappe, & cet écoulement matériel & corpufculaire qui fait obéir les particules de fer qui lui font foumifes.

asclépiade rejette la doctrine d'hippocrate

Dans le même temps, le célèbre Afclépiade de Bythinie, rejetant, en grande partie la doctrine d'Hippocrate, qu'il appeloit *une Méditation de mort*, ne prefcrivit que des remèdes agréables. Fondant fon fyftême fur la difpofition des pores, & le paffage d'un fluide attractif, il ordonna les frictions & l'exercice. Il imagina des efcarpolètes, & des lits fufpendus, dans lefquels on berçoit les malades. C'eft par la pratique du magnétifme qu'il mérita le furnom de *Médecin*

PLINE, Lib. 26, Cap. 3.

de la fraîcheur, & qu'il parvint lui-même à la plus extrême vieillesse.

Marc-Aurèle qui sut se délasser des fatigues du trône dans le sein de la philosophie & de l'étude, réfléchissant sur la théorie d'Asclépiade, reconnut dans l'homme un esprit actif, un agent subtil, indépendant de l'ame & du corps, qui procuroit à ce dernier la santé & le mouvement, qu'on acquéroit & qu'on renouveloit par la respiration, qui pénétroit dans tous les fluides, & sur-tout dans le sang dont il s'évaporoit ensuite en vapeurs (1).

Sous l'empire de Galien, Plotin, dont le savoir fut si renommé qu'après sa mort on lui dressa des autels, trouva la cause des sympathies qui existoient entre les divers objets naturels, dans une harmonie qui les portoit à s'unir lorsqu'ils étoient semblables, & à se repousser lorsque les parties réciproques différoient entr'elles. C'est cette puissance d'attraction & de répulsion qu'il nomma *la force magique de la nature* (2).

PORPHYR. *in Vit.*

plotin. force magique de la nature

(1) *Voyez* Lib. 2, n. 2. Lib. 5, n. 33. Lib. 6, n. 16. Lib. 10, n. 7, 38. Lib. 12, n. 3.

(2) *Etenim nullo alio machinante multa ritu quodam magicò attrahuntur, veraque vis magica est amicitia in universo, rursùsque discordia.* PLOT. Ennead. 4, L. 4.

Le génie de ce Philoſophe fut élevé; mais quelques-unes de ſes idées ſont reſtées incompréhenſibles. L'application qu'il fit du ſyſtême ſympathique à l'art de guérir, parut ſi ſurprenante & ſi heureuſe, que ſes contemporains crurent qu'il avoit un eſprit familier qui lui apprenoit tout ce qu'il déſiroit connoître, & qui lui indiquoit la cauſe des maux.

De ſpirit. & anim. Cap. 23.

Saint Auguſtin conſerva dans le cinquième ſiècle quelques idées de Plotin, en admettant dans les bêtes un fluide vital, formé de leur ſang & d'un air ſubtil, qui produiſoit dans elles le ſentiment & la mémoire; & lorſque les ſciences étouffées ſous les ruines de l'empire Romain, commencèrent à renaître, & à jeter quelques foibles lueurs, les Arabes accueillirent ſa doctrine & la philoſophie corpuſculaire. Pluſieurs de leurs Médecins, tels que *Mézue* & *Alabècre Araſi*, connu plus ordinairement ſous le nom de *Rhaſis*, en firent la baſe de leur méthode, & crurent lui devoir leurs ſuccès.

Géber, leur contemporain, l'un des plus anciens Chymiſtes, eſtimé juſtement par Boerhaave, écrivit en Arabe & rechercha

les propriétés de l'aimant, du fluide général qui le mettoit en mouvement, & auquel il attribua la ſympathie & l'antipathie de tous les corps. « Qui connoîtra bien, diſoit-il, » la cauſe de l'amour qui rapproche les » êtres, & de la diſcorde qui les déſunit, » poſſèdera *la clé* de la nature ».

Preſque dans le même temps, l'Anglois Gilbert, qui fut peut-être le premier qui parcourut l'Europe en Phyſicien éclairé, ne vit que le pouvoir du fluide aimanté dans le méchaniſme de l'univers. Suivant lui, les aſtres mêmes pouvoient être conſidérés comme de gros aimants qui s'attiroient, ſe comprimoient mutuellement, & dont les influences réciproques les aſſujétiſſoient dans leurs orbites. Ce ſyſtême plus approfondi a fait la gloire de Newton.

Au commencement du quatorzième ſiècle, Arnaud de Villeneuve, doué d'un eſprit vaſte & pénétrant, mais d'une imagination trop ardente, verſé dans la connoiſſance des Auteurs Arabes, y puiſa la doctrine magnétique, & l'employa dans le traitement des maladies. Les ſignes dont il ſe ſervit, paſſèrent bientôt pour magiques. Médecin de Montpellier, il fut déchiré dans

les écrits de ses confrères, & condamné par la Sorbonne. Aigri par le malheur sur la fin de ses jours, affaissé sous le poids des peines d'esprit, son imagination s'alluma, & ne lui présenta plus que des objets à redouter. Mille fantômes l'épouvantèrent; & il crut, comme J. J. Rousseau, être devenu le but de la haine & des injures de tous les hommes.

Arnaud de Villeneuve étoit mort, lorsque Marsile Ficin, admirateur de Platon, & de tous ceux qui avoient approfondi la doctrine de ce Philosophe, adopta sur-tout les idées de Plotin sur les émissions corporelles. Il assura particulièrement que chaque animal, outre les affections sympathiques qui l'attachoient aux autres êtres, avoit en lui-même une vertu attractive qui faisoit agir de concert plusieurs parties de son corps, qui leur approprioit les différentes portions d'alimens, & établissoit enfin des rapports inattendus entre les divers organes.

Bientôt après parut Pierre Pomponace, si célèbre par son esprit & sur-tout par les chagrins que ses idées métaphysiques lui attirèrent. Son Ouvrage sur les enchantemens, *De incantationum occultâ potestate*,

fit le plus grand bruit. Il y témoigne qu'il ne croit pas à la magie; mais il aſſure que la vertu qu'ont certains hommes de guérir les maux, eſt inhérente en eux, & qu'ils peuvent opérer des cures par attouchement, ſans ſortilèges & ſans miracles. Il ne manque que le nom de *magnétiſme* à ce ſyſtême.

Dans le même temps, Paracelſe rempliſſoit l'Europe de ſa réputation. Suivi d'un grand nombre de diſciples, obſervé par un plus grand nombre d'ennemis, il étonnoit les uns, & fatiguoit les autres par ſa vanité, & plus encore par ſon génie. Il fut l'un des premiers qui crut devoir attribuer toutes les maladies à l'abſence d'un fluide ſubtil, répandu univerſellement autour des corps, qui en ſortoit, & les pénétroit ſans ceſſe. Il diviſa l'homme en deux *pôles;* & établit en lui un axe, comme dans le ſyſtême de l'univers. Plein de l'idée qu'il ne falloit que remettre ce fluide dans un juſte équilibre pour voir renaître la ſanté, il oſa proſcrire les remèdes internes, & ſe dire le *réformateur* de la Médecine. Ce titre, qu'il auroit pu juſtifier s'il fût parvenu à un âge avancé, ne parut que l'effet d'une préſomption extra-

vagante. On ne cessa de le persécuter : cependant, malgré les clameurs de son siècle, sa réputation est parvenue jusqu'à nous. Elle nous le représente encore comme un esprit hardi, qui avoit secoué la rouille des écoles, & senti de bonne heure l'enthousiasme des grandes choses.

Depuis Paracelse, une foule de Médecins se sont fait gloire de suivre la doctrine magnétique, & de la répandre en divers lieux.
Coclès
Barthelemi Coclès vint l'employer en Italie, & faire imprimer des Ouvrages sur cette matière à Bologne, où il avoit fixé
Porta.
son séjour. Jean-Baptiste Porta, dont la
voy. pag. 145
maison fut le rendez-vous général de tous ceux qui cultivoient les lettres, & qui fonda à Naples l'Académie des secrets, *de secreti*, parce que pour y être admis, il falloit apporter un secret ou une découverte, adopta la Philosophie corpusculaire, & publia plusieurs recettes magnétiques dans son Traité de *la Magie naturelle*. Les cures opérées par Porta, parurent si extraordinaires à la Cour de Rome, qu'y soupçonnant de la magie, elle lui fit défendre de guérir (1).

(1) Coclès & Porta, abusant du magnétisme, & y réunissant mal à propos l'étude de l'astrologie judiciaire, se mêlèrent de

Tandis que Papinien écrivoit ſur les ſympathies; qu'Ericius Mohi, au moyen du magnétiſme, fermoit les playes ſans onguent; que le Médecin Ange Sala faiſoit diſparoître les ulcères rebelles par un remède qu'il nommoit *magnétique*, à cauſe de la vertu attractive qu'il lui attribuoit, & qui étoit une préparation particulière de ſoufre & d'antimoine; Athanaſe Kircher, qui étudia toutes les ſciences, & porta dans toutes les lumières de l'érudition la plus profonde, ne négligea pas de s'occuper du magnétiſme. On lui doit deux ouvrages ſur ce ſujet. Le premier fut imprimé à Rome, le ſecond à Amſterdam (1). Ce dernier traite particulièrement du magnétiſme animal, c'eſt-à-dire, du fluide magnétique répandu dans les animaux, & y opérant des effets juſqu'alors apperçus, mais qui n'étoient

---

prédire l'avenir. Le hazard fit deviner au premier le genre de ſa mort, & annoncer à Caponi, ſon aſſaſſin, qu'avant la nuit il commettroit un meurtre dont il fut en effet victime. Le ſecond prédit au Génois Spinola ſes ſuccès, s'il vouloit ſuivre la carrière des armes, prédiction que ce dernier remplit.

(1) *Athanaſii Kircherii Magnes, ſive de arte magneticâ.* in-fol. Rome, 1654.

Magneticum naturæ regnum, ſive de triplici naturâ rerum magnete inanimato, animato, ſenſitivo. Amſt. in-16, 1667.

point encore aſſez approfondis, & qui ne le ſeront peut-être jamais.

Pierre Servi, premier Médecin du Pape, embraſſa le ſentiment du Père Kircher, ſon ami, & le ſoutint par ſes Ecrits.

Pendant ce temps, l'Allemagne offroit, de ſon côte, des Médecins célèbres, croyant à l'influence d'un fluide magnétique, & cherchant à en faire l'application aux maux de l'homme.

Rodolphe Coclen, réuniſſant l'étude des hautes mathématiques à celle de la nature, fit imprimer un Traité ſur l'Art de guérir les bleſſures, par le magnétiſme (1). Attaqué dans ſes opinions par le Jéſuite Roberti, qui avoit intitulé ſa diatribe, *Ruine du magnétiſme*, il le défendit avec zèle dans un autre Ouvrage, & prouva qu'il n'avoit embraſſé cette doctrine, qu'après l'avoir approfondie.

Ses compatriotes Jean Koſag, Wechtler, Rumelius Pharamond, Hanman, Crollius qui faiſoit des cures par l'attouchement, dès l'âge de huit ans; Scheuneman, l'admirateur de Paracelſe; Gonthier, Schethammer, Médecin du Duc de Holſtein,

In Hydrom. paracel.

(1) *Tractatus de magneticâ vulnerum curatione.* in-8°.

publièrent divers écrits ſur l'emploi du magnétiſme dans la médecine. L'un des plus célèbres fut Jean Erneſt Burggrave. Egalement diſtingué par ſon ſavoir & par ſa naiſſance, il publia en 1629 ſa *lampe de vie*, ou Traité des cures des maladies par le magnétiſme (1). Il établit dans cet Ouvrage les principes de la tranſplantation des maux, & des moyens de l'opérer.

Alors parut Van-Helmont. Rempli de cette ardeur pour s'inſtruire, qui fait les Ecrivains fameux, réuniſſant aux connoiſſances en tout genre, le coup d'œil perçant du génie, il régna ſur les Savans de ſon ſiècle. L'inquiſition, étonnée de ſes profondes connoiſſances dans la médecine, le regarda comme un Magicien, & le fit arrêter. Echappé de ſes priſons, il alla comme Deſcartes, dont il fut le contemporain, chercher la paix & la liberté en Hollande. C'eſt-là qu'il publia chez les *Elzevir* ſon Ouvrage intitulé: *Des effets du magnétiſme ſur le corps de l'homme.* Il y développa des idées fortes & neuves, qui lui méritèrent

(1) *Biolychnium, ſeu lucerna vitæ, cui acceſſit cura morborum magnetica.* in-12.

des partiſans, des contradicteurs & des ennemis.

Parmi les premiers, Sévérin, Salmulth, Lozel, Sébaſtien Wirdig & Bohnius furent les plus zélés; & ces deux derniers écrivirent chacun un Traité ſur *la médecine magnétique des eſprits* (1), où ils offrent des exemples de ſympathies & de cures que le magnétiſme ſeul a, ſuivant eux, pu produire.

Stahl enfin, à qui la chymie doit tant de luſtre & de gloire, trouva dans les Anciens la doctrine du magnétiſme, & en fit des applications nouvelles & heureuſes. Sa poudre *anti-ſpaſmodique*, ſon eſſence *alexipharmaque*, furent imaginées ſuivant l'idée qu'il s'étoit formée de l'agent univerſel. Sa *vraie théorie médicale*, imprimée à Hall, en 1708, annonça le génie étendu avec lequel il ſavoit lier toutes les parties de ſon art. On y trouve des penſées profondes, qui ſont toutes fondées ſur l'exiſtence d'un *principe vital* qui circule dans tous les êtres, qui les modifie, qui entretient leur jeu, qui a dans l'homme une ſorte de flux & de re-

(1) Wirdig, *Nova Medicina ſpirituum*. Hambourg, 1688. Bohnius, *De Spirituum animalium medela*. in-8°.

flux comme tous les courans, & dont l'absence produit en lui des obstructions, des paralysies, des épilepsies, des mouvemens convulsifs & la mort.

En France, à la fin du siècle passé, Nicolas de Lucques avoit déjà écrit sur *le magnétisme du sang*; Laurent Strausi, sur *la sympathie magnétique*; & Pierre Borel, Médecin du Roi, associé à l'Académie des Sciences, avoit soutenu toute sa vie la même doctrine. Dans une dissertation qu'il publia sur *les cures sympathiques*, il admit, non-seulement l'influence du fluide général sur l'économie animale, mais encore celle de la volonté.

L'Angleterre qui, au milieu des ravages des guerres civiles, jetoit les fondemens les plus solides des sciences & des arts, ne resta pas long-temps sans partager avec les nations voisines la théorie magnétique. Ses Savans les plus célèbres l'embrassèrent; & leur nom seul pourroit suffire pour prouver que si elle a perdu son empire sur les esprits, elle ne doit être ni ridiculisée ni dédaignée.

François Bacon, si malheureux comme homme d'Etat, si fameux comme Philosophe, admit dans l'homme un *principe*

vital, différent de l'esprit & de l'ame, & donnant le mouvement au corps. Ce principe atténué, & rendu impalpable & invisible par la chaleur, tenoit, suivant lui, de la nature du feu, la force de pénétrer dans tous les êtres, de porter son action sur tous les objets environnans; & de la nature de l'air, une fluidité, une flexibilité qui le rendoit propre à recevoir les diverses impressions des sons, de la musique, des chocs violens, & du bruit. « Dans les animaux, » dit Bacon, le principe de vie a son siège » principal dans la tête & l'estomac; il parcourt les nerfs, & il est entretenu par » le sang dans les artères ».

Robert Flud, qui après avoir parcouru en Naturaliste savant la plus grande partie de l'Europe, revint à Londres pour y consacrer le fruit de ses observations à la guérison des maux, employa souvent les procédés de la médecine transplantatoire, qui est une branche du magnétisme (1).

L'Ecossois Rattray ne vit dans cet agent qu'un moyen puissant, simple & digne de la majesté de la nature. En l'adoptant comme

(1) Ses Ouvrages ont été imprimés à Oppeinheim, en cinq volumes *in-folio*.

principe universel, il sut renfermer son opinion dans de justes bornes, & il n'accorda point une influence illimitée à l'action de la volonté. Dans son Ouvrage sur la sympathie des corps, il combattit avec force l'existence du chemin particulier que se frayoient dans les airs, suivant quelques magnétisans de son siècle, les esprits subtils lancés par elle (1).

Dans le même-temps, Kénelme Digby, Intendant général des armées navales de Charles Ier, Roi d'Angleterre, aussi versé dans la chymie que dans la politique, trouva plusieurs remèdes qu'il distribua gratuitement aux pauvres, & sur-tout une composition magnétique pour la guérison des plaies. Il vint en France, & y obtint le même accueil que M. Mesmer. Prôné d'abord avec enthousiasme, il y fut vivement attaqué ensuite. Des Médecins se déclarèrent contre sa méthode ; d'autres la défendirent ; & les Facultés de Paris & de Montpellier virent plusieurs de leurs Membres s'élever pour ou contre, & se combattre avec vigueur.

Digby

(1) *Theatrum sympatheticum auctum ; de pulvere sympathetico à Silvestre Rattray*. in-4°. Norimberg. 1662.

C'eſt par le magnétiſme que Digby expliqua l'action des vents ſur le corps humain. Ils ſont, ſuivant lui, des fleuves rapides d'atomes attractifs qui nous affectent plus ou moins, ſuivant les principes qu'ils nous apportent, & qui manquent ou abondent en nous.

Robert Boyle, fondateur de la Société royale de Londres, Mathématicien profond, Phyſicien éclairé, Obſervateur ingénieux, entrevit l'action & la réaction que les individus pouvoient exercer entr'eux, & il admit un fluide général qui les produiſoit. Dans ſon Traité juſtement eſtimé ſur les éfluences corporelles, en prouvant leur admirable ſubtilité, il établit leur pouvoir & leur influence.

De Mirâ corp. ſubtil.

Quelque temps après la mort de ce grand homme, & pendant que Muſgrave ordonnoit l'application de compoſitions magnétiques, le célèbre Freind, ſurnommé l'*Hippocrate Anglois*, dont tous les Ouvrages ſont auſſi lumineux que bien écrits, attribua les affinités chymiques à un agent magnétique & attractif.

Freind venoit de naître, lorſque Guillaume Maxvell, Médecin du Roi d'Angleterre, publia

publia à Francfort un Ouvrage divisé en trois Livres sur la Médecine magnétique (1). On y trouve les principes anciens sur les émissions des corps. Maxvell, en accordant au principe vital de chaque individu la force d'opérer à quelque distance que ce soit, devint le chef de cette secte particulière, qui avec des partisans doués d'une imagination active, a donné à la volonté un empire trop étendu. En admettant, en effet, cette influence de la volonté d'un individu sur les actions d'un autre, comment la réaction de la volonté de ce dernier ne pourroit-elle pas empêcher l'effet? Comment concevoir que par le seul effet de l'esprit, des corpuscules effluent & parcourent l'espace sans diverger, pour aller produire des chocs à des distances considérables? Tout corpuscule, quelque subtil qu'on le suppose, retient de sa nature une gravité spécifique qui doit le détourner du but qui lui est fixé. Sa subtilité même doit le rendre le jouet des courans, & même des croisemens divers des autres corpuscules répandus & lancés par une foule d'êtres qui ont chacun des

(1) *De Medicinâ magneticâ*, in-16, 1679.

désirs & une volonté. Cette médecine métaphysique fut un abus du magnétisme. Elle reparoît à Lyon, où ses renovateurs, distingués par les dons de l'esprit, lui ont acquis encore quelques partisans. Maxvell fut l'un des premiers qui l'établit. « Celui, dit-il,
Med. Aph. 69.
» qui peut mettre en action l'esprit vital » particulier à chaque individu, peut guérir » à quelque distance que ce soit, *ad quamcunque distantiam*, en employant l'influence de l'esprit universel; *imploratâ* » *spiritûs universalis ope* ». Une très-grande conformité se trouve non-seulement entre le systême & les écrits de Maxvell & ceux de M. Mesmer, mais ils se ressemblent encore l'un & l'autre dans leurs réclamations. Maxvell se plaignit d'être persécuté par les Compagnies savantes, d'être la victime de leurs préjugés, & de ne pouvoir même avoir la liberté de publier ses opinions, de les défendre &de les prouver. « L'Europe entière, » dit-il, s'arme contre moi. Les uns cherchent » à me couvrir de ridicule, comme si des » injures étoient des raisons; d'autres, sans » la connoître, appellent ma méthode diabolique, magique & funeste. Déjà, depuis » deux ans, j'ai cherché à me défendre, sans

» qu'il m'ait été permis de me plaindre & de » prendre même la postérité pour juge ». Pourquoi faut-il presque toujours que ces plaintes soient celles de tous ceux qui ont présenté aux hommes des opinions nouvelles, qui souvent ont été utiles & reconnues pour évidentes, mais que l'habitude n'avoit pas encore naturalisées parmi eux?

Enfin, Newton lui-même, le législateur des cieux, dont le nom seul semble annoncer la vérité, adopta la doctrine du magnétisme; & nous ne pouvons mieux terminer cette notice que par l'autorité de ce grand homme. « Ce seroit ici le lieu, dit-il, » d'ajouter quelque chose sur cette espèce » d'esprit très-subtil, qui pénètre à travers » tous les corps solides, & qui est caché » dans leur substance. C'est par la force & » l'action de cet esprit que les particules des » corps s'attirent mutuellement aux plus » petites distances, & qu'elles cohèrent lorf- » qu'elles sont contiguës. C'est par lui que » les corps électriques agissent à de plus » grandes distances, tant pour attirer que » pour repousser les corpuscules voisins; & » c'est encore par le moyen de cet esprit » que la lumière émane, se réfléchit, s'in-

Princ. Math. Lib. 3.

» fléchit, ſe réfracte, & échauffe les corps.
» Toutes les ſenſations ſont excitées & les
» membres des animaux ſont mûs, quand
» leur volonté l'ordonne, par les vibrations
» de cette ſubſtance ſpiritueuſe, qui ſe pro-
» page des organes extérieurs des ſens, par
» les filets ſolides des nerfs, juſqu'au cerveau,
» & enſuite du cerveau dans les muſcles :
» mais ces choſes ne peuvent s'expliquer en
» peu de mots, & on n'a pas fait encore un
» nombre ſuffiſant d'expériences pour pou-
» voir déterminer exactement les loix ſelon
» leſquelles agit cet eſprit univerſel ».

Tels ſont les Philoſophes, les Médecins, les Phyſiciens les plus connus, qui ont entrevu ou annoncé juſqu'à nos jours le magnétiſme. L'exiſtence d'un courant dirigeant la bouſſole & attirant les divers corps, eſt réelle ; ſa direction d'un pôle à l'autre eſt déterminée ; ſon application à l'art de guérir ſeroit utile, & digne du plan ſimple & majeſtueux de la nature. L'idée de cet agent unique, modifiant l'univers entier, remonte au berceau des âges. Semblable à une ſtatue antique & célèbre que le temps a renverſée, & dont il a diſperſé les fragmens au loin, ſa connoiſſance a germé chez les

divers peuples, & a occupé les Savans de tous les siècles. En jugeant de ce qui nous manque par ce qui est conservé de leurs écrits, on peut croire sans doute que toutes les parties se rapportoient à un systême qui embrassoit l'ordre général, & que leur union a pu former une théorie vaste & noble, qui avoit la vérité pour base. « Tout ce qui arrivera » en effet dans l'avenir, a dit un homme » éloquent, a pu arriver dans le passé. La » Philosophie a ses excès & ses contradic- » tions. Tantôt nous voulons que tous les » hommes se ressemblent, malgré la diffé- » rence des temps & des climats; tantôt » nous nous croyons seuls capables de cer- » tains efforts : la vraie lumière n'a lui que » depuis que nous vivons. On confond les » temps anciens différemment éloignés du » berceau du monde; & si on leur fait » grâce de la stupidité, on n'y voit qu'igno- » rance & ténèbres. Mais l'ignorance est en » nous, qui les connoissons mal : les ténè- » bres sont celles de la distance qui brunit » les objets en les rapétissant. L'estime de » nous-mêmes nous trompe : nous nous » croyons au haut de l'échelle, nous n'y

M. Bailly, Lett. sur les Scienc. page 206.

» sommes pas : nous croyons également
» que personne n'y est monté avant nous,
» parce que le temps qui fait disparoître les
» humains, efface aussi leurs traces passa-
» gères ».

FIN.



TABLE DES CHAPITRES.

Fin de la Table des Chapitres.

(Delandine F. A.)

[illegible]

